

**Contes et
légendes de tous
pays [000] –
Récits tirés du**

G. Chandon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. CHANDON

RÉCITS
TIRÉS DU THÉÂTRE DE
MOLIÈRE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

RÉCITS TIRÉS DU THÉÂTRE DE MOLIÈRE

Par
G. Chandon

Illustrations
de René Péron

Éditions : NATHAN

Notice

C'est à Paris, le 15 janvier 1622, que naquit Jean-Baptiste Poquelin, celui qui fut l'immortel Molière.

Son père, étant tapissier et valet de chambre du roi, rêva de voir son fils lui succéder. Et puisqu'il le vouait à vendre et à poser des tapis, il se contenta, pour toute étude, de lui apprendre la lecture, l'écriture et les quatre règles. Heureusement, l'intervention de son grand-père, qui aimait passionnément le théâtre et ne manquait jamais les représentations de l'Hôtel de Bourgogne, empêcha l'intelligence de l'enfant de s'étioler faute de soins. À quatorze ans, le jeune Poquelin obtint d'être mis au collège des Jésuites, où il fit brillamment ses classes.

Il se disposait à devenir avocat, lorsque, poussé par une irrésistible vocation théâtrale, il s'engagea brusquement dans une troupe d'amateurs qui s'intitulait « l'illustre Théâtre ».

Ce fut en vain que son père, au désespoir de voir son fils « histrion », lui dépêcha, pour le ramener à la raison, un de ses amis, le premier maître d'école de Jean-Baptiste. Ce brave homme harangua bien son élève, mais celui-ci fut à son tour si éloquent et lui peignit avec tant d'ardeur les charmes de la vie de théâtre, que le pédagogue se décida tout de go à entrer dans la troupe de son ancien élève.

Pendant plusieurs années. Molière, devenu le directeur, l'auteur et le principal acteur de sa troupe, alla de ville en ville, chaudement encouragé par son ancien condisciple, le prince de Conti, et par des personnalités considérables de province. Il sut si bien se concilier les bonnes grâces de Monsieur, frère du roi, que lorsqu'il arriva à Paris avec ses comédiens, en 1658, Louis XIV fit dresser dans le vieux Louvre un théâtre pour la troupe. L'année suivante, celle-ci, dont le succès était éclatant, fut logée au Petit-Bourbon, et en 1661, la salle du « Palais-Royal » fut consacrée exclusivement aux pièces de Molière. Une pension de 7 000 livres avait été accordée par le roi à l'illustre comédien et à sa troupe.

La faveur de Louis XIV suivit Molière jusqu'à ses derniers jours. Il l'admettait à sa table et fut le parrain de son premier enfant, le vengeant ainsi du dédain que certains courtisans et officiers manifestaient pour le comédien. D'illustres et précieuses amitiés vinrent aussi consoler Molière

des intrigues de la cour et des tristesses de son foyer.

Mais la plus sûre de ses consolations, la meilleure de ses gloires, c'était l'enthousiasme du public, enthousiasme renouvelé à chacun des chefs-d'œuvre que Molière apportait à la scène et qui leur promettait un immortel avenir.

Jusqu'à son dernier jour, et par bonté, pour ne pas nuire par son absence à ses compagnons et au personnel de son théâtre, il voulut jouer lui-même dans ses pièces. C'est après une représentation du Malade imaginaire que l'angine de poitrine, dont il souffrait depuis longtemps, l'emporta brusquement, le 17 février 1673, à l'âge de cinquante et un ans.

Celui qui fut le réformateur inégalable des mœurs de son temps, de tous les temps, notre plus grand auteur, Molière, fut enterré de nuit, suivant l'usage du temps qui refusait aux comédiens les honneurs d'un enterrement religieux.

Les Précieuses ridicules



DEPUIS que Madame de Rambouillet réunit dans son hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre un cercle de beaux esprits, et depuis que cette société a mis à la mode le jargon et la galanterie alambiqués dont M^{lle} de Scudéry a donné l'exemple dans son roman de Clélie, il semble qu'une folle vague d'outrance et d'affectation court sur Paris.

À la ville comme à la cour, ce ne sont plus que surnoms choisis, madrigaux et bouts rimés, rondeaux et sonnets. Tous les hommes se piquent de poésie, toutes les femmes se torturent l'esprit ; ce qu'on juge admirable, c'est ce qui s'éloigne le plus du naturel, et pour savoir bien parler – aux yeux de toutes ces « précieuses » et de tous ces coureurs de ruelles – il faut en arriver à ne plus se comprendre soi-même.

Si cette épidémie ne frappait que le petit nombre des « muguets » de cour, cela resterait tolérable, mais les bourgeois en sont atteints. Leurs femmes, leurs filles, sont abreuvées de romanesque et ne voient plus la vie et sa réalité qu'à travers toutes les fantasmagories imaginaires des auteurs beaux esprits.

La maison du bon bourgeois Gorgibus n'a pas été épargnée. La brune Madelon, fille de Gorgibus, et sa cousine Cathos ne rêvent que d'être des héroïnes de roman. Aussi ont-elles très mal reçu deux jeunes gens que leur père et oncle souhaitait leur voir épouser.

Ce n'est pas que Messieurs La Grange et du Croisy soient des partis à dédaigner : ni leur caractère, ni leurs manières, ni leur fortune ne sont négligeables ; et bien des jeunes filles, en cette année 1660, se sentiraient heureuses de se voir recherchées par d'aussi charmants cavaliers. L'un est d'une bonne noblesse de robe et aura un bel avenir

au barreau ; l'autre est lieutenant aux mousquetaires du roi et ne peut manquer de s'acquérir tôt ou tard gloire et honneurs.

Mais voilà, ils ne savent pas parler flèches, cœur et flammes ou autres propos de même farine, indispensables aux précieuses que sont devenues Madelon et Cathos. Celles-ci ont fait comprendre à leurs prétendants qu'elles se sentaient de toute autre essence qu'eux, et La Grange et du Croisy sont sortis furieux de leur visite, d'autant plus furieux que Cathos et Madelon arrivent de province.

— Nous nous vengerons de ces sottes, a murmuré La Grange à du Croisy en descendant l'escalier. Je veux qu'elles apprennent à connaître mieux le monde.

— Comment ferez-vous ? demande du Croisy, encore tout dépité de l'accueil qu'on lui a fait.

— Vous connaissez mon valet Mascarille ? Vous savez combien le drôle est vaniteux et affecte les manières à la mode ?

— Certes.

— Eh bien... La Grange se tait brusquement, car Gorgibus, ayant aperçu les jeunes gens, est venu les saluer à leur départ. Ceux-ci ont l'air si mécontents et prennent congé avec tant de hâte, que le bourgeois comprend que les projets de mariage qu'il caressait sont réduits à néant. Demeuré seul, il appelle sa servante Marotte.

— Où sont ma fille et ma nièce ? demande-t-il, les sourcils froncés.

— Elles font de la pommade pour leurs lèvres, répond Marotte.

— Dis-leur qu'elles viennent me parler, fait Gorgibus avec irritation. De la pommade ! grommelle-t-il, tandis que Marotte court chercher ses maîtresses. Je n'entends parler que de soins de beauté. Elles me ruineront en blancs d'œufs, en lait virginal, en lard de cochon et je nourrirais quatre valets par jour avec les pieds de moutons qu'elles emploient. Ah ! vous voilà, vous autres. Qu'avez-vous dit aux jeunes gens qui sortent d'ici pour les fâcher à ce point ? Je vous avais pourtant recommandé de les recevoir comme des fiancés possibles.

— Mon Dieu, mon père, s'écrie Madelon en pinçant la bouche et en secouant ses boucles brunes avec impatience. Que votre désir de mariage est bourgeois ! Quoi, nous unir comme cela, de but en blanc, à des gens qui ne savent pas tourner un madrigal et qui ne connaissent rien de la carte du Tendre ! Ah ! fi ! fi ! Ce n'est pas ainsi que l'amour se conduit dans aucun roman !

— Certes, fait Cathos avec un grand air de dignité. D'abord on rencontre à la promenade ou à l'église le jeune homme qui doit être amoureux de vous. Il doit cacher un temps sa passion avec mélancolie ; puis il se déclare, et presque toujours l'aveu a lieu dans l'allée de quelque jardin. Il apaise par des propos pleins d'esprit et d'ardeur la colère que vous a causée cette déclaration. Puis viennent les traverses dans cet amour, les rivaux, les persécutions des pères, les

jalousies, les désespoirs, les enlèvements. Ce sont là les règles de l'amour. Le mariage est au bout de toutes ces aventures et non au commencement.

Gorgibus a écouté bouche bée les explications des deux donzelles qui, à présent, renchérissent sur le piètre ajustement de leurs visiteurs.

— J'ai remarqué, fait Madelon avec dédain, que leurs rabais ne sont point de la bonne faiseuse et que leurs cheveux étaient mal frisés.

— Elles sont folles ! dit Gorgibus atterré. Folles à lier. Madelon, Cathos, écoutez-moi, je...

— Mon père, dit vivement Madelon, ne nous donnez plus, par grâce, ces noms affreux qui enlaidiraient le plus beau roman. Ma cousine a choisi le nom de Polixène et moi celui d'Aminte, qui sont infiniment plus gracieux.

— Vous garderez vos noms de baptême et vous vous marierez avec les époux de mon choix ou vous vous ferez religieuses ! s'écrie alors Gorgibus, que la prétention des jeunes filles met hors de lui. J'en fais le serment.

Et il sort en claquant la porte, tandis que « Polixène » et « Aminte » échangent un regard de dignité offensée. Madelon rougit d'avoir un père si fruste et si terre à terre, elle dont l'âme est pleine d'une telle distinction !

— Ah ! comme tu as raison, ma chère, fait Cathos convaincue, ton père a la forme enfoncée dans la matière.

L'arrivée de Marotte interrompt la conversation des jeunes filles. Un laquais demande pour son maître, le marquis de Mascarille, si ces dames sont au logis.

— Un marquis ! s'écrie Madelon au comble de la joie. C'est sans doute un bel esprit à qui l'on a parlé de nous. Nous le recevrons, n'est-ce pas, ma chère ?

— Certainement, fait Cathos avec empressement. Un marquis ! Mais ajustons-nous, arrangeons nos cheveux... Marotte, donne-nous le conseiller des grâces.

— Je ne sais pas ce que c'est que cette bête-là, répond Marotte dans toute sa candeur villageoise.

— C'est un miroir, sotté, dit rudement Madelon. Viens, Cathos, nous nous ajusterons mieux dans notre chambre. Notre visiteur attendra un peu. C'est de bon ton.

Marotte a introduit le marquis de Mascarille dans la salle. Le marquis a une figure rougeaude au nez rubicond, qui serait plus digne d'une livrée que d'un habit de gentilhomme. Il a rossé avec tant de hauteur les porteurs de sa chaise qui ont osé demander de l'argent à une personne de sa qualité et il a une telle profusion de rubans à son pourpoint et à son haut-de-chausses, qu'il apparaît, aux vaniteuses évaporées de dix-huit ans que sont Madelon et Cathos, un marquis du

meilleur aloi. De plus son ton de fausset, ses gestes de doigts en ailes de pigeon leur semblent irrésistibles.

— Ah ! fait le « marquis » en voyant paraître les deux jeunes filles et en les saluant avec une impertinente politesse, c'est votre réputation qui vous occasionne la méchante affaire de ma visite. Vous allez faire courir tout Paris, et vos beaux yeux seront coupables de bien des assassinats. Hai ! ah ! que j'ai de craintes pour mon cœur !

Madelon et Cathos minaudent. Elles sont aux anges et ripostent en vraies « précieuses » que leurs yeux n'ont point de mauvais desseins. Après ces marivaudages, le « marquis » met la conversation sur les ressources d'esprit qu'offre Paris et la nécessité d'être informé de tout ce qui s'y fait et dit.

— Si l'on ignore, ajoute-t-il, qu'Un Tel a écrit hier soir un rondeau pour M^{lle} Une Telle, que tel autre a écrit des paroles sur tel air, que tel auteur en est à la troisième partie de son roman, on ne peut pas avoir d'esprit. Pour moi, je suis au courant de toutes les nouvelles galantes, des jolis commerces de prose et de vers. J'ai à mon compte plus de deux cents chansons et sonnets, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

— Cela est du dernier beau ! s'écrie Madelon.

— À propos, reprend Mascarille de ce ton à la fois négligent et péremptoire qui en impose à ses prétentieuses hôteses, il faut que je vous dise un impromptu que je fis hier pour une duchesse de mes amies.

— Nous sommes tout ouïes, fait Cathos avec empressement.

— Le voici, dit Mascarille. Il se donne un coup de peigne, fait bouffer ses rubans et prend une pose avantageuse.

*Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde :
Tandis que sans songer à mal je vous regarde.
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !*

Cathos et Madelon s'exclament : « Que c'est beau ! c'est du dernier galant ! Cet « oh ! oh ! » est admirable. « Oh ! Oh ! » « Oh ! oh ! » cela vaut un poème épique pour le moins. Rien ne pourrait valoir cet « oh ! oh ! » qui signifie tant de choses !

— N'admirez-vous pas aussi cet innocent « Je n'y prenais pas garde », et ce « sans songer à mal » et cet « œil en tapinois » ? demande Mascarille, qui se gargarise de ses vers. Enfin ce « Au voleur ! » qui exprime si bien la fatigue de l'homme qui crie et court après un larron.

— C'est délicieux ! fait Cathos avec extase.

— On en meurt ! ajoute Madelon pâmée.

— Et écoutez l'air que j'ai fait là-dessus, continue Mascarille. La, la, la, la, la... hem ! la, la, la...

— J'en suis enthousiasmée, dit Madelon, on vous a donc enseigné la musique ?

— Nullement, assure Mascarille, mais les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

Toute la gamme des compliments étant épuisée, le « marquis », pour donner un nouveau tour à la conversation, invite Madelon et Cathos à assister prochainement avec lui à une comédie. Mais comme, dit-il, il s'est engagé sur la prière de l'auteur à faire valoir la pièce, il leur demande de l'imiter et de crier : « Que c'est beau ! » même avant que les chandelles ne soient allumées ; car c'est l'applaudissement des gens de condition qui, seul, peut faire valoir une pièce.

Cathos et Madelon sont toutes disposées à applaudir comme il sied aux endroits voulus, pour être rangées parmi les connaisseurs, et elles tombent d'accord avec Mascarille que les meilleurs comédiens de l'époque sont ceux de l'*Hôtel de Bourgogne*, qui savent faire ronfler les vers et s'arrêter aux beaux endroits.

— Car, conclut Mascarille, comment reconnaître où sont les beaux vers, si le comédien ne prend pas soin de s'arrêter pour vous faire sentir que c'est là qu'il faut applaudir ?

— Les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir, remarque Madelon.

Cependant, ces dames n'ont pas assez admiré l'ajustement du « marquis », au goût de celui-ci, et tour à tour, elles doivent se récrier sur la couleur des rubans, la dimension des « canons », le parfum des gants et même celui de la perruque de Mascarille. Voilà qui les change de la simplicité de leurs prétendants, La Grange et du Croisy, mais leur frivole vanité s'en accommode, et elles ne tarissent pas sur l'élégance et le bon goût de leur visiteur.

À ce moment, Marotte entre pour annoncer le vicomte de Jodelet.

— C'est mon meilleur ami, dit vivement Mascarille à Madelon et à Cathos étonnées ; et il se précipite vers le nouvel arrivant.

Celui-ci n'a rien de la mine dégagée et fleurie du marquis. Avec son long nez triste, sa figure blême et sa maigreur, on le verrait très bien sous une souquenille noire de porteur de contraintes. Mais il paraît, c'est du moins Mascarille qui le présente ainsi, que c'est un grand guerrier, un brave à trois poils et que sa pâleur est le résultat des fatigues des camps.

— Voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir, ma chère, dit Cathos avec ravissement à sa cousine non moins ravie.

Cependant, les deux gentilshommes évoquent des souvenirs de batailles et chacun d'eux veut montrer les « furieuses plaies », blessures de coups de mousquet ou de sabre reçues à Gravelines ou

ailleurs. Mais Cathos et Madelon, un peu effarouchées, n'ont pas besoin de ces preuves de bravoure pour être convaincues de la valeur de leurs visiteurs.

— Faisons venir les violons, vicomte, propose enfin Mascarille. Ainsi nous donnerons à ces dames le plaisir de la musique et de la danse.

Cette idée est acceptée avec enthousiasme et Madelon envoie sa servante prier deux de ses amies de prendre part à la fête, tandis qu'un laquais court chercher les musiciens.

La, la, la, la... les invitées sont arrivées, la musique — que Madelon appelle « l'âme des pieds » — se fait entendre. Mascarille ouvre le bal avec Madelon, tandis que Jodelet fait tourner Cathos.

Mais la porte de la salle s'est ouverte bruyamment : du Croisy et La Grange, suivis de spadassins, se précipitent sur les danseurs. En un clin d'œil, Mascarille et Jodelet sont dépouillés de leurs beaux habits et reçoivent quelques coups de bâton.

— Hai ! Hai ! crie Mascarille, vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

Aux cris des deux précieuses, épouvantées de cette scène, Gorgibus est accouru.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-il aux jeunes gens.

— Il y a, répond du Croisy, que nos valets sont mieux reçus que nous dans votre maison. Et puisque l'on prise ici le paraître plus que l'être, nous enlevons à ces marauds leurs masques de gentilshommes. Si ces messieurs vous plaisent tant, ajoute le jeune mousquetaire en se tournant vers Cathos et Madelon écrasées de confusion et de dépit, aimez-les pour leurs beaux yeux et sans nos habits. Je vous fais serment que nous n'en serons pas jaloux.

Puis, riant du tour qu'ils viennent de jouer aux deux coquettes, La Grange et du Croisy offrent la main aux dames invitées et sortent avec elles.

Le « marquis » et le « vicomte » ne se font pas prier pour les imiter.

— Mon maître avait raison, dit sentencieusement en sortant Mascarille dont Madelon vient de repousser le salut avec horreur, la vaine apparence compte seule pour le monde et l'on n'y considère point la vérité toute nue.

Cathos et Madelon se sont réfugiées dans leur chambre, défaillantes de honte. Adieu l'espoir de tenir un salon de beaux esprits ; elles vont être la fable de la ville et elles souhaiteraient disparaître sous terre.

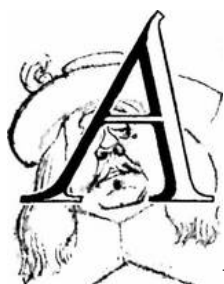
— Ah ! si les sottes billevesées dont s'amuse sans profit les esprits oisifs pouvaient s'anéantir de ce coup, murmure Gorgibus avec chagrin. Si le ridicule pouvait tuer les pernicious abus de l'imagination de ce siècle !

Le bonhomme rentre chez lui en hochant la tête ; mais il est des dieux et sa prière a été entendue : la rude leçon des *Précieuses Ridicules*

va frapper plus haut et plus loin que Madelon et que Cathos, et bien des beaux esprits du cercle de Madame de Rambouillet y trouveront matière à réfléchir et peut-être à se réformer.



L'École des Femmes



ARNOLPHE est un bon gros bourgeois proche de la cinquantaine. Il s'est mis dans la tête deux choses : la première et la plus facile a été de s'anoblir ; aussi se fait-il pompeusement appeler Monsieur de la Souche, du nom d'une terre qu'il a achetée ; la seconde, c'est d'épouser une femme dont le caractère soit exactement selon ses souhaits.

Pour arriver à ce résultat difficile il a, douze ans auparavant, offert à une paysanne chargée d'enfants d'élever et de doter une de ses filles, une jolie blondinette de quatre ans, dont l'air sérieux et doux promettait bien pour l'avenir. La paysanne a accepté plus aisément qu'on ne s'y serait attendu de la part d'une mère ; une bonne somme d'argent l'a aidée dans ce consentement, et la petite Agnès a été élevée dans un couvent de province, selon les directives d'Arnolphe.

— Faites-en une jeune fille complètement naïve et sotte, avait recommandé le seigneur de la Souche à la supérieure du couvent. Et celle-ci, selon toutes apparences, y est complètement parvenue. Agnès a tout au plus appris à écrire et ses seules lectures se sont bornées aux offices et aux prières de son paroissien. Elle est sortie du couvent à seize ans presque aussi ignorante que lorsqu'elle y est entrée. Et Arnolphe est enchanté de ce résultat.

— La voilà donc, s'écrie-t-il tout en se promenant avec son ami Chrysalde, la femme que j'ai rêvée ! Qui ne connaît que le travail et le devoir et qui ignore les plaisirs du monde. Spectacles, promenades, jeux de toutes sortes, elle n'a jamais rien vu. C'est tout juste si elle ne pense pas que le ciel ne s'étend pas beaucoup plus loin que les murs du jardin de son couvent ou les arbres de cette paisible place, et pour elle l'univers se restreint aux religieuses qui ont veillé sur son enfance,

à moi, et au valet et à la servante – de braves villageois aussi naïfs qu'elle – que je lui ai donnés pour la servir.

Chrysalde prend une prise et hoche pensivement sa tête aux cheveux gris.

— Mais enfin, mon ami, dit-il, vous vivez à Paris. Si écarté que soit ce faubourg, la vie de la grande ville toute proche y parviendra en échos, et vos nombreuses relations...

Arnolphe interrompt son ami avec un sourire satisfait.

— Agnès ignore Paris, dit-il. Notre voyage, pour y arriver, s'est fait de nuit. Pour la loger à l'abri de toute présence et de tout regard importun, j'ai fait choix de cette maison qui se trouve loin de ma demeure personnelle, celle-ci, tenez, dont le balcon est orné de capucines. La place est aussi tranquille qu'une place de la province la plus assoupie et l'herbe folle y croît presque comme en pleins champs. Vous êtes, mon cher Chrysalde, le seul ami à qui j'ai parlé d'Agnès, car j'estime qu'un homme de votre âge et de votre sagesse n'est pas dangereux... Mais oui, mais oui. Toute la prudence avec laquelle j'ai agi envers ma protégée n'a eu qu'un but : l'éloigner de toute tentation de coquetterie, de vanité, de désir de plaire à des jeunes gens écervelés.

— Ne croyez-vous pas que la vie de cette jeune fille doit être bien triste ? fait Chrysalde avec apitoiement.

— J'en suis seul juge, répond Arnolphe d'un ton bref. D'ailleurs cette vie va bientôt changer, du moins sur un point. Je vais épouser Agnès...

Malgré toute sa politesse, Chrysalde a un mouvement de surprise. Ce fiancé de cinquante printemps à double menton et taille épaisse, à nez bourgeonnant et cheveux poivre et sel, lui paraît assez peu en accord avec une épousée de seize ans.

— Et, continue Arnolphe d'un ton péremptoire, comme j'aurai soin de tenir ma femme au logis et de ne pas lui permettre de lectures romanesques et frivoles, je suis assuré d'être heureux.

— Mais votre Agnès sera-t-elle heureuse, elle ? demande encore Chrysalde.

— Cela va de soi, fait sèchement le seigneur de la Souche, le bonheur d'une femme ne réside-t-il pas uniquement dans la satisfaction de son mari ?

Chrysalde ne veut pas discuter davantage sur la marotte de son ami, et comme Arnolphe s'apprête à frapper à la porte de la maison où demeure Agnès, il prend congé et s'éloigne.

— Je ne crois pas, murmure-t-il en s'en allant, que l'ignorance d'une femme soit la base du bonheur de son mari. Arnolphe fait fausse route. Mais c'est tant pis pour lui, car je l'ai toujours entendu dauber sans pitié sur les mauvais ménages et la mésentente des époux. Toutes

les victimes de sa malignité seront vengées.

— Ce pauvre Chrysalde ne comprend rien à rien, pense de son côté Arnolphe tout en continuant à frapper avec force à cette porte qui ne s'ouvre pas.

Les coups du marteau retentissent en vain et Arnolphe, qui revient d'un voyage de dix jours et qui se croyait attendu avec impatience, s'irrite de ce silence. Mais ceci est le résultat du choix qu'il a fait en prenant pour le servir des lourdauds de village. La sottise d'Alain et de Georgette est telle qu'ils sont maladroits en tout. Et après s'être disputés à qui n'ouvrira pas, occupés qu'ils sont à autre chose, c'est ensuite une lutte à qui repoussera le premier le loquet.

— Agnès m'a-t-elle regretté lorsque je suis parti ? demande Arnolphe à la servante tandis qu'Alain est allé prévenir sa jeune maîtresse. Et m'a-t-elle attendu avec impatience ?

— Attendu ? fait naïvement Georgette. Ah ! je crois bien. Chaque fois que mademoiselle entendait passer devant chez nous un cheval, un âne ou un mulet, elle croyait que c'était vous !

Arnolphe fronce un peu le sourcil d'une méprise si peu flatteuse, mais déjà Agnès est devant lui, essoufflée d'avoir couru.

Rien de plus charmant que cette jeune fille aux yeux d'un bleu si pur, au frais visage où se peint une âme pleine de candeur et de bonté. Son costume sévère, presque monastique, de serge sombre qu'éclaire seulement la blancheur d'une guimpe, ne parvient pas à l'enlaidir. Les boucles de ses cheveux dorés sont en révolte contre le chignon qui les emprisonne. Mais une seule chose manque au charme de ce ravissant visage, c'est la joie du sourire. Agnès devant Arnolphe, avec ses yeux baissés, ses mains croisées, sa voix qui n'ose pas s'élever, a quelque chose du craintif et triste oiseau en cage.

— Êtes-vous contente de me revoir ? fait Arnolphe Ah ! je vois avec plaisir que vous avez beaucoup travaillé, cousu, raccommodé. C'est fort bien de ne pas rester inactive. À présent, remontez dans votre chambre, je reviendrai vous voir bientôt. À tout à l'heure, Agnès.

Après quelques mots timides, la jeune fille est rentrée chez elle et Arnolphe, qui a fermé la porte de la maison, se dispose à s'éloigner, quand un bruit de pas le fait se retourner. Il pousse une exclamation d'étonnement. Il vient de reconnaître dans celui qui s'approche le fils d'un de ses meilleurs amis, un charmant jeune homme qu'il a connu tout enfant.

— Vous ici ! mon cher Horace, s'écrie-t-il, quelle heureuse surprise !

— Je viens de chez vous, monsieur, fait Horace avec une amicale déférence, et j'étais ennuyé de ne vous avoir pas trouvé, aussi suis-je ravi de notre rencontre. J'ai une lettre à vous remettre de la part de mon père qui arrivera bientôt à Paris avec, me dit-il, un ami qui vient de passer quatorze ans en Amérique où il s'est enrichi. Tous deux ont

une affaire importante à régler ici.

Arnolphe a pris le bras du jeune homme et fait avec lui le tour de la place. Il le questionne sur ses occupations, ses plaisirs, ses amourettes. Mais à ce mot, Horace rougit et dit vivement :

— Mon cœur est en effet fort occupé, mais il ne s'agit pas d'une amourette. J'aime profondément la plus belle des jeunes filles dont on puisse rêver. Elle habite cette maison, tenez, celle qui a ce balcon garni de capucines et elle a pour tuteur un certain monsieur de la Source ou de la Zousse, qui, d'après la manière dont il agit avec cette charmante pupille, me paraît être aussi ridicule qu'insensé. Il la tient étroitement enfermée et ignorante du monde. Quel stupide ! Ce serait un crime que de laisser à sa prison cette charmante Agnès ; aussi je ne songe qu'à une chose : la tirer des mains de ce jaloux insensé. Je compte beaucoup sur le pouvoir de l'argent. Pardonnez-moi de vous faire part de tout ceci, sur quoi je vous demande un secret absolu. Mais ce m'est une joie de parler de ma chère Agnès ; et puis votre amitié m'est si bonne que je ne saurais recevoir des conseils et des encouragements meilleurs que les vôtres...

Horace s'est éloigné qu'Arnolphe paraît l'écouter encore, tant il est immobile et muet. La surprise et la colère l'ont comme pétrifié. Il va comme un automate à travers les rues, et ce n'est qu'au bout d'une heure de marche qu'il reprend un peu possession de lui-même. Agnès, qu'il a cru si bien cacher à tout le monde, est connue d'un jeune homme ! D'un de ces écervelés dont lui, Arnolphe, a si grand'peur et qu'il regarde comme le plus grave danger pour une femme.

Peu à peu cependant, le tuteur d'Agnès s'est calmé. Ce qu'il est important pour lui de savoir, c'est si la jeune fille a, de son côté, remarqué cet Horace.

— Je vais interroger Alain et Georgette, se dit Arnolphe, puis je questionnerai Agnès elle-même. Elle est trop naïve pour me mentir. Mais, Dieu ! Quel ennui et quel tourment ! Avoir si bien organisé mon bonheur et le voir gâcher par un damoiseau ! Fatal voyage !

Arnolphe est revenu à grands pas sur la petite place. Il frappe à la porte et menace si vertement ses serviteurs que ceux-ci, muets et tremblants, ne peuvent lui fournir aucun renseignement. Sans chercher davantage à questionner ces niais apeurés, Arnolphe se rend auprès d'Agnès qu'il trouve en train de coudre sagement.

— Agnès, dit-il en se contenant à grand'peine, je vous ai bien peu vue tout à l'heure ; dites-moi quelles sont les nouvelles de la maison depuis mon absence.

La jeune fille lève ses beaux yeux. Une ombre passe sur le regard candide. Arnolphe frémit d'anxiété.

— Le petit chat est mort, dit-elle doucement.

— Bon ! fait Arnolphe qui soupire, soulagé, nous sommes tous

mortels. N'est-ce que cela ?

— Mais oui.

— Cependant, continue le tuteur qu'embarrasse le tranquille regard d'Agnès. On m'a dit... il y a de si méchantes langues... qu'un jeune homme était venu en mon absence à la maison. Naturellement, j'ai soutenu que c'était un mensonge.

— Non, fait Agnès avec la même tranquillité, ce n'est pas un mensonge. Et vous auriez certainement reçu ce jeune homme tout comme moi.

Et tandis qu'Arnolphe l'écoute, béant de surprise et de colère, n'osant pas témoigner ce qu'il ressent à cause de la sincérité candide de cette enfant qu'il a voulue si ignorante de toute chose, Agnès raconte comment Horace est parvenu à s'introduire auprès d'elle.

— J'étais sur mon balcon, dit-elle, quand ce jeune homme, en passant et repassant sur la place, m'a saluée. Je sais qu'il ne faut pas être malhonnête et je lui ai répondu par une révérence, que j'ai renouvelée à chacun de ses saluts. Le lendemain, une vieille femme s'est approchée de moi, alors que j'étais sur le seuil de notre porte au retour des vêpres, et m'a dit que mes yeux avaient blessé gravement le jeune homme qui m'avait saluée la veille, qu'une seule chose pouvait le guérir, c'était qu'il lui fût permis de me voir et de me parler. Qu'auriez-vous fait à ma place ? Ce que j'ai fait. Moi qui ne puis voir mourir un poulet sans pleurer, comment aurais-je pu ne pas vouloir guérir la blessure que j'avais faite si involontairement à ce jeune homme ? Je l'ai donc reçu, il est venu tous les jours, et ses manières, ses propos étaient si agréables et si tendres, que j'en étais heureuse et émue comme jamais je ne l'ai été...

— Ah ! dit Arnolphe, qui grince des dents de fureur, j'arrive à temps. Votre ignorance, Agnès, vous a fait commettre une grande faute, car c'est un péché digne de l'enfer que d'écouter les propos galants d'un jeune homme...

— Un péché ? fait Agnès en ouvrant de grands yeux ; une chose si agréable et si douce ! C'est impossible.

— Et parler de la sorte à une jeune fille est criminel, à moins qu'on ne soit son fiancé... continue rudement Arnolphe.

Agnès a poussé un cri de joie ; elle joint ses petites mains et dit avec prière :

— Alors, dans ce cas, c'est permis ? Oh ! je vous en supplie, fiancez-nous vite !

— Vous fiancer ? crie Arnolphe furieux ; oui, vous allez être fiancée, mariée même, et bientôt, mais c'est avec moi. Parfaitement. Je suis le maître ici et vous n'avez qu'à m'obéir. Et quant à ce jeune effronté, j'entends que vous lui refusiez dorénavant votre porte ; et, s'il insiste, je veux, je veux, vous m'entendez ? que de votre fenêtre vous lui jetiez

une pierre pour lui prouver votre mécontentement.

— Mais...

— Je vous l'ordonne ! Que seriez-vous sans moi ? Une pauvre petite paysanne. Vous devez m'obéir.



Le petit chat est mort...

Agnès ne proteste plus, elle baisse la tête. Cependant, elle ne peut se résoudre à marquer tant de méchanceté envers son cher Horace. Il n'est pas le fourbe ni l'effronté que dit Arnolphe ; elle le sent, et son cœur proteste contre toutes les mauvaises intentions que son tuteur prête au jeune homme. Si elle pouvait le voir, lui raconter ce qui vient de se passer, afin de ne pas l'attrister d'une façon imméritée ! Elle est bien candide et bien ignorante de toute ruse, cette fillette de seize ans, mais son naissant amour lui fait comprendre que pour défendre la grande joie de son cœur, cette belle lumière qui s'est faite dans sa triste vie, il y a des choses qu'il ne faut pas dire et qui doivent être faites sans que personne le sache. Puisqu'elle ne peut plus parler au beau jeune homme qu'elle aime, elle lui écrira. Est-ce mal que d'agir ainsi ? Elle n'en sait rien, nul ne le lui a dit, ni les religieuses de son couvent, ni le gros et pontifiant tuteur devant lequel elle tremble. Elle ne sait qu'une chose, c'est que la pensée de ne plus voir Horace lui fait souhaiter de mourir.

Alors, Agnès profite du moment où Arnolphe fait à ses gens de multiples recommandations de ne point ouvrir à d'autres qu'à lui et elle écrit à la hâte une lettre à Horace. Son cœur s'y épanche avec tant de sincère innocence qu'il faudrait avoir une âme bien perverse pour n'être pas touché de toute cette confiante tendresse.

Agnès cache son billet. Mais comment le faire parvenir ? Si elle le jetait par la fenêtre ? Mais Arnolphe sera aux aguets et s'apercevra de son geste. Tout à coup, la jeune fille songe à la pierre que son tuteur lui a ordonné de lancer ; et, prestement, elle attache son billet au morceau de grès.

Des pas résonnent sur la place. C'est Horace qui s'approche, joyeux à la pensée des doux instants qu'il va passer auprès d'Agnès. Il frappe à la porte, une fois, deux fois.

— Vous n'entrerez point, monsieur l'a défendu, lui crie-t-on. Retirez-vous. Vous nous importunez.

Il frappe encore, mais c'est en vain. Il s'impatiente, il appelle. Agnès apparaît à son balcon.

— Je ne puis plus recevoir vos visites, dit-elle, et voici ma réponse à tous vos propos.

Elle a levé le bras ; une pierre tombe aux pieds d'Horace étonné. Que se passe-t-il ? Le chasse-t-on vraiment ? Mais bientôt le jeune homme aperçoit le billet sous le morceau de grès et, le cœur ranimé d'espérance et de joie, il s'enfonce dans une ruelle pour lire à son aise la lettre de sa bien-aimée. Son amour pour Agnès s'en trouve accru. Le candide aveu de la jeune fille le touche délicieusement. Il se promet de faire d'Agnès sa femme, dût-il avoir à lutter contre la volonté de son père. Celui-ci lui a écrit en effet qu'il avait en vue pour lui un parti très avantageux.

— Je n'épouserai aucune autre femme qu'Agnès, pense Horace qui, le cœur bondissant, marche à travers la ville.

Instinctivement, il est revenu vers la paisible place du faubourg et il est tout étonné d'y rencontrer de nouveau Arnolphe.

Celui-ci est ravi de la façon dont Agnès a reçu son soupirant, et il a grandement félicité la jeune fille de son obéissance.

— L'air que vous avez eu en lui jetant cette pierre, lui a-t-il dit, me confirme dans l'idée que vous êtes digne d'être ma femme. Je vois que vous saurez porter sagement mon nom et apprécier comme il convient l'honneur que je vous fais en vous épousant. Voici un manuel sur les devoirs de la femme mariée. J'entends que ce soit désormais votre unique lecture. Vous y verrez toutes les maximes de docilité, d'humilité, de simplicité, etc... qui sont le credo d'une épouse accomplie. Lisez, lisez, pendant ce temps, je me rends chez le notaire, afin qu'il vienne au plus tôt établir notre contrat de mariage. Alain, Georgette, je suis content aussi de la façon dont vous avez reçu notre homme. Veillez au souper, que je veux très délicat pour ce soir.

Arnolphe est sorti de chez lui en chantonnant.

— Décidément, pense-t-il, les femmes sont ce qu'on les fait et je vois bien que la volonté d'Agnès se modèlera à mon gré, tout ainsi que sous mes doigts une cire molle. Vive les femmes ignorantes qu'un mot suffit à guider ! Tandis qu'une femme plus instruite a son caprice et n'en démord pas.

C'est dans ces agréables pensées qu'Arnolphe rencontre Horace. Il pourrait l'éviter, car le jeune homme est songeur et ne l'a pas aperçu, mais quel plaisir ce sera pour lui que de constater le désarroi de l'amoureux évincé !

— Eh bien, lui demande-t-il d'un ton goguenard, où en sont vos amourettes ?

Au début, cela est allé fort mal, répond Horace, tandis que le sourire d'Arnolphe s'élargit, mais à présent, je suis plus content que jamais.

Et le jeune homme raconte avec bonheur le stratagème employé par Agnès pour lui faire parvenir son billet si tendre.

— Le tuteur tyrannique et jaloux est revenu, ajoute-t-il, et je ne sais comment et par qui il a si vite appris mes entrevues avec Agnès. Mais admirez, je vous en prie, combien l'amour peut donner d'esprit et d'adresse même au cœur le plus innocent. Il y a là quelque chose de si merveilleux et de si plaisant à la fois, que l'on ne peut s'empêcher de rire, n'est-il pas vrai ?

Arnolphe étouffe de colère, mais il se contient pour ne pas se découvrir aux yeux d'Horace. Et il doit paraître trouver l'aventure fort drôle et admirer le bon tour que lui a joué sa pupille ! Enfin Horace, tout à son bonheur, ne laisse pas partir son « confident » sans lui avoir fait lire la lettre de son Agnès. Pour le coup, Arnolphe, qui est

cramoisi de fureur, prend le premier prétexte venu pour s'éloigner au plus vite.

Il fait deux ou trois tours dans les rues voisines et quand il revient sur la place, Horace n'y est plus. Alors, il rentre chez lui, crie, tempête après ses gens, à qui il recommande d'être sans cesse sur leurs gardes, puis il monte dans la chambre d'Agnès.

Son entrée a troublé la jeune fille, mais elle se remet vite et c'est avec beaucoup de calme qu'elle subit les regards furibonds qu'Arnolphe lui adresse sans rien dire, mais tout en allant et venant à travers la chambre, heurtant les meubles les uns contre les autres, brisant des bibelots, frappant le chien, déchargeant enfin sur d'innocents objets une colère d'autant plus grande qu'elle est plus concentrée.

Arnolphe, un peu soulagé par cette explosion muette, va s'asseoir sur un banc de la place, à l'ombre des arbres, et réfléchit. Il a décommandé le notaire qu'il était allé prévenir. Que doit-il faire ? Agnès ne lui paraît plus si facile à mener. De quel air faussement innocent elle a accueilli sa visite ! Pourtant, elle a dû comprendre qu'il était informé de la ruse de sa lettre. Et elle n'avait vraiment pas l'air d'y toucher.

Tout à coup, il tressaille : sans qu'il l'ait entendu venir, Horace est devant lui.

— Vraiment, dit le jeune homme en riant, cette place est propice à nos rencontres, et je suis bien heureux de vous trouver ici pour vous demander votre aide. Figurez-vous que, lorsque vous m'avez quitté tout à l'heure, je me suis entendu appeler. C'était ma charmante Agnès qui avait ouvert la porte du jardin et me faisait signe d'entrer. Son farouche tuteur n'était pas là. Mais nous avions à peine pu nous dire quelques mots que nous l'avons entendu rentrer comme un furieux. Je me suis caché dans un office et, pendant plus de dix minutes, j'ai entendu ce brutal marcher, souffler, grogner d'un air à épouvanter tout le monde. Enfin, il est sorti et j'ai pu m'échapper aussi. Mais nous sommes convenus, Agnès et moi, de nous voir cette nuit. Je monterai à son balcon par une échelle. Qu'en dites-vous ?

Horace est tellement tout à son idée qu'il ne remarque pas qu'Arnolphe écume de rage et est incapable de rien répondre. D'ailleurs, le jeune homme n'attend pas de réponse, et après un joyeux signe de la main à ce confident malgré lui, il court préparer tout ce qui lui sera nécessaire pour son escalade de la nuit. La journée s'avance et déjà le crépuscule teint de couleur mauve les clochers et les toits.

Arnolphe est demeuré écrasé de colère et c'est dans cet état que son ami Chrysalde, qui rentre doucement de promenade, l'aperçoit.

— Dans quelle humeur chagrine êtes-vous donc ? lui demande-t-il.

Vous sembliez si content tout à l'heure. Votre mariage est-il cause de cette humeur maussade ou y avez-vous renoncé ?

— Non, s'écrie Arnolphe en frappant le sol du pied avec rage, j'y suis toujours résolu, mais je suis résolu aussi à défendre ce mariage contre tout ce qui cherche à l'entraver. Je lutterai contre ces beaux jeunes gens, diseurs de riens, qui se moquent de notre expérience et de nos cheveux gris, et je saurai si bien fermer à clef ma porte et barricader mes fenêtres, que j'enlèverai à ma femme toute possibilité de se jouer de moi.

— Quelle erreur est la vôtre, Arnolphe, je vous l'ai dit déjà, fait Chrysalde essayant d'apaiser son ami. On ne retient pas une femme malgré elle, et le seul moyen d'être aimé, c'est d'être aimable. Mais sérieusement, la jeunesse se plaît avec la jeunesse et ce n'est point un crime pour une jeune femme de préférer ce qui sourit à ce qui gronde.

— Si telle est votre opinion, ce n'est pas la mienne, dit sèchement Arnolphe, et je vais de ce pas m'occuper à ce que chacun reste à sa place : ma femme dans ma maison et les effrontés galants dehors.

— Vaine tentative, fait Chrysalde qui s'éloigne en haussant les épaules.

— Nous verrons cela, conclut Arnolphe.

Il rentre brusquement chez lui, puis, à voix basse, donne longuement ses instructions à Alain et à Georgette. Il fait dresser un lit pour Agnès dans une salle basse et lui-même s'installe dans la chambre de la jeune fille. Tout à l'heure, quand Horace, au signal donné, aura presque achevé son escalade, il ouvrira brusquement la fenêtre et ses serviteurs bâtonneront l'audacieux amoureux. Tous les préparatifs sont faits. La nuit est là et la grande ville s'endort lentement aux cris rassurants de ses guetteurs.

Dans le silence, un pas furtif s'approche. Horace, après avoir frappé trois fois dans ses mains, place son échelle sans bruit et commence son ascension. Arnolphe ouvre la fenêtre, Alain et Georgette se précipitent, le bâton levé. Horace, surpris, chancelle et tombe de l'échelle. Son faux pas lui a évité maints coups de bâton. Il met une minute à reprendre ses esprits, après sa rude chute et, en le voyant étendu sur le sol, Arnolphe et ses gens, penchés au balcon, sont persuadés qu'ils l'ont tué.

— Traîtres ! Stupides ! fait Arnolphe atterré, pourquoi l'avoir frappé sur la tête et non sur le dos ? Il est mort maintenant. Que répondrai-je à la justice ? Et que dira son père ?

Le reste de la nuit se passe pour Arnolphe dans l'angoisse et l'incertitude, et dès que le jour se lève, il se précipite hors de chez lui pour aller consulter un avocat. Quelqu'un le heurte dans la pénombre.

— Holà, seigneur Arnolphe, que faites-vous là si matin ?

Le son de cette voix fait bondir Arnolphe : c'est celle d'Horace, de

cet Horace qu'il imaginait mort et déjà froid sous son balcon.

— Eh quoi ! balbutie-t-il. C'est vous ?

— Oui, répondit le jeune homme de sa voix joyeuse, mais je viens de passer une nuit assez mouvementée et je me trouve avoir besoin de vos services.

Horace fait alors à son auditeur abasourdi le récit de son escalade manquée.

— Quand je me suis retrouvé à terre, ajoute-t-il, qui ai-je vu penchée sur moi, tremblant d'émotion ? La charmante Agnès. Le bruit l'avait intriguée et elle était sortie de la salle basse où son tuteur l'avait enfermée. Vous dire son chagrin d'abord, puis sa joie de me voir vivant, ah ! monsieur, c'est impossible. Quelle tendresse elle m'a montrée ! Elle a voulu m'accompagner chez moi ; mais, et c'est pour cela que je viens vous trouver, comme il n'est pas convenable qu'elle franchisse mon seuil avant d'être ma femme, je me suis dit qu'il me fallait la confier à une personne respectable, qui pourra lui donner un abri chez elle durant le temps que je ferai les démarches pour notre mariage. C'est alors que, dans cette circonstance, j'ai pensé à vous. Vous êtes un homme d'âge et votre amitié...

— Oui, confiez-moi la jeune personne, dit Arnolphe qui grince des dents, je la garderai bien, soyez-en sûr.

Horace remercie mille fois sans se rendre compte de la menace que cache cette phrase et il court chercher Agnès qu'il a laissée dans une rue voisine. Il met la main de la jeune fille dans celle d'Arnolphe qui s'est caché, de son manteau, tout le bas de la figure pour n'être pas reconnu.

— Je vous la confie, dit-il. Chère Agnès, suivez sans crainte ce fidèle ami. Il faut que je vous quitte pour aller m'occuper d'assurer notre bonheur.

— Revenez vite, soupire Agnès qu'attriste la pensée de se séparer de celui qu'elle aime. Je vais tant m'ennuyer de vous.

Arnolphe, impatienté par toutes ces douceurs, emmène vivement la jeune fille, mais dès qu'Horace a disparu de leur vue, il écarte son manteau et se fait reconnaître d'Agnès qui, en l'apercevant, pousse un cri de frayeur.

— Oui, c'est moi, dit Arnolphe avec rage, moi à qui vous jouez des tours si pendables, mademoiselle la naïve. Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein ! Coquine !

— Mais, dit Agnès, pourquoi me gronder de ce que j'ai fait ? J'aime Horace, n'est-il pas naturel que je veuille l'épouser et ne pas le quitter ?

— C'est moi, impertinente, que vous devriez vouloir épouser et ne pas quitter, moi, vous dis-je.

— Mais vous, je ne vous aime pas, répond Agnès avec candeur et

sincérité.

Arnolphe pense étrangler de rage.

— Et pourtant, c'est moi que vous devriez aimer, après tout le bien que je vous ai fait.

— En quelques jours, Horace m'a rendue plus heureuse que vous ne l'avez fait en toutes ces années, dit Agnès avec simplicité. Ce n'est pas de ma faute si vous n'êtes pas aussi aimable que lui.

— Ah ! s'écrie rageusement Arnolphe, puisqu'il en est ainsi, ingrate, je ne veux plus essayer de conquérir votre cœur à force de bonté et je vais vous enfermer dans un couvent.

Agnès appelle Horace à son secours, mais Arnolphe pousse violemment la jeune fille dans la maison et l'enferme à double tour dans sa chambre ; puis, après avoir recommandé à Alain de faire bonne garde, il sort pour aller chercher une voiture de voyage. Il a hâte à présent d'avoir quitté Paris et il espère que, lorsqu'Agnès sera loin d'Horace, elle l'oubliera vite.

Mais un groupe de personnes l'arrête à ses premiers pas dans la rue. Il reconnaît avec surprise Chrysalde au bras d'un inconnu, puis son ami Oronte, le père d'Horace, et Horace lui-même.

— Mon cher Arnolphe, lui dit Chrysalde, souffrez que je vous présente mon beau-frère Enrique, qui, depuis la mort de ma défunte sœur, est parti chercher en Amérique les consolations que peuvent apporter les voyages. J'ai de la joie de vous le présenter, d'autant plus que j'ai une grande nouvelle à vous annoncer à son sujet...

Arnolphe a salué Enrique et embrassé son vieil ami Oronte, qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs années. Cependant, Horace s'est glissé à côté de lui et lui dit à l'oreille :

— De grâce, aidez-moi à dissuader mon père du projet qu'il a de me marier avec la fille d'Enrique. Je n'épouserai jamais que mon Agnès et je ne puis souffrir la pensée d'être fiancé à une inconnue par la volonté de mon père. Je compte sur votre amical secours.

— C'est bien compté, fait Arnolphe, les dents serrées. Puis, se tournant vers Oronte : Je sais ce qui vous amène, dit-il, et les projets que vous avez pour votre fils. Et de toute mon amitié, je vous engage à y persévérer.

— Mais, monsieur... balbutie Horace douloureusement.

— D'après ce que vous m'aviez dit ce matin, Arnolphe, dit Chrysalde surpris, je ne m'attendais pas à vous trouver si chaud partisan de ce mariage et...

— Un fils doit obéir à son père, clame Arnolphe qui pense que cette union d'Horace le débarrassera à point du jeune homme. C'est une nécessité que l'autorité sans faiblesse d'un père.

— Mon cher de la Souche..., reprend Chrysalde qu'étonne cette véhémence.

— Eh quoi, s'écrie Horace, est-ce là monsieur de la Souche ?... Oui ? Ah ! je comprends tout.

— Que voulez-vous, jeune homme, fait Arnolphe avec une grimace de triomphe, on ne peut pas être heureux toujours... Alain, allez me quérir Agnès. Je l'emmène à l'instant, mais je tiens à ce qu'elle tire sa révérence à ce beau jouvenceau... Ah ! ah ! ah ! Vous allez tâter du mariage, mon cher. Ce ne sera pas celui que vous vouliez. Tant pis. Allons, Agnès, ma mignonne, ne tremblez pas ainsi, donnez-moi la main et saluez toute la compagnie. Nous partons. Jusqu'au revoir, messieurs.

— Horace ! s'écrie Agnès en éclatant en sanglots, me laissez-vous donc emmener loin de vous ?

— Hélas ! fait Horace bouleversé, que faire ?

— Arrêtez, Arnolphe, dit Chrysalde, vous conseillez de marier le fils d'Oronte et vous emmenez la mariée...

Arnolphe regarde son ami avec stupeur.

— Mais oui, reprend Chrysalde, vous ne m'avez pas laissé achever mon histoire. La fille d'Enrique est précisément Agnès. Avant de partir pour l'Amérique, il l'avait confiée à une paysanne qui, pressée d'argent et n'ayant plus de nouvelles du père, a jugé qu'il serait profitable à la pauvre orpheline d'être adoptée par vous. Jugez de la joie d'Enrique, aujourd'hui. Et de la nôtre. Cependant Arnolphe, je comprends ce que vous pouvez ressentir puisque je sais quelles étaient vos intentions. Consolez-vous en pensant qu'à votre âge, il vaut mieux n'être pas marié que d'avoir une femme qui ne vous aime pas.

— Bravo ! s'écrient Enrique et Oronte.

Agnès, pleurant de bonheur, s'est jetée dans les bras de son père, mais son regard plein d'amour ne quitte pas les yeux ravis d'Horace.

Arnolphe ne peut rien dire, ne sait rien dire. Son visage est violacé de confusion. Pesamment, il s'écarte de toute cette joie qui le blesse et le submerge. Quelle colossale erreur était la sienne ! Avoir cru que l'ignorance d'une femme était la meilleure sauvegarde ! Non, non, l'ignorance, toujours et partout, est une calamité !



Le Misanthrope



HILINTE regarda son ami avec surprise. Certes, il était habitué à l'humeur irritable d'Alceste, mais jusqu'alors, il ne l'avait vue s'exercer que contre les autres. Cette fois, c'était lui qu'on fuyait et à qui l'on imposait silence. Il dit vivement d'un ton piqué :

— Je ne comprends pas votre bouderie et malgré toute l'amitié qui nous lie...

— Notre amitié ! s'écria Alceste en froissant nerveusement les dentelles de ses manches. Je ne suis pas l'ami d'un homme qui prodigue son cœur à tout le genre humain, qui accable n'importe qui de protestations et d'amabilités. Quelle différence faites-vous donc entre un compagnon assidu et ce faquin que nous venons de quitter ? Je n'en vois aucune. Vous les traitez de la même façon polie, affable...

— Et comment voudriez-vous faire ? reprit Philinte étonné. Cet homme m'aborde d'un air amical ; dois-je le rudoyer ? Et ne faut-il pas que je sois aussi prévenant pour lui qu'il l'est pour moi, même s'il n'est pas de mes grands amis ?

— Non. Pourquoi témoigner ce qu'on ne ressent pas ? Pourquoi n'avoir pas le courage de dire ce que l'on pense ?

— Ah ! Alceste, reprit Philinte en haussant légèrement les épaules, que me dites-vous là ? Il y a des franchises qui sont malvenues ; il en est d'autres cruelles même et qu'il vaut mieux taire. Irez-vous dire à une femme âgée comme Emilie qu'elle se farde outrageusement et que chacun se moque d'elle, ou à Dorilas qu'il se vante d'une façon fatigante ?

— Certes.

— Mais c'est impossible ! Quand on vit en société, on doit prendre à tâche de ne pas blesser son prochain par une maladroite sincérité.

— Eh bien, fit Alceste en repoussant brusquement le fauteuil où il était assis. À votre aise, continuez à masquer le fond de votre cœur, je montrerai le mien. Le souci de la vérité m'est plus précieux que cette misérable politesse que vous dites indispensable à la vie du monde. Il n'y a partout que basse flatterie, injustice, intérêt, trahison. L'humanité est effroyable et je la déteste. Combien voyons-nous de fourbes sans honneur, qui, par leurs intrigues et leur effronterie, se hissent aux plus beaux emplois et en écartent les gens de bien ? Il n'est qu'un cri pour les condamner quand ils sont absents, mais qu'ils paraissent, ah ! quelles flagorneries ! Il me prend parfois l'envie de fuir dans un désert, loin des misérables hommes.

Alceste marchait à travers la pièce d'un pas saccadé. Il s'arrêta devant la fenêtre et, soulevant le rideau de mousseline légère, il se mit à contempler d'un air sombre la vie de cette rue animée de Paris. Des carrosses lancés au grand trot de leurs chevaux passaient avec un fracas digne de la morgue des cochers et des laquais poudrés. Des chaises à porteurs, des cavaliers s'entre-croisaient, et c'étaient, sous le soleil, de grands saluts de chapeaux à plumes et des jeux d'éventails. Les artisans et le menu peuple contemplaient avec admiration et envie tous ces grands seigneurs et toutes ces belles dames. Alceste laissa retomber le rideau.

— Misérables fantoches ! murmura-t-il, les uns sont méchants, criminels, et les autres se font leurs complices par leur basse indulgence.

— Hé là ! mon cher, dit Philinte se levant à son tour, n'oubliez pas que, dans ce noir tableau que vous faites de la société, il est aussi de braves gens. N'est-ce pas beaucoup d'orgueil que vouloir se mêler de corriger le monde ? Je sais comme vous que nous sommes bien loin des belles vertus des anciens âges. Mais qu'y faire ? Le temps agit. Chaque siècle nous apporte sa manière de vivre. Il faut l'accepter avec philosophie. Je prends tout doucement les hommes comme ils sont et je ne m'irrite pas plus de leurs défauts que de la cruauté de certains animaux. Croyez-moi, Alceste, ne perdez pas votre temps à vous faire le censeur de vos contemporains. D'autres soins vous réclament. Ce procès, que vous avez en train et que l'on doit juger prochainement, est pour vous de la plus grande importance. Il faudrait y intéresser des gens bien en cour...

— J'ai le bon droit pour moi.

— Je le sais bien. Mais votre adversaire est intrigant...

— Tant pis ! fit Alceste avec un rire plein d'amertume. Ce me sera une nouvelle preuve de l'injustice et de la méchanceté des hommes.

Philinte soupira. Il ne pouvait rien contre cette idée fixe. Il fit des yeux le tour du salon. Un beau portrait de la maîtresse de maison souriait au-dessus d'une console dans un cadre ovale. Des grappes de

cheveux blonds, retenus par de minces rubans de velours noir, encadraient un visage exquis aux grands yeux bruns et malicieux. Le regard d'Alceste était fixé sur ce tableau, avec cette expression concentrée qui donnait un charme si étrange à sa physionomie et faisait de lui un être vraiment à part.

Philinte s'approcha de son ami et, mettant la main sur son bras pour le distraire de sa contemplation :

— Je m'étonne, lui dit-il, que, de l'humeur dont vous êtes, vous ayez donné votre cœur à l'original de ce charmant portrait. Célimène, si coquette, si médisante, ne me paraît pas du tout votre fait. Est-elle sincère ? Je ne le crois pas et, en tout cas, elle l'est infiniment moins que sa cousine Éliante à qui vous plaisez fort. Si j'étais à votre place, je sais bien à laquelle des deux je porterais mes hommages. Tous les défauts dont vous accusez les hommes vous paraissent-ils donc des qualités chez Célimène ?

Une ombre douloureuse passa sur le visage mat d'Alceste et ses yeux noirs se baissèrent avec chagrin.

— Ce que vous dites est vrai, Philinte, fit-il. Célimène a bien les défauts dont vous parlez. Je ne suis pas aveuglé au point de l'ignorer. Mais je ne puis pas m'empêcher de l'aimer. Et j'espère que ma tendresse saura guérir son âme de ses penchants qui me font souffrir. J'ai foi dans la bonté profonde de son cœur autant que dans son amour.

À ce mot, Philinte hocha la tête d'un air de doute et il s'apprêtait à répondre à Alceste quand l'entrée d'un nouvel arrivant l'interrompit.

C'était un homme dont l'ajustement à la fois sévère et soigné sentait son pédant d'une lieue. Il tenait haut sa tête au menton gras, fleurie d'un sourire satisfait.

— Ah ! cher monsieur, fit-il en s'adressant à Alceste d'une voix précieuse et comme écoutant avec ravissement chacun de ses propres mots, j'ai su que Célimène et Éliante n'étaient pas encore de retour de leur promenade, mais vous êtes là et c'est assez pour que, le sachant, je sois monté vous saluer. J'ai un tel désir d'être de vos amis ! Et sans mentir, je crois être de ceux qu'on est heureux de voir entrer dans son amitié.

Pendant tout ce discours, débité le plus aimablement du monde, Alceste était demeuré rêveur, car il était à cent lieues de croire que ce fût à lui qu'on pût parler. Philinte l'avait en vain poussé du coude. Il ne releva la tête que lorsque le nouveau venu eut ajouté un peu aigrement :

— C'est à vous que je m'adresse, monsieur.

Alceste fit un léger salut.

— À moi ?

— Oui. Vous savez mon nom sans doute : Oronte. C'est celui d'un

homme qui ne demande qu'à se dévouer pour vous. Votre mérite éclatant m'a fait vous estimer plus que je ne puis dire. Soyons amis. Je vous servirai de tout mon pouvoir. Je suis fort bien vu du roi...

— Monsieur, dit froidement Alceste, l'amitié ne peut naître si subitement. Peut-être nos caractères ne peuvent-ils pas s'accorder.

— Je suis sûr du contraire, lit Oronte avec chaleur, et pour vous prouver que je vous regarde déjà comme mon ami le plus sûr, je vais vous lire un sonnet. Oh ! ce ne sont pas de grands vers pompeux, évidemment...

— Je ne me connais guère en poésie et je craindrais d'être mauvais juge, dit Alceste avec répugnance. Et puis j'ai le défaut d'être très sincère.

— C'est ce que je demande, s'écria Oronte, qui avait déjà sorti de sa poche, un rouleau de papier. Je compte sur votre franchise. Mon sonnet s'appelle *L'espoir*... C'est pour une dame... Je ne sais si le style vous contentera... Au reste, je n'ai mis qu'un quart d'heure à le faire.

— Le temps ne fait rien à la chose, lit Alceste d'un ton résigné.

Oronte toussa deux ou trois fois pour s'éclaircir la voix, donna une chiquenaude à ses manchettes, une autre à son rabat de dentelle, puis il lut :

*L'espoir, il est vrai, nous soulage
Et nous berce un temps notre ennui :
Mais, Philis, le triste avantage
Lorsque rien ne marche après lui !*

*Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.*

*S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle.
Le trépas sera mon recours.*

*Vos soins ne m'en peuvent distraire.
Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.*

— Ah ! bravo ! s'écria Philinte en applaudissant, c'est admirable.

— Vous trouvez ? fit Oronte qui minaudait, vous voulez me flatter.

— Point du tout.

Le prétentieux poète se tourna vers Alceste.

— Mais vous, que dites-vous de mon sonnet, en toute sincérité ?

Alceste s'était difficilement contenu pendant la lecture ; son bon sens se révoltait devant tant de préciosité.

L'approbation enthousiaste de Philinte mit le comble à son indignation.

— Ma pensée, fit-il d'un ton sardonique, est celle-ci : un jour, un auteur m'a lu un de ses poèmes, et je l'ai fort encouragé à ne plus écrire ou du moins à n'écrire qu'en cachette, sans la manie dangereuse de se faire entendre ou de se faire imprimer...

— Trouvez-vous donc mon sonnet mauvais ? cria Oronte, se dressant comme un serpent prêt à mordre.

— Rien n'est naturel en lui, fit gravement Alceste, tandis que Philinte le suppliait vainement par signes de se taire, et ce n'est pas ainsi que parle le vrai amour. Écoutez cette vieille chanson si simple, si naïve, à la pauvre rime, mais où le bon sens et le cœur s'expriment si clairement :

*Si le roi m'avait dornné
Paris, sa grand'ville.
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris.
J'aime mieux ma mie, oh gai !
J'aime mieux ma mie.*

— Mes vers sont fort bons, dit Oronte qui était pâle de rage, et je me passe de votre approbation...

— Il le faut bien, fit Alceste ironiquement.

— Prenez-le d'un peu moins haut, je vous prie.

Philinte s'interposa :

— De grâce, messieurs !

— Ah ! vous avez raison, je sors d'ici, fit Oronte du même ton rageur.



Trouvez-vous donc mon sonnet mauvais?

Il salua avec affectation ; Alceste lui rendit son salut avec ironie et le poète se retira.

Philinte, dès que la porte se fut refermée, voulut chapitrer son ami sur le tort qu'il avait eu de froisser le vaniteux Oronte, mais Alceste refusa de l'entendre ; d'ailleurs un bruit de carrosse annonçait à ce moment le retour de Célimène et de sa cousine et, laissant là Philinte et ses reproches, Alceste courut à la rencontre de Célimène.

Elle était enchantée de sa promenade, et son teint éblouissait. À la vue d'Alceste, elle eut une petite moue, non qu'elle détestât cet homme qu'elle savait très épris d'elle, mais ses bizarreries, qui l'amusaient souvent, lui déplaisaient ce jour-là, pour tout ce que lui présageait de reproches et de plaintes l'air de ce visage.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle. Êtes-vous venu me quereller ?

— J'en ai sujet, répondit Alceste avec amertume. Vous tolérez auprès de vous trop d'admirateurs, trop de propos galants, et moi je souffre. Ce Clitandre vaniteux et insupportable est reçu ici aussi bien que moi.

— Ne vous ai-je pas dit que je vous aimais ? fit Célimène avec un regard coquet et tendre qui fit soupirer Alceste, alors de quoi vous plaignez-vous !

— Ah ! dit Alceste d'une voix basse et douloureuse, vous me l'avez dit, c'est vrai, mais... ne l'avez-vous pas dit à d'autres ?

Célimène allait répliquer avec vivacité quand un valet lui annonça les marquis Acaste et Clitandre.

— Faites monter, dit-elle aussitôt.

Alceste se leva brusquement.

— Ainsi, fit-il, je ne puis vous entretenir seule cinq minutes. Il faut toujours que des tiers surgissent et s'installent entre nous. Je me retire.

— Je veux que vous restiez, dit Célimène d'une voix à la fois impérieuse et douce.

— Non.

— Eh bien, allez-vous-en.

Et la jeune femme, tournant la tête vers la porte, affecta de ne plus s'occuper d'Alceste.

— Madame, lui dit à demi-voix celui-ci tandis que la porte s'ouvrait devant Acaste, Clitandre, Philinte et Éliante, jeune femme au joli visage sérieux et doux, il faut que vous choisissiez entre eux et moi, il le faut.

Célimène haussa les épaules et tendit sa main à baiser aux deux marquis.

Ceux-ci étaient la réplique l'un de l'autre : même énorme perruque blonde, même profusion de rubans, mêmes grands « canons » frangés de dentelles et cachant le genou, même vaste haut-de-chausses ou

« rheingrave » surchargé de passementerie, même ton de fausset et même rire impertinent.

La médisance fit, des les premiers mots, les frais de la conversation ; et, tour à tour, les amis absents furent critiqués et épluchés de belle façon. En vain, l'aimable Éliante voulut-elle tempérer les malignes remarques, Célimène, aiguillonnée par les rires d'Acaste et de Clitandre, eut, pour les travers des uns et des autres, des jugements lapidaires pleins d'esprit et de cruauté.

La colère gonflait le cœur d'Alceste.

— Ah ! fit-il enfin avec une railleuse amertume, si le moindre de ceux dont on se moque si bien apparaissait sur ce seuil, ce serait à qui lui ferait bonne mine.

— Ne vous en prenez pas à nous, dit Acaste, mais à madame. Et il montra Célimène, qui jouait de l'éventail avec impatience.

— Je m'en prends à vous tous, dit Alceste gravement.

— Comme d'ordinaire, interrompit Célimène. Contredire et gronder est une maladie invétérée chez Alceste. Il ne sait qu'une chose, injurier même ceux qu'il prétend aimer.

— Cela est vrai, fit Alceste du même ton grave et triste, je ne suis pas un lâche complaisant. Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte.

— Oh ! objecta Éliante vivement, le vrai amour fait aimer jusqu'aux défauts des personnes qu'on aime. Les travers des visages et des caractères, les infirmités mêmes trouvent toujours en un cœur épris un voile charmant qui les nimbe.

Alceste secoua la tête, et s'adressant à Célimène :

— Il n'importe, fit-il, tous ces discours sont vains. Choisissez entre nous comme je vous en priais...

À ce moment, l'on vint prévenir Alceste qu'un garde le mandait de la part des maréchaux de France au sujet de l'injure faite à Oronte. Les hauts dignitaires de l'armée avaient en effet cette juridiction spéciale du « point d'honneur » et décidaient si les duels devaient ou non avoir lieu.

Alceste, malgré tout son mécontentement de se voir dérangé en un instant qu'il souhaitait décisif, dut suivre l'envoyé des maréchaux, et Philinte, oublieux de ses rebuffades, voulut accompagner son ami. Tandis que Célimène et Éliante donnaient quelques soins à leur toilette, les deux marquis se promenèrent en devisant le long de la galerie, dont les vitraux de couleur semblaient allumer sur les dalles des feux follets bigarrés.

— Cher marquis, dit Clitandre, d'où vient la satisfaction que tu montres ? As-tu tant de raisons d'être content ?

— Mais oui, fit Acaste en se rengorgeant, je suis riche, jeune, noble, en mesure et en capacité de briguer tous les emplois. J'ai de l'esprit,

du goût. Personne mieux que moi ne sait au théâtre décider à quels endroits il convient d'applaudir. Enfin, je suis bienvenu auprès des dames.

— Pourquoi donc, demanda Clitandre en fronçant le sourcil, t'acharner à faire à Célimène une cour inutile ?

— Inutile ? Suis-je d'air et de manière à soupirer en vain ? demanda arrogamment Acaste en se dandinant. Je n'aime que si je suis aimé, sache-le, marquis.

— Tu supposes donc être aimé de Célimène ?

Sans répondre nettement à la question, Acaste se défendit à peine, en minaudant, de cette bonne fortune et Clitandre, qui avait de sérieuses raisons de se croire lui-même fort apprécié de Célimène, proposa à son ami un pacte : celui qui pourrait montrer un gage certain de la tendresse de la jeune femme resterait seul maître de la place, sans plus avoir à craindre de rivalité.

Acaste accepta la proposition, et les deux marquis se préparaient à sortir quand Célimène rentra dans la galerie. On lui avait annoncé une visite, celle d'Arsinoé, que chacun vantait partout comme une femme sage, austère même, véritable religieuse dans le monde. Mais la malicieuse Célimène, aux grands rires d'Acaste et de Clitandre, assura que toute cette sagesse et cette pruderie n'étaient qu'un masque dont Arsinoé essayait de couvrir ce que l'âge lui avait ravi d'attraits.

— Cette vieille femme, ajouta Célimène d'un ton mordant, jouerait volontiers à la coquette, mais elle manque d'admirateurs et les visites que l'on me rend la mettent dans une rage folle. Elle m'en veut surtout de l'empressement d'Alceste. Rien de plus sot, de plus fourbe, de plus méchant qu'elle...

Célimène s'interrompit : Arsinoé paraissait sur le seuil. Composant son visage avec une extraordinaire rapidité, la maîtresse du logis s'avança, les mains tendues :

— Ah ! s'écria-t-elle de sa voix la plus douce et la plus aimable, que je suis donc contente de vous voir !

Arsinoé ne fut pas dupe de ce mensonge, qui fit pousser de grands éclats de rire aux marquis. Elle pâlit de rage sous son fard et, pinçant les lèvres, elle fit à Célimène une révérence cérémonieuse.

Le départ de Clitandre et d'Acaste augmenta encore sa vexation, mais elle fit semblant d'en être contente ayant, disait-elle, des choses d'importance à exposer à Célimène.

L'ombre de ses coiffes voilait mal son visage ridé, qui paraissait plus terne encore auprès de l'éclat des vingt ans de Célimène. Sa voix douceuse tremblait de méchanceté contenue. Elle ne voulut point s'asseoir pour mieux faire sentir qu'elle n'était en somme qu'une messagère, qu'un écho de l'opinion publique.

Elle dit que, se trouvant en visite chez des gens fort bien (elle

appuya à dessein sur ces mots), elle y entendit blâmer la conduite de Célimène : les visites qu'elle recevait, les soins galants dont elle était l'objet, tout cela faisait concevoir de sa vertu la plus fâcheuse idée.

— Je vous ai défendue de tout mon pouvoir, acheva perfidement la prude, mais tout le monde était contre moi et j'ai dû me taire.

Célimène avait écouté le sourire aux lèvres ce méchant discours. Quand Arsinoé se tut, elle donna à son visage un air plus aimable encore et dit vivement :

— Comme vous m'obligez en m'avertissant de ce qu'on dit de moi ! Aussi, pour vous témoigner sur-le-champ ma reconnaissance de toute votre amitié, je veux vous rapporter les propos qui furent tenus l'autre jour devant moi chez des gens du plus grand mérite...

Arsinoé pâlit de colère, mais Célimène continua d'un air tranquille et amical :

— On disait que vos aigres censures sur les choses les plus innocentes, ces airs de piété, de pudeur extrême étaient autant de grimaces et ne servaient qu'à cacher des penchants peu louables. « Cette dévote bat ses gens et ne les paye point, affirmait-on. Elle ne souffre chez elle que de pieuses images, mais sa conduite passée était fort effrontée et c'est le diable qui s'est fait ermite. Il vaut mieux s'occuper moins des actions des autres et mener une vie plus exemplaire... » J'ai combattu ces propos, madame, mais tout le monde était contre moi et j'ai dû me taire.

Arsinoé se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Je vois que mon avis vous a blessée, fit-elle.

— Au contraire, reprit Célimène avec la même tranquillité. J'en ai apprécié toute l'amitié. Agissons donc toujours comme nous l'avons fait et rendons-nous mutuellement le service de nous avertir de ce qu'on dit de nous. Il y a à redire partout et selon l'âge chacun mène sa vie. Je me plais trop à être courtisée, à danser ? Mais je n'ai que vingt ans. Quand j'aurai votre âge, je serai probablement prude et austère comme vous.

À cette petite cruauté dite d'un ton aimable, Arsinoé bondit :

— Je ne suis pas tellement plus âgée que vous et, si je le voulais, je pourrais moi aussi être courtisée comme vous l'êtes. Mais je ne daigne pas m'abaisser à faire aux gens tant d'avances, car toutes les attentions de ces adorateurs ne vous viendraient pas si vous ne vous donniez beaucoup de mal pour les appeler et les retenir...

— Ah ! interrompit Célimène, voici justement Alceste qui va avoir, madame, l'honneur et le plaisir de vous entretenir à ma place. J'ai quelques ordres à donner.

Et, souriant avec un dédain malicieux, Célimène sortit, tandis qu'Alceste saluait la prude sans empressement et pestait en lui-même contre la rencontre.

Il haïssait cette femme hypocrite, qui aurait bien voulu le détacher de Célimène et le voir assidu chez elle. Et dès qu'elle le rencontrait, c'étaient des compliments, des sourires, des regards, des soupirs même qui donnaient à Alceste l'envie de fuir au plus vite.

— Je suis ravie, fit Arsinoé de sa voix la plus câline, de pouvoir m'entretenir avec vous pour qui j'ai tant d'estime. Votre mérite est tel que tout ce qui vous arrive m'atteint profondément. Si, si. Et je suis fâchée de voir qu'on ne fait rien pour vous à la Cour... J'y suis bien vue. Je parlerai pour vous.

— Que voudriez-vous que l'on fit de moi là-bas ? dit rudement Alceste. Je ne demande rien. Je n'ai rendu à l'État aucun service et je suis trop sincère pour être courtisan. Je ne me sens pas la possibilité d'écouter les sottises des marquis, d'approuver de mauvais vers ou de donner de l'encens à M^{me} Une Telle.

— Et pourtant, dit Arsinoé un peu désarçonnée par cette rudesse, je vous ai entendu louer grandement hier par des gens bien en place, et...

— Ah ! madame, s'écria Alceste en levant les épaules, on loue aujourd'hui tout le monde. Les compliments les plus exagérés sont répandus à profusion, et mon valet de chambre est mis dans la gazette !

Arsinoé avait peine à cacher son mécontentement : elle avait espéré que l'ambition, ce grand levier des hommes, pourrait lui conquérir Alceste et elle trouvait celui-ci dédaigneux des honneurs. Elle voulut du moins faire saigner son amour et l'arracher à Célimène.

— Je vois que vous méprisez la gloire, reprit-elle avec une feinte douceur, et que vous ne songez qu'à l'amour. Mais pourquoi avoir si mal placé le vôtre ? On se rit de vous...

— Oubliez-vous donc, madame, dit Alceste indigné, que vous parlez là d'une de vos amies ? On ne doit pas accuser sans preuves formelles.

— Vous aurez ces preuves si vous voulez bien m'accompagner jusque chez moi, fit Arsinoé vivement. Et pour ce qui est de l'amitié qui me lie à Célimène, mes scrupules et ma conscience sont plus forts que ce sentiment.

La prude saisit la main d'Alceste dont la jalousie était éveillée et tous deux, sortant de la maison, se rendirent chez Arsinoé. Là, celle-ci mit entre les mains du gentilhomme une lettre adressée par Célimène à Oronte. Comment ce billet se trouvait-il en la possession d'Arsinoé ? On peut supposer que cette femme hypocrite et envieuse était à l'affût des imprudences de Célimène, qu'elle rêvait de perdre dans la pensée d'Alceste. S'apercevant qu'Oronte faisait aussi la cour à la jeune veuve et en était bien vu, elle s'était mise assez avant dans la confiance du prétentieux poète pour que celui-ci lui montrât cette lettre qu'elle avait conservée.

Alceste, après avoir lu le billet, frissonna de douleur et de colère. Quoi, Célimène, qui l'avait plusieurs fois assuré de son amour, pouvait écrire aussi tendrement à Oronte, à ce pied-plat vaniteux, sans talent ? Sans vouloir écouter les doucereuses consolations d'Arsinoé, il courut plutôt qu'il ne marcha jusque chez Célimène.

En entrant dans la galerie, il rencontra Éliante et Philinte en grande conversation. Les deux jeunes gens, après avoir longuement parlé d'Alceste, s'étaient trouvés d'accord pour penser que l'amour de cet homme à la rude franchise avait peu de chance de réussir à fixer le cœur de la coquette Célimène. Celle-ci en effet ne voulait rien tant que de voir autour d'elle le plus grand nombre de soupirants possible et l'amour était loin de sa pensée. Les adulations, les compliments suffisaient à son plaisir.

— Pourtant, avait conclu Philinte en prenant la main d'Éliante surprise et en la baisant, si par extraordinaire Alceste épousait Célimène, je me trouverais heureux que votre cœur, que je sens intéressé pour mon ami, pût se donner à moi.

L'arrivée d'Alceste, pâle et tremblant de fureur concentrée, empêcha Éliante rougissante de répondre.

— Qu'avez-vous ? s'écria la jeune femme, tandis qu'Alceste froissait nerveusement les rubans verts de son pourpoint sans pouvoir parler.

— Célimène se joue de moi, put enfin articuler le pauvre gentilhomme. Je veux la voir, l'entendre m'avouer cette infamie, la confondre...

Célimène s'avançait vers Alceste et, à la voir si blonde et si belle venir à lui en souriant, déjà la juste colère qui gonflait son cœur d'homme hésitait, se fondait doucement.

Éliante et Philinte s'étaient éloignés. Ils étaient sûrs que ce grand orage disparaîtrait aux premières paroles de la femme aimée. Et en effet Alceste, après avoir éclaté en reproches véhéments contre la trahison dont il était victime, trouvait mal ses mots.

En reconnaissant la lettre qu'elle avait écrite, Célimène avait eu un mouvement d'embarras, mais le trouble d'Alceste l'avait rassurée. Qu'avait-elle à craindre ? Elle était aimée ; elle triompherait. Il ne lui suffisait que d'être adroite. L'amoureux Alceste ne demandait qu'à être aveuglé encore. Elle donna à sa voix son accent le plus charmeur.

— Que de bruit pour une lettre ! dit-elle nonchalamment.

— Nierez-vous qu'elle soit de votre main ? fit Alceste tout frémissant.

— Non. C'est moi qui l'ai écrite. Mais qui vous dit qu'elle soit pour Oronte ? Et si ce billet est adressé à une femme, pourquoi en prenez-vous ombrage ?

À ce détour, Alceste demeura sans voix. Le nom d'Oronte n'était pas en effet mentionné dans la lettre. Mais les termes tendres de celle-ci ne

pouvaient s'appliquer à une femme. C'était impossible. Il demeura un moment confondu de la tranquille audace de Célimène et déjà ébranlé dans sa certitude par les assurances tombées de ces lèvres aimées. Enfin, il voulut se ressaisir et, tendant la lettre à la jeune femme, il lui demanda de lui expliquer comment certaines phrases pouvaient être interprétées comme s'adressant à une femme.

Célimène ne s'attela point à cette tâche difficile et, pour sortir d'une situation embarrassante, elle eut recours à la colère.

— Que m'importe tout cela ! fit-elle en brisant son éventail d'un geste brusque. Je me moque de ce que vous pouvez penser. Si vous y tenez, mettons que ce billet soit pour Oronte, et laissez-moi en repos !

— Ah ! fit Alceste avec douleur, mais tremblant surtout à la pensée d'être congédié par Célimène. C'est moi qui ai à me plaindre et c'est vous qui me querellez ! Et malgré tout, malgré l'évidence, mon cœur vous aime. Je ne pourrai donc pas vous l'arracher ! Je vous en prie, justifiez-vous d'avoir écrit ce billet. Je croirai tout ce que vous voudrez.

— Allez, dit Célimène avec une moue charmante et posant doucement sa belle main sur le bras d'Alceste, vous ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous, avec cette folle jalousie, et je suis bien sotte de vous chérir encore.

Alceste écoutait dans un ravissement douloureux la voix de cette sirène. La croyait-il ? Il ne savait pas. Il l'aimait. Il s'agenouilla devant la jeune femme qui, triomphante, souriait avec douceur et, passionnément, il lui parla de son amour.

Un pas qui s'approchait l'obligea à se taire. Son valet essoufflé venait en courant l'avertir qu'à la suite de son procès et sur les rapports calomnieux de son adversaire – calomnies qu'Oronte avait aidé à répandre – il était question de l'arrêter. Quelques-uns de ses amis l'engageaient fort à fuir avant de se voir être réduit à cette extrémité.

— Un homme noir est venu, ajouta le laquais avec effroi, et il a laissé chez vous un papier qui est un vrai grimoire.

— Courez vite voir ce qu'il en est, dit Célimène à Alceste, furieux d'être dérangé au moment d'un si doux entretien. Et revenez plus vite encore.

Alceste fut bientôt de retour. L'indignation remplissait son âme. Il avait, contre toute justice, perdu son procès, et son adversaire avait en plus osé l'accuser d'être l'auteur d'un odieux libelle qui courait la ville. La justice s'était émue et avait enquêté. Par bonheur, la calomnie n'avait pu tenir longtemps devant un sérieux examen. Et Alceste sortait indemne de l'imposture. Mais l'amertume et la haine que lui inspiraient les hommes trompeurs et vils s'en étaient augmentées. Il ne songeait plus qu'à les fuir, qu'à s'en aller vivre loin d'eux dans la

solitude de la campagne, dans la vérité de la nature.

— Oui, dit-il à Philinte, qui était accouru à la nouvelle des ennuis subis par son ami et qui s'efforçait de le calmer en lui montrant à quel échec avaient abouti toutes les calomnies, oui, je vais partir. Appeler de l'arrêt rendu dans mon procès ? Non, non. Je préfère perdre vingt mille francs et acheter par cette somme le droit de haïr à jamais l'injuste humanité. Vous ne pouvez, malgré votre coutumière indulgence, nier que ma colère soit justifiée.

— Vous avez raison et les hommes, hélas, sont ce que vous dites, reconnut Philinte doucement ; mais à quoi serviraient les vertus si nous n'avions pas à les exercer ?

— Je vous laisse à vos beaux raisonnements, fil Alceste d'un ton bourru, et je vais de ce pas demander à Célimène de me prouver l'amour qu'elle dit avoir pour moi. Nous voici chez elle. Je vais être tout de suite renseigné.

— Elle a la visite d'Oronte, dit Philinte, montons chez Éliante l'attendre.

— Non pas ! dit brusquement Alceste. Et il pénétra d'un pas rapide dans l'appartement de la jeune veuve.

Il entra dans la pièce où elle se trouvait, juste au moment où Oronte demandait avec impatience à Célimène de se prononcer sur ses sentiments et de choisir entre Alceste et lui.

— Vous souffrez, lui disait-il, que nous vous courtions tous deux et cette incertitude est indigne de moi.

— Je suis de l'avis de monsieur, s'écria Alceste en s'approchant de Célimène, qui se mordait les lèvres avec embarras. Il y a trop longtemps que votre âme balance entre nous ; faites un choix, nous nous inclinons l'un ou l'autre.

— Mon Dieu ! fit Célimène qui, trouvant agréable la recherche et les soins de ses deux adorateurs, aurait voulu les conserver à la fois et essayait de ruser encore, mon choix est fait depuis longtemps, vous le savez bien (elle eut tour à tour un regard coquet pour Alceste et Oronte), mais ne me forcez pas à l'avouer ainsi tout de go devant celui que je n'aime pas.

— Il ne faut plus de finesses, dit Alceste qu'Oronte approuva vivement, votre cœur doit parler franchement.

— Ah ! Éliante, fit Célimène en s'adressant à sa cousine qui venait d'entrer avec Philinte, je vous fais juge du caprice insupportable de ces messieurs, qui veulent absolument m'obliger à être malhonnête envers l'un d'eux et avouer tout haut le choix qu'a fait mon cœur.

— Je ne puis vous apporter d'aide dans ce débat, dit doucement Éliante. Je ne vous cache point que mon avis est qu'il vaut toujours mieux parler et agir franchement.

— D'ailleurs, ajouta Alceste avec tristesse, vos ruses, madame,

seront inutiles pour moi et je saurai interpréter votre silence.

Célimène était au comble de l'embarras à se voir ainsi acculée à une échéance que, dans sa frivolité, elle n'avait pas sérieusement envisagée. Elle poussa donc un ah ! de satisfaction en voyant entrer Clitandre et Acaste. Mais son soulagement ne fut pas long. L'indignation qui empourprait le visage des deux marquis et plus encore la joie féroce qui se lisait dans les regards d'Arsinoé, entrée en même temps qu'eux, la firent pâlir. Elle se dit que toutes ses ruses étaient découvertes. Pourtant, par un grand effort sur elle-même elle domina son trouble et, sans cesser de jouer de l'éventail, elle demeura silencieuse et hautaine.

— Je suis aise de vous trouver réunis ici pour l'explication que nous devons avoir avec madame, dit Clitandre à Alceste et à Oronte, car voici une charmante missive où il est question de vous. Je lis :

« Cher Clitandre, je ne vois pas pourquoi vous prenez ombrage de mon enjouement et de mon amabilité envers d'autres que vous, alors que vous savez si bien que je ne suis joyeuse vraiment qu'auprès de vous. Et de qui pouvez-vous être si jaloux, est-ce d'Acaste ? Mais rien n'est d'aussi peu d'importance que sa personne. Est-ce de l'homme aux rubans verts ? Mais sa maussaderie est la plus fâcheuse chose du monde. Est-ce de l'homme au sonnet dont la prose me fatigue autant que les vers ? Lorsque l'on est aimé comme vous l'êtes, peut-on concevoir de si vaines inquiétudes ?... » Que dites-vous, messieurs, de ce petit morceau où l'on vous bafoue de si agréable façon ? Mais je n'ai rien à vous envier, n'est-ce pas, Acaste ? et laissez-moi lire dans la lettre qui vous fut adressée les quelques mots qui me concernent... « Cher Acaste, votre Clitandre dont vous vous inquiétez tant est le dernier des hommes pour qui j'aurais de l'amitié. Je suis obsédée de son arrogance... » Chacun a son paquet, vous le voyez. Je ne sais si vous trouverez comme moi le procédé peu glorieux, mais je vous assure que je lui ferai faire le tour des salons. Venez-vous, Acaste ?

— Oui, cher marquis, laissons madame à ses petites intrigues et à ceux qui n'en sont point dégoûtés.

— Je vous suis, fit Oronte rouge de colère, et je me sens assez vengé d'ôter à madame la gloire d'être aimée de moi.

— Ah ! dit Arsinoé à Célimène, s'efforçant de contenir toute sa joie méchante, qui aurait pu vous croire capable d'une telle action ? Ce qui me désole surtout, c'est l'indignité de votre procédé vis-à-vis de cet homme de cœur (elle désigna Alceste en lui adressant un regard langoureux). Il mérite tant d'amour...

— Madame, interrompt Alceste avec une froideur pleine de mépris, je n'ai pas besoin que l'on parle de moi, et si la possession d'un cœur pouvait me consoler de ce que je perds, ce n'est pas le vôtre que j'irais chercher.

Arsinoé devint blême, puis pourpre de rage ; elle essaya de balbutier quelques mots avec hauteur, mais ceux-ci sortaient difficilement de sa gorge contractée, et elle, qui était entrée pour jouir cruellement de la confusion de Célimène, dut quitter la pièce tout aussi confuse et humiliée.

Quand la prude fut sortie sur les pas des marquis et d'Oronte, Alceste se tourna avec une gravité triste vers Célimène qui baissait la tête.

— Je pourrais me plaindre aussi de votre trahison, lui dit-il, comme eux tous, plus même qu'eux tous...

— Certes, fit la jeune femme avec émotion. La colère des autres m'a été indifférente, mais je vous ai fait du mal, je me reconnais coupable envers vous. Vous avez le droit de me mépriser, de me haïr.

— Je ne le puis, dit Alceste d'une voix brisée, je vous aime encore. Le siècle est plus coupable de vos fautes que vous-même. Il a perverti votre jeunesse. Je vous offre le moyen de réparer un peu ce que vous avez fait. Soyez ma femme, suivez-moi dans ma retraite. Allons nous enfermer dans mon château du Blaisois avec notre tendresse, n'y voyant que quelques amis sûrs...

— Vous épouser, je le veux bien, dit Célimène vivement, mais vous comprendrez que je ne suis pas faite pour tant de solitude. J'aime le monde, et mon âge...

— Restez donc dans ce monde détestable, fit Alceste avec force en s'écartant d'elle. Je ne vous regrette point. Vos derniers mots ont tué mon amour. Adieu, vous n'êtes plus pour moi qu'un peu de cette humanité que je méprise.

— Ami, supplia Philinte, restez-nous. Souffrez qu'Éliante et moi aidions à vous guérir. Nous avons décidé de nous unir, mais vous nous demeurez cher...

— Soyez heureux, fit Alceste avec mélancolie en échappant à l'étreinte de Philinte, pour moi je ne souhaite plus que le repos, que la paix, et je vais les chercher loin des hommes.



Le Tartufe



A maison du riche bourgeois Orgon, de paisible et riante qu'elle était, animée du charmant sourire de sa jeune femme et de la gaîté d'enfants déjà grands, nés d'un premier mariage, est devenue aussi revêche et silencieuse que le plus sévère des couvents.

Les visites d'amis joyeux et sûrs se sont raréfiées, et tout ce qui était plaisir des yeux et innocentes coquetteries a subi une impitoyable censure. La présence d'un certain Tartufe est cause de tout ce bouleversement.

Ce Tartufe s'est mis si fort dans les bonnes grâces d'Orgon, que celui-ci ne voit plus que par lui. Non seulement tout ce qu'il dit est parole d'évangile – et bien des serviteurs ont été congédiés parce qu'ils déplaissent au bonhomme, et bien des amis ont été écartés pour la même raison –, mais encore il s'arroge sur la famille même d'Orgon, femme, enfants, beau-frère, une véritable tyrannie. Et Orgon trouve cela charmant et naturel.

M^{me} Pernelle, la mère d'Orgon, est aussi aveuglée que son fils. Elle croit comme lui à la réelle dévotion et à la vertu exceptionnelle de Tartufe. Elle rend grâce au ciel de ce que ce saint homme ait accepté l'hospitalité dans la maison de son fils et elle applaudit à toutes les réformes qu'il y a faites.

— Vous meniez un trop joyeux train de vie, dit-elle à sa bru et à ses petits-enfants, et bien des gens comme il faut y trouvaient à redire. Tartufe vous a remis dans le droit chemin.

— Mon Dieu, ma mère, fait Elmire d'un ton respectueux, nos amusements étaient bien innocents.

— Et, dit Cléante, le frère d'Elmire, beau cavalier au regard droit et à l'esprit plein de sagesse, on ne peut empêcher les gens de jaser.

— Vous louez Tartufe, ma mère ? fait avec le feu de ses vingt ans le jeune Damis. Vous vous abusez sur ses vertus. Un jour viendra où, ne pouvant plus me contenir, je ferai un grand éclat et je le jeterai hors d'ici.

Sa sœur Marianne approuve silencieusement les paroles du jeune homme en secouant ses boucles brunes et Dorine, la servante, que la peur du bourreau lui-même n'empêcherait pas de parler, met les poings sur ses robustes hanches et s'écrie :

— Tartufe est le maître ici, lui qui est entré chez nous avec un misérable habit de six deniers et nu-pieds comme un vagabond. Il contrôle tout ; il règle tout, son valet, cet hypocrite Laurent, aussi fourbe que son maître, prétend nous régenter à la cuisine, tandis que le Tartufe gouverne le salon et interdit les visites. On dirait vraiment qu'il est jaloux de madame.

Elle montre Elmire dont la beauté, si vertueuse et simple cependant, est bien digne en effet d'attirer tous les yeux.

— Vous êtes tous des fous, fait rudement M^{me} Pernelle en sortant de chez son fils comme si elle fuyait un air empesté. Vous ne méritez pas la compagnie du saint homme avec qui vous vivez et il fera chaud avant que je ne remette les pieds ici.

— La bonne dame me paraît fort coiffée de ce Tartufe, remarque Cléante quand M^{me} Pernelle est sortie.

— Ah ! fait Dorine, ce n'est rien auprès du goût que monsieur a pour lui. Il l'appelle son frère, et le choie et l'embrasse avec plus de tendresse qu'il n'en montre pour sa femme ou pour ses enfants. Les meilleurs morceaux sont pour lui. Il le consulte en tout et lui ouvre sa bourse aussi bien que son cœur. Mais vous allez l'entendre lui-même vous parler de cette idole, car j'aperçois monsieur au bout de la rue...

— Je vous en prie, dit Damis à Cléante d'un ton suppliant, parlez-lui de Valère à qui il avait promis d'accorder Marianne. Valère est mon ami et sa sœur m'est chère...

— Soyez tranquille, fait Cléante, je vais rappeler à votre père sa promesse. Ah ! mon frère, bonjour !

Il est allé au-devant d'Orgon et l'embrasse amicalement.

Orgon n'est pas un méchant homme, au contraire, mais il est un peu imbu de la sûreté de son jugement, qui n'est pas des plus lucides et il est opiniâtre dans ses idées, ou plutôt dans celles qu'il accepte d'autrui et qu'il fait siennes avec facilité. Il a guerroyé bravement pour son roi lors des troubles de la Fronde, et avant de faire la connaissance de Tartufe, il était bon et aimable pour sa famille et pour ses amis. Il accueille l'embrassade de Cléante d'une façon hâtive et demande tout de suite à Dorine :

— Que s'est-il passé de nouveau dans la maison durant mes deux jours de voyage ?

— Madame a été souffrante d'un fort mal de tête et n'a pas voulu souper hier..., répond la servante.

— Et Tartufe ? coupe vivement Orgon.

— Il se porte à merveille et, fort dévotement, il a mangé deux perdrix et une moitié de gigot.

— Le pauvre homme ! fait avec une tendresse apitoyée Orgon, que Cléante regarde en ouvrant de grands yeux.

— Durant toute la nuit, reprend Dorine, madame n'a pas fermé l'œil ; nous avons dû la veiller et nous l'avons décidée enfin à se faire saigner.

— Et Tartufe ? demande Orgon du même ton d'intérêt affectueux.

— Il a dormi comme un loir et, à son déjeuner, il a bu quatre grands coups de vin.

— Le pauvre homme !

Envoyant la mine attendrie d'Orgon, Dorine sort de la pièce et s'écrie d'un ton moqueur :

— Je vais vite dire à madame quel souci vous vous faites à sa santé.

— Sérieusement, mon frère, dit Cléante à Orgon dès qu'ils sont seuls, vous prenez à votre protégé un intérêt trop grand...

— C'est un saint, dit Orgon avec conviction. Ah ! si vous l'aviez vu si pieux à l'église où je l'ai rencontré, vous l'adoreriez comme moi. Mais si. Sans cesse à genoux, soupirant, se frappant la poitrine... Un saint, vous dis-je. J'ai su sa pauvreté par son domestique et je lui ai fait quelques présents. C'est trop de la moitié ! me disait-il avec une douceur infinie. Et lorsque je ne voulais pas reprendre l'argent versé entre ses mains, il allait le distribuer aux pauvres ! Depuis qu'il m'a fait la grâce d'habiter ma maison, quelle honnêteté il y a introduite par sa critique toujours en éveil ! Il s'est fait, oui, vraiment, le gardien de mon honneur et m'a rendu le service d'écarter d'auprès de ma femme des soupirants dangereux. Quelle vertu ! quelle piété !

— Ne croyez-vous pas, mon frère, dit vivement Cléante, que ce Tartufe vous en fait accroire ? La vraie vertu, la vraie piété ne font point tant de grimaces. Vous connaissez comme moi bien des honnêtes gens qui pour les actions des autres ne se montrent pas si rigoristes et se contentent de leur donner l'exemple d'une vie vertueuse... Mais, ajoute Cléante en voyant qu'Orgon ne l'écoute pas et s'apprête à quitter la pièce, parlons d'autres choses. À quand voulez-vous fixer le mariage de votre fille et de Valère ?

— Nous verrons, fait évasivement Orgon.

— Vous avez donné votre parole à Valère, et...

— Oui, oui, bonsoir, mon frère.

Et Orgon sort vivement de la salle.

— Voici qui est inquiétant, pense Cléante. Je cours prévenir Valère, car cette indifférence si imprévue de mon beau-frère ne me dit rien de

bon.

Les projets de mariage qu'Orgon avait formés pour Marianne ont en effet changé depuis l'apparition de Tartufe dans sa vie. S'attacher par des liens indissolubles ce saint homme, ce serait, aux yeux d'Orgon, répandre à perpétuité la bénédiction de Dieu sur sa maison. Le consentement de Marianne ne fait aucun doute pour son père. Peut-on voir ce cher Tartufe sans l'aimer ? Sans souhaiter passer sa vie à côté de lui ? Orgon se réjouit de la joie de sa fille et il l'appelle.

En même temps que la jeune fille, Dorine, qui est fort attachée à ses maîtresses et qui, ayant l'oreille fine et l'esprit délié, n'a pas tardé à pénétrer les intentions d'Orgon, descend aussi. Elle entre doucement dans la pièce et se tient derrière Orgon sans être vue.

— Ma fille, dit Orgon en interrompant la révérence de Marianne, je vous sais obéissante à mes volontés. Vous m'êtes très chère et je veux vous voir heureuse. J'ai décidé de vous donner Tartufe comme époux.

Marianne pâlit, ses jambes se dérobent sous elle : elle aime Valère, elle en est aimée, elle lui est fiancée depuis plusieurs mois. Ce brusque revirement de la volonté de son père l'anéantit. Elle balbutie timidement :

— Tartufe, mon époux ?... Quoi ! Vous voulez ?...

— Oui, fait Orgon brusquement. Je ne serai heureux que lorsque je verrai mon cher Tartufe entrer dans notre famille. C'est ma volonté formelle.

— Je crois, monsieur, que vous voulez plaisanter ? s'écrie Dorine qui, voyant la pâleur de Marianne, s'empresse de la soutenir. C'est là un beau mari à donner à votre fille ! Choisir un gendre gueux quand on a du bien...

— Justement, sa pauvreté l'honore, dit Orgon avec conviction. Elle montre combien est grand son désintéressement des biens de ce monde.

— À d'autres, fait rondement Dorine, cela montre surtout qu'il n'a pas encore pu trouver de bonnes dupes.

— Il est gentilhomme.

— Il le proclame du moins, et à tout propos, reprend Dorine. Et cela montre bien de la vanité pour un dévot de sa sorte. Allez, monsieur, qui croira jamais que vous êtes un homme sage à vous voir marier votre fille, malgré son goût, avec un bigot qui a plus du double de son âge. Si ce mariage est malheureux, toute la faute en sera pour vous.

— Ouais ! fait Orgon irrité, quel caquet vous avez, impudente ! Je ne vous demande pas votre avis... Ma fille, le mari que je vous donne est un trésor qui vous obtiendra du ciel des grâces particulières. J'avais promis votre main à Valère, mais je crains qu'il ne soit un peu libertin. De plus, je ne le vois jamais à l'église.

— Eh pardine ! ce n'est pas un de ces dévots qui assistent à un office

juste aux heures où ils peuvent se faire remarquer, dit vivement Dorine.

— Paix ! Enfin, Marianne, j'ai pesé mûrement toutes choses et...

— Mais ce mariage est un crime, monsieur, il chargera votre conscience, reprend fougueusement Dorine, et si j'étais votre fille, après la fête on verrait... ce qu'on verrait.

— Impertinente ! s'écrie Orgon exaspéré et levant la main pour donner un soufflet à la servante qui s'enfuit. Cette Dorine est une peste, ma fille, et vous lui laissez prendre trop de liberté. Elle m'a échauffé la bile. Nous reprendrons cet entretien, mais je suis aise, je vous le dis tout de suite, de votre docilité.

Orgon sort prendre l'air afin de remettre ses esprits. Marianne est restée à la même place comme frappée de la foudre. Dorine rentre sans même que la jeune fille s'en aperçoive. Elle touche le bras de Marianne qui tressaille :

— Eh bien, fait-elle, d'un ton d'ironie apitoyée, êtes-vous muette que vous n'avez rien trouvé à répondre à votre père ?

— Qu'aurais-je pu lui dire ? demande plaintivement Marianne dont les larmes jaillissent.

— Ceci. Qu'un cœur n'aime pas sur commandement et que si son Tartufe lui paraît si aimable, il n'a qu'à en faire son compagnon pour la vie, non le vôtre. Je croyais que vous aimiez Valère et que vous soupiriez après le jour où vous l'épouseriez...

— Mais oui, je l'aime ! gémit Marianne.

— Alors que ferez-vous ? grommelle Dorine, si vous vous laissez imposer le Tartufe comme époux ?

La jeune fille se laisse tomber, défaillante, sur une chaise :

— Je me tuerai, fait-elle très bas.

— Quelle bonne solution ! dit ironiquement Dorine. Le remède est merveilleux.

— Mais Valère viendra à mon secours. Il saura rappeler à mon père sa promesse...

— Ta, ta, ta, ta ! Que peut Valère contre un caprice dont votre père s'est coiffé ? On le renverra chez lui et tout sera dit. C'est sur votre seul courage qu'il faut compter, sur la persistance et la fermeté de votre refus...

— Oh ! Dorine, comment oserai-je dire non à mon père ? Je lui ai toujours obéi.

— Ah ! c'est comme cela ? s'écrie Dorine, fâchée de la timidité excessive de la jeune fille. Eh bien, après tout, épousez-le donc votre Tartufe, votre beau prétendant aux deux mentons, au nez rouge, au teint fleuri ! Que vous serez donc heureuse avec ce séduisant gentilhomme, et que de distractions vous aurez avec lui ! Toujours à l'église et au sermon ! Ah ! la joyeuse vie !

— Dorine ! gémit Marianne en se cramponnant au bras de la servante, ne te ris pas de moi. Je suis si malheureuse !

— Laissez-moi. Vous voulez être tartufiée. Vous le serez.

— Je n'ai plus qu'à mourir ! fait douloureusement la jeune fille en se dirigeant vers la porte d'un pas accablé.

— Allons, allons ! dit Dorine qui court à elle. Calmez-vous, nous arrangerons cela, mais voici justement Valère. Il tombe à point.

Valère s'approche de Marianne avec agitation. C'est un beau jeune homme au regard expressif et loyal.

— Que me dit-on ? fait-il vivement. Votre père me retire sa parole ? Pourquoi ?

— Mon père veut que j'épouse Tartufe, répond la jeune fille avec accablement.

— Et qu'avez-vous résolu ? demande Valère haletant.

— Je ne sais.

— Quelle réponse ! s'écrie le jeune homme, blessé de cette timidité.

— Quel conseil me donnez-vous ? fait Marianne hésitante.

— Quel conseil !... Une subite colère s'empare de Valère et c'est avec une ironique amertume qu'il répond : Mais, épousez l'époux que l'on vous offre. Il en vaut la peine !

Cette réponse a blessé au vif l'âme ulcérée de la jeune fille.

— C'est bien, dit-elle, les dents serrées. Je suivrai ce bon conseil. J'épouserai Tartufe.

— Je vois, fait Valère déguisant sa fureur sous un masque d'ironie, que vous saisissez bien vivement, avec joie, cette occasion de manquer à votre parole.

— C'est vrai, répond Marianne avec non moins d'ironie et quoique son cœur batte à l'étouffer. Mais sans doute, vous vous consolerez facilement, si ce n'est fait déjà.

— Vous pouvez en être sûre, dit Valère. Je sais des jeunes filles qui m'aideront à vous chasser de mon cœur.

Un nuage passe devant les yeux de Marianne. La rancœur l'empêche de sentir tout ce que le ton mordant de Valère cache de sanglots contenus.

— Adieu, madame, dit le jeune homme qui fait un pas pour s'en aller. Un pas bien lent prêt à s'arrêter, à revenir.

— Adieu, dit Marianne en baissant la tête pour cacher deux lourdes larmes qui coulent lentement sur ses joues.

— Ne m'appellez-vous pas ? fait Valère défaillant. Marianne ne répond rien. Aucune parole ne peut sortir de ses lèvres.

— Adieu, dit Valère dans un souffle.

Il va s'éloigner pour de bon quand Dorine, qui tout ce temps est restée silencieuse et immobile, curieuse de voir jusqu'où pourrait aller la sottise de ces amoureux, saisit Valère par la main et le ramène de

force auprès de Marianne. Mais la jeune fille, désespérée, a voulu épargner à Valère sa vue qu'elle suppose lui être insupportable, et Dorine est obligée de quitter Valère et de courir après Marianne. Enfin, au bout de quelques efforts, elle réussit à mettre la main de la jeune fille dans la main du jeune homme.

— Vous êtes fous tous deux, leur dit-elle, de vous faire de ces sottes scènes quand le temps presse et que nous avons besoin de toute notre réflexion.

— Ah ! Dorine, comment allons-nous faire ? demandent anxieusement Marianne et Valère qui, les mains unies, se sourient maintenant avec tendresse.

— J'y ai pensé, répond vivement l'avisée servante. Vous, monsieur, vous allez employer tout ce que vous avez d'amis pour faire parler raison à son père ; et nous, nous allons mettre dans notre jeu M^{me} Elmire et Damis. Il ne nous faudra pas feindre trop d'éloignement pour ce mariage, afin de ne pas donner de soupçons de notre entente d'aujourd'hui, mais nous nous arrangerons pour gagner du temps. C'est là le grand point. Il peut survenir tant de choses dans des heures qui se suivent.

— Oui, tout cela est bien imaginé, fait Valère, nous vaincrons, belle Marianne, je le sens.

— Je ne serai pas à d'autre qu'à vous, je le jure ! dit la jeune fille avec tendresse.

— Allons, séparez-vous vite ! gronde Dorine. On pourrait nous surprendre. Ah ! ces amoureux, quels bavards !

Marianne s'est sauvée dans sa chambre, le cœur plus tranquille, et Valère est sorti vivement de la maison à la recherche de Cléante. Dorine, restée seule dans la salle, époussette les meubles et balaye le plancher, mais son esprit est ailleurs et bientôt elle monte chez Elmire, à qui elle fait part des projets de son mari sur l'union de Marianne. Elle ne craint pas de s'ouvrir avec confiance à la jeune femme dont elle sait le noble caractère et la bonté.

Elmire est fort attachée aux enfants de son époux, et son indignation est grande à la pensée que l'hypocrite Tartufe pourrait devenir le mari de la charmante et douce Marianne. Elle décide d'avoir elle-même un entretien avec Tartufe, et malgré le peu d'estime qu'il lui inspire par ses façons doucereuses, elle ne peut croire qu'il persistera à seconder les projets d'Orgon et à bâtir sa vie sur le malheur d'une jeune fille. Elle envoie donc Dorine prier Tartufe de venir la rejoindre dans la salle de réception.

Dorine n'a pu voir Tartufe qui, a dit son valet avec componction, récite ses oraisons quotidiennes, et elle se poste à la porte du vestibule afin de saisir le dévot personnage qui doit se rendre à l'église. Elle est bientôt rejointe par Damis, que sa sœur a mis au courant de ce qui se

passé, et qui veut à toute force provoquer Tartufe en duel et le chasser de la maison.

Dorine supplie le fougueux jeune homme de se calmer et d'attendre avec patience le résultat de l'entretien d'Elmire et de Tartufe. Damis voudrait être présent à la scène qui va avoir lieu.

— Je ne dirai mot, assure-t-il.

Mais un bruit de pas interrompt sa conversation avec Dorine : c'est Tartufe qui descend, un gros livre de prière entre les doigts. Damis, qui ne veut pas renoncer à son idée d'entendre tout ce qui va se dire, se glisse sans bruit dans une petite pièce sombre qui s'ouvre sur la salle. Il s'y cache derrière un rideau.

— Laurent, a crié Tartufe à son valet d'un ton calculé pour être entendu des auditeurs possibles, avant de dire vos prières, ayez soin de ranger ma haire et ma discipline. En sortant de l'église, j'irai visiter les prisonniers.

Qui pourrait entendre ce doux personnage si pieux et si charitable sans être édifié ? Dorine néanmoins ne l'est pas.

— Hypocrite ! murmure-t-elle entre ses dents.

Tartufe l'a aperçue. Il baisse les yeux d'un air embarrassé et tend à la servante son mouchoir pour s'en faire un fichu. Le corsage échancré de celle-ci choque en effet la vertu du saint homme.

— Quelles manières ! s'écrie Dorine. Vous mettez bien du mal où il n'y en a pas. Je n'ai que faire de votre mouchoir. Là, ne partez pas si vite. Madame demande à vous entretenir dans cette salle. Elle descend à l'instant.

Une vive rougeur monte aux joues de Tartufe, ses yeux ont un éclair, mais tout de suite, il baisse ses paupières sur ce regard trop vif qui n'a pas échappé à Dorine, et il dit de sa voix douce et mesurée :

— Mais bien volontiers.

Elmire ne se fait pas attendre. La gravité de la conversation qu'elle va avoir a animé son teint et ses grands yeux noirs étincellent. Dès qu'elle apparaît dans la salle, Tartufe la salue humblement et appelle sur sa tête toutes sortes de prospérités.

Ils se sont assis tous deux, et Tartufe, en bénissant le ciel de lui avoir accordé la douceur de cet entretien qu'il souhaitait depuis toujours, approche de plus en plus sa chaise du fauteuil d'Elmire.

Il s'enhardit bientôt jusqu'à prendre la main de la jeune femme et à la presser fortement, à toucher l'étoffe de sa robe, à manier son fichu tout en baissant les yeux d'un air modeste.

Elmire est étonnée et recule son fauteuil ; elle essaye en vain de mettre la conversation sur l'union projetée, Tartufe ne lui parle que de sa beauté à elle et des sentiments qu'elle lui a inspirés dès qu'il l'a vue.

— J'ai cru, dit-il d'une voix papelarde, que cette ardeur si violente m'était envoyée par le démon pour m'empêcher de faire mon salut, et

j'ai voulu lui résister par la prière et les macérations, mais j'ai reconnu bientôt que ce grand amour me vient du ciel. Pour être dévot, je n'en suis pas moins homme. Vos charmes sont célestes et il n'y a pas de péché à aimer un ange.

Elmire ne sait d'abord que répondre. Ce galant, dont le visage porte la marque de tous les appétits matériels et jure par là avec un sévère costume noir qui ressemble à celui des hommes d'église, la pousserait ou à rire avec mépris ou à se fâcher. Tant d'impudence et de fourberie réclament une punition ; mais elle songe à Marianne et elle se contraint à rappeler poliment Tartufe aux devoirs de l'amitié.

— Je serai discrète, ajoute-t-elle, et je ne redirai point à mon mari ce que vous m'osez dire : mais en revanche, j'attends de vous la promesse de ne déranger en rien l'union de Valère avec Marianne et...

— Non, madame, s'écrie à ce moment Damis, qui a tout entendu et qui sort du cabinet où il s'était caché. Pas de discrétion. Il faut informer mon père, le détromper au sujet de ce traître ingrat.

Elmire s'est précipitée au-devant du jeune homme qui est hors de lui, tandis que Tartufe s'est fait un rempart d'une table.

— Taisez-vous, Damis, dit la jeune femme, ces déclarations enflammées sont de celles dont se rit une honnête épouse, mais dont elle n'alarme point son mari. Il suffit que monsieur s'engage à ne pas se marier avec votre sœur.

Mais Damis ne veut rien entendre et, malgré les efforts d'Elmire, il bondit vers Tartufe qui, pâle de peur, s'arme d'une chaise.

Les exclamations de fureur de Damis et les exhortations d'Elmire ont intrigué Orgon. Il entre dans la salle et demeure stupéfait.

— Mon père, s'écrie Damis, vous venez à propos : le traître Tartufe, oublieux de vos bontés, n'a pas craint de dévoiler à madame les vilains sentiments de son cœur. Ce sont là des choses qu'il faut que vous sachiez. Je l'ai surpris au milieu de ses aveux d'amour.

— Si Damis m'avait écouté, dit Elmire à son mari avec une dignité tranquille, nous ne vous aurions pas ennuyé de ces propos, auxquels j'ai fait d'ailleurs tout l'honneur qu'il fallait.

Et la jeune femme, pensant qu'Orgon est suffisamment édifié sur son faux ami, sort de la salle afin de ne pas être une gêne dans la scène qui va suivre.

— Dieu ! fait Orgon accablé, est-ce possible !

Mais Tartufe a plus d'un tour dans son sac. Accuser Elmire et Damis de mensonge ne persuaderait peut-être pas facilement sa dupe. Il prend un ton de componction déchirant et se frappe la poitrine, en donnant à son visage l'air résigné et doux d'un martyr. Il a levé les yeux au ciel.

— Oui, mon frère, fait-il, je suis un grand pécheur, un grand scélérat. Chaque instant de ma vie est une succession de crimes et de

souillures. Le ciel veut me mortifier aujourd'hui en punition, j'accepte. Chassez-moi de chez vous, jetez-moi au ruisseau. Je suis prêt à tout souffrir, et plus encore.

Orgon et Damis sont demeurés cloués de surprise, chacun dans des sentiments divers. Damis est au comble de l'indignation devant tant d'hypocrisie. Quant à Orgon, toute cette humilité si pieuse le touche jusqu'au fond du cœur. Il se tourne vers son fils avec colère.

— Ah ! fait-il, comment oser ternir tant de vertu d'une accusation si fausse ?

— Quoi, s'écrie Damis, vous vous laissez encore abuser ?

— Mon frère, supplie Tartufe qui, à présent, se frappe la poitrine de ses deux poings, croyez tout ce qu'il vous dit. Je suis un monstre. Vous vous laissez tromper par l'apparence, mais je suis digne des plus affreux châtiments. Oui, mon fils, accablez-moi. Traitez-moi d'homicide, d'infâme. Je veux accepter à genoux, en punition de mes péchés, toutes ces ignominies.

Tartufe s'est mis à genoux en effet. Il regarde toujours le ciel avec un air de résignation et d'extase.

— Bourreau, s'écrie Orgon à Damis qui ne peut trouver un mot, coquin, vois sa bonté ! Je ne sais ce qui me retient...

Il cherche inutilement à relever Tartufe, mais celui-ci, d'une voix douce, lui demande « grâce, à genoux, pour son accusateur ».

Touché de tant de générosité, Orgon, les yeux humides, se jette aussi à genoux et embrasse Tartufe.

— Ah ! fait-il, je sais, mon frère, pourquoi on vous attaque ainsi et pourquoi toute ma famille se ligue contre le plus vertueux des hommes. Mais je ferai voir que je suis le maître et vous épouserez ma fille dès ce soir. Quant à toi, pendard, s'écrie Orgon en courant sur Damis la main levée, hors d'ici ! Je te maudis et je te déshérite. Que je ne te revoie plus dans cette maison.

Damis est sorti en courant ; il étrangle d'indignation et de colère.

— Ô ciel, fait dévotement Tartufe qui s'est relevé, pardonnez-lui comme je lui pardonne. Mon frère, ajoute-t-il à Orgon qui, bouleversé d'émotion, le serre dans ses bras, quelle douleur pour moi de voir qu'on cherche par tous les moyens à me noircir auprès de vous ! Ils y réussiront. Une autre fois peut-être, vous les écouterez. Il vaudrait mieux me laisser quitter votre maison et ainsi je ne leur porterais plus ombrage, car je sens bien que je mourrai de tant d'infâmes accusations.

Tartufe met la main sur son cœur. Il est pâle. Il vient en effet d'avoir très peur à la pensée que son hypocrisie allait être percée à jour. Orgon le rassure avec chaleur. Il ne permettra pas que Tartufe sorte de chez lui. Il fera de lui non seulement son gendre mais aussi l'héritier de toute sa fortune.

— Acceptez-vous ? demande-t-il avec anxiété. Il craint de voir le saint homme, si peu attaché aux biens terrestres, refuser son offre.

Tartufe baisse les yeux avec une douce résignation.

— Que la volonté du ciel soit faite, dit-il.

Orgon a quitté son ami pour entrer chez le notaire et faire tout de suite une donation en règle à Tartufe. Dans sa pensée, cet acte est un trait de justice destiné à venger la vertu des indignes traitements qu'elle vient de subir. Tartufe, après quelques dévotions à l'église, revient à petits pas vers le logis de sa dupe, quand Cléante l'arrête au passage.

Le frère d'Elmire a été mis au courant par Valère et Damis de tous les incidents de cette journée ; il s'est proposé de parler à Tartufe, afin de l'engager à demander à Orgon le pardon de son fils et à renoncer à la donation qu'on veut lui faire aux dépens de l'héritier légitime.

Mais Cléante se heurte à la douceur inébranlable du dévot, qui, tout en protestant de son désintéressement comme de son désir de vivre en paix avec tout le monde, accepte comme autant de décisions du ciel les volontés d'Orgon.

— Prenez garde, dit gravement Cléante qui comprend qu'il n'y a à attendre aucun bon mouvement de cet hypocrite plein de calculs. Vous causez un grand scandale. Damis va vous devoir son malheur. Marianne aussi ; vous vous emparez de leur bien en dupant un homme faible et trop crédule. Prenez garde !

— Monsieur, fait doucement Tartufe, il est trois heures et certains devoirs pieux m'appellent dans ma chambre.

Et sans écouter davantage les représentations indignées de Cléante, Tartufe monte l'escalier.

Cléante entre dans la salle à l'appel de Dorine. Marianne est si désespérée de la résolution de son père de fixer pour le soir même son mariage avec Tartufe qu'elle veut se tuer. Elmire cherche à calmer tendrement la jeune fille et ne fait que pleurer avec elle.

— Que faire ? dit Cléante. Comment désabuser mon beau-frère ?

La porte s'ouvre et Orgon paraît. Marianne se jette à ses genoux en sanglotant ; elle le supplie d'avoir pitié d'elle, de ne pas l'obliger à épouser un homme qu'elle déteste, et de lui permettre plutôt de s'en aller finir ses jours dans un couvent.

— Le mariage vous sera une bien plus grande mortification, dit Orgon qui ne peut cependant se défendre d'être attendri devant le désespoir de sa fille. Mais il se raidit dans son obstination.

— Je veux qu'on m'obéisse ! ajoute-t-il durement. Relevez-vous ma fille, et taisez-vous, vous n'obtiendrez rien de moi.

— Mais, monsieur... dit Dorine.

— Vous, tenez votre langue, je vous l'ordonne.

— Mon frère, fait Cléante, permettez qu'on vous donne un conseil...

— Je n'en ai pas besoin, répond Orgon avec brusquerie.

Elmire s'est approchée de son mari à son tour.

— Eh quoi, dit-elle, malgré ce que nous avons dit tout à l'heure, Damis et moi, vous persistez à estimer cet homme ? Et votre aveuglement va jusqu'à traiter nos paroles de mensonges ?

La voix d'Elmire fait tressaillir Orgon. Il sait que sa femme est incapable d'artifices, pourtant il est trop convaincu de la parfaite vertu de Tartufe pour croire à sa culpabilité.

— Vous avez beaucoup d'indulgence pour mes enfants, fait-il d'un ton bourru, et vous n'avez pas voulu faire à Damis la peine de le désavouer devant moi. D'ailleurs, votre calme le prouve. Si la chose s'était passée comme on me l'a dite, vous auriez été tout autrement émue.

— Je ne crois pas, dit Elmire de sa voix douce et tranquille, qu'il faille se gendarmer si fort à des aveux galants. On peut tout aussi bien décourager les audacieux par un refus froid et net qu'en ayant recours à l'injure et aux violences. Cela vous explique donc que j'aie pu conserver mon empire sur moi aux misérables déclarations de cet homme. Vous ne me croyez pas ? Non ? Vraiment, votre aveuglement est extraordinaire. Mais si vous pouviez voir par vous-même la vérité de ce que je vous dis ?...

— Me faire voir cela ? Vous plaisantez !

— Nullement, fait Elmire avec vivacité, mais je vous préviens que tout ce que je dirai ne doit en rien vous scandaliser. Je veux que la vérité vous apparaisse si bien que vous ne puissiez pas la nier. Vous avez traité d'imposture ce que j'ai dit, vous devez me permettre par tous les moyens de me justifier. Dorine, allez prévenir Tartufe que je l'attends ici. Sortez, mon frère, et vous aussi Marianne. Quant à vous, ajoute la jeune femme en prenant la main d'Orgon, il faut vous cacher sous cette table et ne bouger ni ne parler.

— Oui, dit Orgon en se glissant sous la table sur laquelle Elmire arrange le tapis de façon à le masquer entièrement, je veux être éclairci de toutes ces accusations si folles.

— Vous le serez, dit Elmire à voix basse, car le pas de Tartufe retentit dans l'escalier. Mais je vous répète, ne m'en veuillez pas de ce que je devrai dire pour forcer le traître à se démasquer. Vous êtes d'ailleurs le maître d'arrêter les choses quand elles vous paraîtront aller assez loin. Le voilà. Silence !

Tartufe entre dans la salle d'un air surpris et méfiant. Cependant la vue d'Elmire, qui s'est assise coquettement de façon à ce qu'un rayon de soleil glisse sur ses beaux cheveux dorés, met au cœur du dévot un trouble qui l'émeut. Il s'approche de la jeune femme et la salue.

— Vous m'avez fait demander ? dit-il.

— Oui, répond Elmire en adoucissant sa voix, mais, je vous en prie,

regardez si personne n'écoute à la porte et voyez dans ce cabinet si nous sommes bien seuls... Là, je vous remercie. Tout à l'heure, j'ai été si surprise par l'irruption de Damis que je n'ai pas su démentir ses paroles auprès de son père. Mais cela a mieux valu peut-être, puisque vous voyez que mon mari a pour vous autant d'affection qu'auparavant. Il veut même que je vous voie souvent, c'est pourquoi je puis, sans risquer d'encourir un blâme, vous entretenir ici.

Tartufe, étonné de la nouvelle attitude d'Elmire, conserve sa méfiance.

— La différence de votre langage me surprend, avoue-t-il.

— Mon Dieu, fait Elmire jouant la confusion, vous connaissez bien mal les femmes. Nous n'osons jamais faire paraître ce que nous ressentons et il faut vraiment que nous fassions violence à notre réserve pour en arriver à un aveu. Mais si vous m'aviez été indifférent, aurais-je voulu empêcher Damis de révéler notre entretien à son père ? Et l'intérêt que je prends à vous voir rompre votre union projetée avec Marianne ne vous dit-il pas clairement ce que je pense ?

— Madame, dit Tartufe dont les yeux brillent et qui se rapproche vivement, il est trop doux d'entendre de tels mots d'une bouche que l'on aime. Mais pour croire à cette félicité de vous plaire, qui est mon unique but, je veux une preuve tangible.

— Et laquelle ? demande Elmire un peu alarmée. Quoi, l'aveu de l'intérêt que vous m'inspirez ne vous suffit donc pas ?

— Non, fait ardemment Tartufe, il me faut une réalité. Puisque vous daignez agréer l'hommage de mon amour, pourquoi refuseriez-vous de m'accorder tout de suite un viatique prometteur d'autres joies ? Un baiser.

— Mais, ne serait-ce pas offenser le ciel ? dit Elmire qui se met à tousser pour avertir son mari que les choses vont trop loin à son gré et qu'elle souhaite le voir sortir de sa cachette.

— Vous toussiez ? demande tendrement Tartufe. Voulez-vous accepter un morceau de ce jus de réglisse ? Non ?

— C'est un enrouement difficile à guérir, dit Elmire en toussant encore.

— Un baiser le guérira.

À ces paroles de Tartufe, Elmire a de la peine à se contenir et s'éloigne de lui d'un mouvement instinctif.

— Vous craignez la colère du ciel ? fait Tartufe avec ironie. Soyez tranquille, le péché ne réside que dans le scandale que l'on fait et il est avec le ciel des accommodements.

— Eh bien, dit Elmire, surmontant difficilement sa répugnance à pareille feinte, assurez-vous que mon mari n'est pas derrière cette porte ni dans le vestibule. Nous ne saurions prendre trop de précautions.

— Ne craignez rien, fait Tartufe en souriant, j'ai si bien habitué ce bonhomme à me croire en tout, que je le mène par le bout du nez.



Il est avec le ciel des accommodements.

Cependant, pour rassurer Elmire, Tartufe est sorti examiner les alentours. Aussitôt Orgon se glisse hors de sa cachette ; il est pourpre de fureur et ses poings se crispent avec menace.

— Oh ! l'abominable homme ! fait-il dans un souffle.

— Cachez-vous derrière moi, vite, dit Elmire, afin de mieux le confondre.

— Il n'y a personne, madame, dit Tartufe, qui revient à grands pas. Ne différez donc plus le bonheur qui m'attend.

Il a ouvert les bras et s'avance vers Elmire pour l'embrasser, mais celle-ci fait un pas de côté, et c'est Orgon, le regard flamboyant de colère, qui se trouve devant Tartufe abasourdi.

— Misérable ! s'écrie Orgon, ainsi ma fille et mon bien ne vous suffisaient pas, il vous fallait encore mon bonheur !

— Mais... je... balbutie Tartufe.

— Hors d'ici ! ou je vous assomme, crie Orgon menaçant, sortez de la maison.

— C'est vous qui en sortirez ! fait alors Tartufe en se redressant et, avant de franchir le seuil, il ajoute d'un ton sifflant : La maison m'appartient à présent. Quand on est l'ami d'un criminel d'État, on doit crier moins fort. Au revoir. Avant peu vous aurez de mes nouvelles.

— Qu'a-t-il voulu dire par là ? demande avec anxiété Elmire en s'accrochant au bras de son mari. Pourquoi êtes-vous si troublé, si effrayé même ?

— Ah ! balbutie Orgon. Courez, ma chère, voyez si la cassette qui se trouve toujours dans la table au chevet de mon lit y est encore. Dieu ! quelle imprudence a été la mienne !

Elmire est montée en hâte à la chambre de son mari, mais elle redescend consternée : la cassette a disparu. Disparus aussi Tartufe et son valet. Orgon va et vient comme un fou à travers la salle.

Cette cassette contenait des papiers qui lui avaient été confiés. Son ami Argas avait dû fuir Paris et le royaume pour des motifs politiques et, avant de partir, il avait laissé ce dépôt compromettant entre les mains d'Orgon.

Cléante, appelé par Elmire, s'efforce en vain de rassurer son beau-frère, mais il n'ose pas croire lui-même que Tartufe ne se serve pas de ces papiers pour perdre son ancien protecteur.

— Je l'avais mis au courant de ce secret, gémit Orgon. Toute la donation que je lui ai faite, malgré les conséquences que cela peut avoir pour notre fortune à tous, est peu de chose en comparaison du danger que représente ma complicité avec un ennemi de l'État. Quelle engeance que ces dévots ! De ma vie, je ne pourrai les souffrir.

— Ne faites pas payer aux innocents la trahison d'un hypocrite, dit Cléante d'un ton encourageant. Et entre les deux maux, il vaut mieux

être dupe qu'impitoyable.

Cependant, Damis, M^{me} Pernelle, Marianne, Dorine sont entrés les uns après les autres ; le jeune homme prend vivement la main de son père.

— Je sais vos inquiétudes, lui dit-il, mais je vous le jure, ce jour ne s'achèvera pas avant que je n'aie coupé les oreilles de ce gredin.

— Voilà bien la jeunesse, dit Cléante. Toujours fougueuse. Modérez-vous. Nous allons remettre les intérêts de votre père entre les mains d'un avocat, car nous vivons dans un temps et sous un roi où la justice parle avant la violence.

— Mais qu'avez-vous donc tous ? demande M^{me} Pernelle, que se passe-t-il, mon fils ?

Orgon fait à sa mère le récit de la trahison de Tartufe, mais il se heurte à un aveuglement pareil à celui qui le possédait auparavant.

— Bah ! bah ! dit M^{me} Pernelle en hochant la tête, vous accusez trop vite un saint homme. Vous savez quelle est la force de la médisance et combien Tartufe est mal vu ici...

— Mais puisque je vous dis, ma mère, que je l'ai vu de mes propres yeux ! s'écrie Orgon impatienté. Puisque je vous dis qu'il m'a volé, qu'il peut me faire jeter en prison...

— Monsieur, dit Dorine en entrant vivement, voici un homme qui vient de la part de M. Tartufe.

Orgon et Cléante échangent un regard d'inquiétude : le dévot n'a pas perdu de temps pour sa vengeance. Et c'est avec un peu d'anxiété qu'ils regardent entrer le nouvel arrivant.

Les manières de celui-ci sont si douces et son ton si poli qu'ils ne semblent devoir effrayer personne. Mais monsieur Loyal – c'est le nom de ce personnage tout de noir habillé – tend à Orgon un papier qui le fait pâlir : c'est une sommation d'avoir à vider les lieux sans délai, lui et les siens, la maison appartenant désormais au sieur Tartufe, en vertu d'un contrat en bonne et due forme.

— Monsieur, fait alors M. Loyal de sa voix douce en remarquant la stupeur et la colère qui se peignent sur tous les visages, comme je tiens absolument à remplir mon office d'huissier à la satisfaction de tout le monde, je vous donne jusqu'à demain pour faire enlever votre mobilier et j'ai commandé à dix de mes gens de me joindre ici pour vous aider. On ne peut mieux en user, n'est-il pas vrai ?

Orgon a de la peine à se contenir. Quant à Damis, il faut que Cléante et Dorine unissent leurs efforts pour l'empêcher de se jeter sur l'huissier et de faire pleuvoir sur sa figure chafouine une grêle de coups.

— Ah ! le misérable homme que ce Tartufe ! dit M^{me} Pernelle que la venue de l'huissier a convaincue enfin.

— Vous ne doutez plus, ma mère ? fait Orgon accablé.

— Il ne faut rien exagérer, remarque Dorine malicieusement, et ne pas voir le mal là où est le bien. M. Tartufe vous enlève par charité pure votre fortune, et cela pour qu'elle ne puisse pas vous corrompre.

Mais nul ne songe à rire des remarques ironiques de la servante. Le visage d'Orgon est sombre, et Cléante presse son beau-frère d'aller sans tarder prendre conseil d'un avocat.

— Il est trop tard, fait Valère qui vient d'arriver en carrosse et qui se précipite vers Orgon. Il faut fuir et au plus vite. Ma voiture est là qui vous conduira où vous voudrez et je suis prêt à vous accompagner dans votre fuite. Un de mes amis vient de me faire parvenir la nouvelle que le roi a été instruit de votre entente avec Argas et de la complicité qui vous a uni à lui comme receleur de ses papiers. Ne tardons pas. Il y a contre vous un ordre d'arrestation.

Orgon a saisi avec reconnaissance la main du jeune homme que Marianne regarde tendrement.

— Je m'acquitterai plus tard, dit Orgon ému. Il embrasse les siens et s'apprête à franchir son seuil quand devant lui, barrant la porte de ses bras étendus, se dresse Tartufe.

Le faux dévot éclate d'insolence et de rage satisfaites. Où est le ton humble de naguère ? Les doux regards vite baissés ? Il n'y a plus devant le bourgeois et les siens atterrés qu'un ennemi au regard terrible et triomphant. Un exempt se tient derrière Tartufe et regarde avec gravité la scène qui va se dérouler. Dans l'entre-bâillement de la porte on voit luire les canons des mousquets de soldats.

— Votre gîte vous attend, ricane Tartufe à Orgon. C'est la prison. On vous arrête au nom du roi.

— Ainsi, balbutie Orgon, c'est là toute la reconnaissance que tu témoignes, misérable, à moi qui t'ai tiré de la pauvreté ?

— L'intérêt du roi passe pour moi avant tout autre sentiment, répond Tartufe du même air d'insolent triomphe.

— Traître ! s'écrie Damis en mettant la main à son épée.

— Vous couronnez dignement votre hypocrite carrière, dit Cléante avec mépris à Tartufe, tandis qu'Elmire, Marianne et Mme Pernelle étreignent Orgon abattu.

— Vous serez puni de ce que vous faites là, fait Dorine en colère.

— Je m'y emploierai, ajoute Valère.

— Allons, monsieur, s'écrie Tartufe à l'exempt, agissez selon les ordres que vous avez reçus et délivrez-moi de toutes ces criailleries.

— Je vais en effet vous délivrer en appliquant les ordres qui m'ont été donnés, dit l'exempt qui s'avance vivement. Puis, se tournant vers Tartufe : Veuillez me suivre, fait-il.

Il a mis la main au collet du faux dévot qui le regarde avec hébétude. Autour d'eux, Orgon et les siens ne peuvent en croire leurs yeux.

— Monsieur, dit l'exempt à Orgon, tranquillisez-vous. Les ruses de ce traître ont tourné contre lui. Sa Majesté, en reconnaissance du zèle que vous avez montré il y a quelques années à son service, vous pardonne de vous être fait par amitié receleur d'un sujet exilé. De par son souverain pouvoir, elle annule le contrat qui vous dépouillait de vos biens au profit d'un voleur contumace, que l'on recherchait depuis de longues années. Tartufe qui, en restant dans l'ombre, restait introuvable, s'est perdu par son audacieuse visite au roi. Allons, chenapan, en route ! Les galères t'attendent.

Orgon est transporté de joie. Toute sa famille l'accompagne au Louvre. Ils vont se jeter aux pieds du roi, bénir sa bonté et sa justice. Ce soir, en rentrant dans la maison redevenue paisible et joyeuse, et que n'obscurcira plus l'ombre traîtresse, un heureux mariage unira Valère à Marianne.



L'Avare



H ! Valère, fit Elise en cherchant avec émoi à retirer sa main au jeune homme qui la baisait tendrement, je tremble pour notre amour. Mon père ne voudra jamais me donner à vous. Qu'êtes-vous, pour lui, sous ce déguisement ? Un domestique. Il est bien loin de s'imaginer que vous ne vous êtes mis à son service que pour vous rapprocher de moi. Et même, s'il apprenait jamais les raisons de votre présence ici, il n'hésiterait pas à vous renvoyer durement. Vous êtes pauvre et vous savez que l'argent compte seul pour lui.

La jeune fille soupira, tandis que Valère la regardait avec extase. Elle était vêtue bien misérablement, la fille du riche Harpagon, et elle était pâle des privations que le maître de la maison infligeait à tous, que ce fussent ses enfants ou ses domestiques. Mais l'ovale délicieux de son visage, le doux regard de ses yeux bruns et la masse de cheveux dorés qui mettait une auréole de soleil autour de sa tête, la paraient superbement.

Valère, malgré le costume sans élégance nécessité par sa condition subalterne, gardait une telle distinction qu'il fallait que le vieil Harpagon fût tout à la pensée de son or pour n'avoir pas compris que ce beau jeune homme, à la taille élancée et au regard un peu hautain, était de naissance noble. Il est vrai que Valère avait grand soin de prendre au sérieux son rôle d'intendant et il s'ingéniait, pour se faire bien venir d'Harpagon, à se montrer encore plus avare que cet avare fieffé. De plus, il le louait à tour de bras, ayant remarqué dans sa vie courte, mais fertile en aventures que, pour bien gagner les hommes, il faut les flatter en tout et surtout dans leurs défauts.

La sincérité et la fierté naturelles du jeune homme souffraient du rôle auquel il se contraignait, mais aimer Elise, la voir, lui parler,

l'auraient décidé tout aussi bien à se faire esclave du grand Turc. S'il n'était point entré sous un déguisement dans la maison d'Harpagon, comment aurait-il pu approcher la jeune fille à qui son père, par ladrerie, interdisait toute sortie et toute occasion de dépense ? Et dans la grande maison si triste où tout sentait l'économie forcenée, où les laquais semblaient ne marcher que sur la pointe des pieds pour ne pas user leurs semelles ou le plancher, une douce lueur d'amour illuminait ces deux jeunes cœurs.

Valère s'arracha tout à coup à sa contemplation :

— Chère Elise, dit-il, j'aperçois votre frère qui rentre d'un air rêveur. Je vous en prie, tâchez de le rendre favorable à notre amour. Je n'ose rien lui dévoiler pour ma part, car l'obligation où je suis de flatter les sentiments, j'ose dire la manie de votre père, fait qu'en maintes circonstances, j'ai dû heurter ses désirs de générosité. Si vous saviez avec quelle impatience j'attends d'avoir retrouvé ma famille ! On m'a dit que mon père était vivant. Vous imaginez-vous ma joie ?

Elise adressa au jeune homme un doux et encourageant regard. Son frère Cléante s'approchait. Elle alla au-devant de lui et s'enquit s'il avait fait une bonne promenade.

Cléante était un cavalier accompli. D'une grâce charmante, il prenait grand soin de se vêtir à la mode, et, à force d'ingéniosité, il y parvenait. Son père se refusait obstinément à lui donner la plus petite pension, mais le jeu et quelques dettes, parfois criardes, hélas ! permettaient à Cléante de faire à peu près bonne figure.

— Ma sœur, fit le jeune homme en prenant la main d'Elise, qu'il conduisit vers l'embrasure d'une fenêtre, j'ai à vous faire part d'un grand secret. Je veux vous faire un aveu.

Elise sourit et rougit à la fois ; n'avait-elle pas, elle aussi, un grand secret à dire à son frère et un aveu à lui faire ?

— Parlez, dit-elle avec intérêt, car j'ai, moi aussi, bien des choses à vous apprendre.

Cléante regarda tout autour d'eux pour voir si personne ne les épiait, puis, après quelque hésitation, il dit :

— Je sais que j'ai grand tort d'aimer une jeune fille et de vouloir l'épouser sans l'assentiment de notre père, mais, ma sœur, il en est ainsi et si vous pouviez voir celle que j'aime, je suis sûr que vous auriez de l'amitié pour elle.

— J'en suis sûre aussi puisque vous l'aimez, fit affectueusement Elise.

— Elle s'appelle Marianne, reprit Cléante heureux de parler de son amour, et elle vit avec sa mère dont la santé est chancelante. Elles ont permis que je leur rende visite à plusieurs reprises et, ma sœur, entendez quel est mon parfait bonheur : je suis aimé. Mais combien il est dur de ne pouvoir rendre service à ceux que l'on aime ! Marianne

et sa mère sont pauvres. Si vous saviez combien de fois j'ai maudit l'insupportable avarice de notre père ! Voir sans rien pouvoir les privations supportées par ma chère Marianne ! Je suis à bout. Et je viens vous demander de m'aider à parler à notre père pour le faire consentir à mon mariage, qui apportera au moins à celle que j'aime la sécurité de l'avenir, étant donné le bien que nous tenons de notre mère. Si mon père refuse son consentement, je suis résolu à me révolter. J'irai chercher meilleure fortune avec Marianne dans un autre pays, et...

— Chut ! fit Elise en mettant un doigt sur ses lèvres, j'entends la voix de notre père ; venez par ici m'achever votre histoire et bien convenir de ce que nous dirons.

Les deux jeunes gens venaient à peine de quitter la pièce qu'Harpagon y entra, traînant par le collet La Flèche, le domestique de son fils.

Rien de plus minable et de plus déplaisant que ce grand vieillard à courte barbe d'un blanc sale, au long nez crochu comme un bec d'oiseau de proie. Ses petits yeux fureteurs avaient un regard perçant, et l'âme qu'ils révélaient était digne de ces vilains miroirs, de cet ajustement si plaqué sur une silhouette maigre qu'il semblait que l'économie la plus sordide avait présidé à la fois à la coupe du corps et à celle des vêtements.

— Que faisais-tu au premier étage, puis dans le jardin à tournailler derrière mon dos, à m'espionner ? s'écria Harpagon au laquais dont le regard malin démentait l'expression de naïveté. Tu regardais s'il n'y avait rien à voler ? Je suis sûr que tu dis partout que j'ai de l'argent.

— Vous avez de l'argent ? demanda La Flèche d'un air candide.

— Non, pendar, je n'en ai pas ! Attends, viens ici que je te fouille. Ces hauts-de-chausses si vastes sont propices à cacher les objets... Montre-moi tes mains.

— Les voilà.

— Les autres.

— Les autres ? fit La Flèche avec étonnement. Il haussa les épaules et montra de nouveau ses mains : les voilà, dit-il. Mais la peste soit de l'avarice et des avaricieux !

— De qui parles-tu en disant cela ? dit Harpagon qui avait terminé sa fouille sans rien trouver.

— Est-ce que vous pensez que je parle de vous ? Je ne nomme personne, pas si sot. Tenez, voilà encore une poche que vous n'avez pas visitée. Êtes-vous content ? Maudit ladre ! ajouta le laquais entre ses dents.

— Voyons, dit Harpagon d'un ton conciliant, rends-moi ce que tu m'as pris.

— Mais vous voyez bien vous-même que je ne vous ai rien pris.

— Alors, va-t'en au diable !

La Flèche ne se fit pas répéter deux fois l'ordre de disparaître. Harpagon le regarda s'en aller d'un air méfiant.

— Quelle difficulté il y a à conserver de l'argent chez soi avec tous ces espions ! grommela-t-il entre ses dents. Je ne sais pas si j'ai bien fait d'enterrer dans mon jardin les dix mille écus d'or qu'on m'a rendus hier... Holà !...

Harpagon bondit : son fils et sa fille étaient entrés sans qu'il les vit venir et il crut qu'ils avaient prêté l'oreille à ses réflexions.

— M'avez-vous entendu ? demanda-t-il en blêmissant et en les examinant d'un œil soupçonneux.

— Non, mon père, fit Cléante qui pensait à bien autre chose qu'aux trésors d'Harpagon.

— Est-ce bien sûr, au moins ?

— Tout à fait sûr, dit doucement Elise qui cherchait comment entamer avec son père le sujet du mariage de Cléante. Nous n'avons rien entendu.

— C'est que, reprit Harpagon d'un air de doute, quand on entend les choses à moitié on les comprend mal. Je disais que je serais bien heureux si j'avais dix mille écus chez moi... Ne croyez pas que je les aie, surtout. Je dis que je voudrais bien les avoir, mais hélas ! il n'en est rien. Si je les avais, on ne m'entendrait pas me plaindre tout le temps comme je le fais.

— Mon Dieu, mon père, dit Cléante, on sait bien que vous êtes riche...

— Moi, riche ? s'écria l'avare avec colère en élevant ses maigres bras vers le ciel. Mais ce sont des coquins qui font courir ce bruit-là, et mes propres enfants se font mes ennemis !... Oui, à force de répéter partout que j'ai de l'argent, on viendra me voler, m'assassiner ! Toutes les dépenses que vous faites, Cléante, feraient croire que je suis riche. Pour être aussi bien vêtu, vous devez me voler.

— Mon père, protesta Cléante d'un ton indigné et en fronçant le sourcil, je suis heureux au jeu et je mets sur mon dos tout ce que je gagne, c'est là ce qui vous explique, sans malhonnêteté de ma part, que je sois décemment habillé...

— Vous devriez placer votre argent au lieu de le prodiguer en fadaises, fit sèchement Harpagon.

— Mon père, dit timidement Elise profitant de ce que le vieillard s'était tu pour hasarder sa demande, nous voudrions... nous sommes venus... vous parler... de mariage...

— J'ai justement moi-même à vous parler de mariage, fit vivement Harpagon tandis que les jeunes gens échangeaient un regard d'inquiétude. Cléante, connaissez-vous une jeune personne nommée Marianne et qui loge tout près d'ici ?

Un flot de sang monta au visage de Cléante.

— Oui, mon père, balbutia-t-il.

— Ne la trouvez-vous pas charmante, d'une figure à la fois honnête et pleine d'esprit, et ne croyez-vous pas qu'un mari serait heureux avec elle ?

— Oui, mon père, dit Cléante qui, le cœur plein d'espoir et de bonheur, pâlisait après avoir rougi.

— J'ai peur qu'elle n'ait pas grande fortune, remarqua Harpagon en arrachant un fil qui pendait de sa manche élimée.

— Il ne faut pas considérer cette question quand une personne est si charmante, dit Cléante tout frissonnant de joie.

— Hum ! hum ! C'est une chose à examiner toujours que l'argent, fit Harpagon d'une voix sèche. Mais enfin, je suis bien aise de voir que vous partagez ma bonne impression sur Marianne, car je suis résolu à l'épouser.

Il sembla à Cléante que la foudre tombait sur lui.

— Épouser Marianne ? Vous ? fit-il.

— Oui. Qu'avez-vous ?

— Rien, rien... Un éblouissement... Je vais m'asseoir un peu au jardin...

Cléante sortit, titubant comme un homme ivre. Le chagrin, l'étonnement, la colère se partageaient son cœur. Il se mit à la recherche de son valet La Flèche, qu'il avait chargé la veille de lui trouver un prêteur qui pût lui avancer quinze mille francs. Il avait plus que jamais besoin d'argent, car le projet de mariage de son père l'obligerait à précipiter sa résolution de partir avec Marianne loin de sa ville natale.

Pendant que Cléante s'éloignait, Harpagon expliquait à Élise aussi atterrée que son frère, qu'il avait songé aussi à son établissement et qu'il la destinait au seigneur Anselme, dont les grands biens et la sagesse la rendraient fort heureuse.

— Il a cinquante ans, ajouta-t-il. Et vous l'épouserez dès ce soir.

— Non, mon père, dit Élise d'un ton à la fois ferme et respectueux, et en faisant une révérence, je ne l'épouserai pas.

— Si, ma fille, fit Harpagon, en imitant le ton et la révérence de la jeune fille, vous l'épouserez... Et tenez, voici Valère que nous allons faire juge de cette affaire. Venez ici, Valère. Cette sotte refuse un époux aussi riche que sage, qu'en dites-vous ? N'ai-je pas raison de me moquer de son refus ?

Valère eut de la peine à contenir son trouble à cette nouvelle, mais il songea qu'il saurait trouver des expédients pour retarder ce mariage, tout en préparant sa fuite avec Élise. Et il répondit avec calme :

— Vous avez toujours raison, monsieur.

Élise leva vers le jeune homme un regard chargé d'une douloureuse

surprise. Valère lui adressa un clin d'œil rassurant.

— Ce qui me décide d'autant plus à ce mariage, reprit Harpagon, c'est que le seigneur Anselme prend ma fille sans dot.

— Ah ! dit Valère, comme si ces mots avaient une puissance irrésistible. « Sans dot !... » Je sais bien qu'on pourrait vous dire que des différences d'âge, d'humeur, de sentiments peuvent faire le malheur d'une femme ; que bien des pères ne voudraient point marier leur fille contre leur gré ; que le mariage est une chose grave dans la vie...

— « Sans dot », Valère, « sans dot ! »

— Hé ! Oui ! oui ! « Sans dot ! » Il n'y a rien à trouver là contre. Il faut qu'une fille obéisse à son père, dit Valère en se tournant vers Élise et en lui faisant comprendre d'un regard le cas qu'elle devait faire de ses paroles. « Sans dot », cela tient lieu de tout. Remerciez le ciel d'avoir pour père un homme aussi sage et aussi raisonnable.

— Brave garçon ! dit Harpagon en frappant avec satisfaction sur l'épaule de Valère. Il parle comme un oracle. Ma fille, je veux que vous l'écoutez dans tout ce qu'il vous dira, avec autant de soumission que moi-même...

Pendant cet entretien, Cléante avait réussi à retrouver La Flèche, qui arpentait le jardin en regardant partout curieusement.

La Flèche possédait toute la confiance de son maître à qui il était fort attaché, et en voyant son air bouleversé, il s'enquit vivement du sujet de sa peine.

En quelques mots, Cléante lui raconta le projet de mariage de son père et la nécessité où il se trouvait d'avoir rapidement de l'argent.

— Je ne sais pas, dit La Flèche en hochant la tête, si vous estimerez intéressante la réponse que je vous apporte à ce sujet. J'ai vu M^e Simon, le courtier qui, m'a-t-il assuré, a travaillé pour vous avec tout son cœur.

— Eh bien ?

— Il a trouvé un prêteur (un homme entre nous qui s'entoure d'un grand mystère), mais celui-ci met quelques conditions à son prêt d'argent. Il désire que l'acte soit passé devant un notaire choisi par lui, et après s'être informé des tenants et antécédents de votre famille – comme vous me l'aviez ordonné, j'ai caché votre nom à M^e Simon. Ensuite, le prêteur ne consent à prêter son argent qu'au denier dix-huit⁽¹⁾. Mais comme il est contraint lui-même d'emprunter au denier cinq⁽²⁾ la somme demandée, ne l'ayant pas sous la main, vous devrez vous charger de payer cet intérêt en plus du vôtre.

— Quel diable de calcul est-ce là ? fit Cléante irrité. C'est un Arabe que ce prêteur.

— De plus...

— Comment, il y a encore autre chose ?

— Oui. De plus, le prêteur ne pourra donner en argent que douze mille livres et pour les mille écus restants, il faudra que vous preniez : un lit et six chaises fort propres encore recouverts de point de Hongrie ; un pavillon de serge d'Aumale ; une tenture de tapisserie ; une table de noyer et six escabelles ; trois gros mousquets garnis de nacre ; un fourneau de brique, deux cornues et trois récipients à distiller...

— Que veut-il que je fasse de tout cela ?

— De plus, un luth de Bologne garni de presque toutes ses cordes ; un trou-madame, un damier et un jeu de l'oie ; une peau de grand lézard remplie de foin, tout ceci formant, de bonne foi, une valeur de plus de trois mille écus.

— L'usurier ! le bandit ! s'écria Cléante avec colère. M'obliger à prendre ces vieux rogatons pour trois mille écus, quand je n'en tirerai pas deux cents !...

— Tenez, monsieur, fit vivement La Flèche, voilà notre M^e Simon qui parle avec votre père ; que peut-il avoir à lui dire ? Aurait-il découvert qui vous êtes ?...

Harpagon et M^e Simon étaient si absorbés dans leur conversation qu'ils passèrent près de Cléante et de La Flèche sans les voir tout d'abord, à demi dissimulés qu'ils étaient derrière un massif.

— Votre emprunteur, disait M^e Simon, ne m'a pas donné son nom, mais sa famille est fort riche ; sa mère est morte et son père, un ladre fini, est de peu de santé : on ne lui donne pas pour six mois de vie.

— C'est bien cela, fit Harpagon en se frottant les mains.

— Ah ! s'écria M^e Simon, qui aperçut à ce moment-là La Flèche et Cléante, ce n'était pas ici, messieurs, que nous avons rendez-vous. Mais enfin, vous allez pouvoir vous arranger. Ne croyez pas surtout, ajouta-t-il en se tournant vers Harpagon, que je leur aie divulgué ni votre nom ni votre adresse.

Le père et le fils s'étaient regardés avec une égale stupéfaction.

— Jouons des jambes ! dit La Flèche à M^e Simon, qui, comprenant sa bévée, s'enfuit aussitôt.

— Quoi ! s'écria Harpagon se remettant de sa surprise et violet de colère. C'est vous, mon pendentif de fils, qui voulez vous ruiner par des emprunts si détestables et qui me donnez six mois de vie !

— Quoi, mon père, fit Cléante avec indignation, c'est vous qui ne rougissez point de vous déshonorer par un commerce aussi honteux ?

— Allez-vous-en, coquin, ôtez-vous de mes yeux ! hurla Harpagon blême de rage. — Ouf ! dit-il en s'épongeant le front quand il se trouva seul. Je vois qu'il faut que je surveille ce prodigue, ce dépensier, ce... Ah ! c'est toi, Frosine, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

Frosine était une femme d'une cinquantaine d'années, au teint fleuri et d'une respectable corpulence. Elle occupait les loisirs de son

veuvage à mille petites besognes plus ou moins lucratives, dont la meilleure consistait à faire des mariages. Elle avait offert ses services au seigneur Harpagon et celui-ci ayant remarqué la jolie Marianne, qui vivait avec sa mère dans un modeste logement proche de la maison de l'avare, Frosine était adroitement entrée en relation avec ces dames. Une grande expérience l'avait faite persuasive et elle avait peint à la mère de Marianne un Harpagon aux dehors si aimables et doué de telles vertus, que la mère anxieuse à la pensée de laisser sa fille seule et sans soutien dans la vie n'avait pas refusé ce mariage pour Marianne de prime abord. Il avait été décidé que Frosine accompagnerait la jeune fille chez Harpagon, sous le prétexte de faire une visite à la fille de celui-ci. Les événements à suivre dépendraient du goût de Marianne. Celle-ci avait obéi en soupirant à sa mère, car sa pensée était tout entière au charmant jeune homme qui, sans s'étendre sur sa famille et sa fortune – était revenu chez elle à plusieurs reprises. Marianne aimait et se sentait aimée, pourtant sa soumission habituelle envers sa mère avait triomphé de ses répugnances.

Frosine arrivait donc en victorieuse chez Harpagon. Sa persuasion, qui avait décidé la mère de Marianne à une entrevue qui pouvait être considérée comme des fiançailles, devait lui être grassement payée. Faire valoir les qualités d'un vieillard de soixante ans de manière à effacer le charme d'un beau jeune homme, cela est rude. Frosine soupesait déjà en pensée le poids des doubles écus dont Harpagon allait emplir sa poche, quand elle croisa La Flèche qui courait rejoindre son maître.

Le laquais connaissait la marieuse depuis longtemps et il écouta avec un vif intérêt le récit de ses dernières entreprises ; mais quand il sut qu'Harpagon était le marié en question :

— Tu en seras pour tes frais de langue et de beaux discours, Frosine, lui dit-il en la quittant. Il n'est point de service qui puisse pousser Harpagon jusqu'à lui faire ouvrir sa bourse. Il hait le mot « donner ». Et il ne dit jamais « je vous donne », mais « je vous prête le bonjour ».

Frosine à cette assurance avait fait une moue de femme capable, qui est venue à bout d'autres difficultés, et c'est en minaudant le plus agréablement du monde qu'elle avait abordé Harpagon.

Certes, le fiancé ne payait pas de mine, mais il était riche et méritait donc les compliments les plus démesurés.

— Tout va pour le mieux, seigneur Harpagon, dit-elle en faisant une profonde révérence. La mère et la fille ont reçu votre proposition avec joie... J'ai pour les mariages un talent si merveilleux que j'arriverais à accoupler le Grand-Turc avec la République de Venise... Donc, j'amène la jeune Marianne tout à l'heure.

— Qu'elle vienne pour le dîner, dit Harpagon qui soupirait de toute sa bouche édentée et qui se frottait les mains. Je suis obligé de donner

ce soir à souper au seigneur Anselme, cela fera d'une pierre deux coups. Avant dîner, ma fille mènera la jeune personne promener dans mon carrosse. Mais, dis-moi, Frosine, la fille aura-t-elle quelque dot ?

— Elle vous apportera douze mille livres de rente. Oui, c'est comme je vous le dis. Premièrement, elle mange comme un oiseau, elle vit de salade, de lait, de pommes ; par conséquent, il ne lui faudra pas de table bien servie, chose qui représente trois mille francs par an pour le moins...

— Mais...

— Deuxièmement, elle est propre mais sans élégance, donc pas de vêtements, de bijoux ni de meubles somptueux, qui valent bien quatre mille livres par an ; pas de goût de jeu, auquel une femme ordinaire perd pour le moins cinq mille francs par an. Additionnez : cela fait vos douze mille francs bien comptés.

— Oui, mais, fit Harpagon avec une grimace, ce n'est pas une dot réelle que cela. Il faudrait que la mère soit raisonnable et se saigne. Un peu... ou même beaucoup. Dis-moi encore, Frosine, mon âge ne fait-il pas trop peur à cette mignonne ?...

— Elle déteste les jeunes gens, repartit la marieuse du ton de la plus grande franchise, et elle a été ravie à la pensée de votre barbe blanche. Elle a refusé dernièrement un mariage parce que le fiancé au moment de signer le contrat, a avoué qu'il n'avait que cinquante-six ans et qu'il ne portait pas de lunettes.

— La charmante créature ! fit Harpagon avec extase.

— D'ailleurs, assura Frosine, vous êtes ce que l'on appelle un bel homme ; la graisse ne vous étouffe pas et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu. Quelle taille dégagée ! Je gage que vous êtes plein de santé...

— Mon Dieu, à part ma petite bronchite qui me tourmente de temps en temps...

— Oui, mais vous toussiez et crachez avec une telle grâce, reprit Frosine avec feu, que c'est plutôt un agrément. Vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans et plus. Je vois cela, tenez, à ce signe entre les sourcils et à cette ligne dans votre main. Que dis-je, vous avez une telle ligne de vie que vous dépasserez sûrement cent ans.

— Tu crois ?

— Il faudra vous assommer, et vous enterrer les enfants de vos enfants... Mais, fit tout à coup la marieuse, comme si la pensée lui en venait seulement, à force de m'occuper de vos affaires, j'oublie les miennes. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre faute d'un peu d'argent...

Harpagon prit un air sérieux et feignit de ne pas voir la main que Frosine avançait.

— Je t'ai toutes les obligations du monde, Frosine, lui dit-il, n'oublie

pas l'heure du dîner...

— J'attends de vous un petit secours, seigneur Harpagon, dit Frosine, en tendant la main plus carrément.

— Bien, bien, fit l'avare qui battit en retraite rapidement, mon carrosse sera tout prêt et je vais veiller à ce que le dîner soit assez léger pour ne pas vous incommoder. Au revoir, Frosine, et merci encore.

La marieuse se retira en se mordant les lèvres de dépit et en se disant que la mère de Marianne serait plus généreuse.

— Cléante, Élise, Valère, Dame Claude, maître Jacques, La Merluche, Brindavoine ! appela Harpagon d'une voix glapissante. Holà ! venez tous recevoir mes ordres pour le dîner de ce soir... Dame Claude, nettoyez partout en ayant soin de ne pas trop frotter les meubles pour ne pas les user. Brindavoine et La Merluche, vous vous occuperez de rincer les verres et de donner à boire, mais attendez qu'on vous en demande plusieurs fois et donnez toujours beaucoup d'eau.

— Ma culotte est tout usée par derrière, fit Brindavoine.

— Et moi, mon habit a une grande tache sur le devant, ajouta La Merluche.

— Que La Merluche tienne son chapeau devant lui tout en servant et que Brindavoine ait soin de tenir toujours le dos du côté de la muraille, dit sèchement Harpagon. Allez ! Quant à vous, ma fille, veillez à ce qu'il ne se fasse aucun dégât et préparez-vous à recevoir aimablement votre future belle-mère... Je vous fais la même recommandation, monsieur mon fils, continua Harpagon en se tournant vers Cléante. Je ne vous pardonne votre histoire de tantôt qu'à la condition que vous ferez bon visage à cette aimable personne.

— J'obéirai, mon père, dit Cléante en dissimulant un sourire, car il se promettait bien de contrecarrer les plans paternels et de tirer bon parti de la situation qui lui était faite.

— Valère, commanda Harpagon, je compte sur vous pour régler la dépense avec la mesure que vous savez... Et maintenant à nous deux, maître Jacques.

— Est-ce au cuisinier ou au cocher que vous parlez ? demande maître Jacques, un gros homme à la fois matois et naïf, qui remplissait chez l'avare les deux emplois de cocher et de cuisinier.

— Au cuisinier d'abord.

Maître Jacques enleva sa casaque de cocher et apparut vêtu en cuisinier. Harpagon haussa les épaules.

— Nous feras-tu bonne chère ? demanda-t-il.

— Oui, si vous ne regardez pas à la dépense.

— Bourreau d'argent ! dit Harpagon avec colère. De l'argent ! Toujours de l'argent !

— La belle malice ! s'écria Valère qui, pour complaire à l'avare, abonda dans son sens. La belle malice que de faire bonne chère en ne regardant pas à la dépense ! Ce qui serait d'un homme habile, ce serait de faire bonne chère avec peu d'argent.

— Valère a raison, dit Harpagon satisfait. Voilà ce qu'il faut... Nous serons dix à table, mais comptez comme si nous étions huit. Quand il y en a pour huit il y en a pour dix.

— Parfaitement dit, fit Valère.

Maître Jacques lança sur l'intendant un regard de colère et il grogna entre ses dents :

— Je voudrais bien le voir à ma place, ce « factotum » !...

— Voyons, maître Jacques, reprit Harpagon, que nous donnerez-vous ?

— Quatre grands potages et cinq assiettes, dit le cuisinier après avoir réfléchi, des entrées, un rôti, des entremets...

— Tu vas me miner, pendard ! fit Harpagon outré.

— Vous voulez rendre malades les invités de monsieur ? demanda Valère à Maître Jacques, toujours pour se faire bien venir de l'avare. Ne savez-vous donc pas que trop manger est la chose la plus préjudiciable à la santé ? C'est un coupe-gorge qu'une table trop garnie et, comme le dit très bien un ancien, « Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger ».

— Ah ! la belle maxime ! s'écria Harpagon. Si j'étais riche je la ferais graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle. Valère, mon ami, occupe-toi du souper, ce coquin veut me mettre sur la paille. Qu'on serve pour commencer quelque chose dont on ne mange pas beaucoup et qui rassasie tout de suite, des haricots, ou bien un pâté garni de marrons...

— Soyez tranquille, je réglerai tout comme il faut, fit Valère vivement, tandis que maître Jacques grommelait.

— Et maintenant, dit Harpagon, il faut nettoyer mon carrosse et le tenir prêt pour tout à l'heure.

— Vous vous adressez au cocher, dit maître Jacques en endossant sa casaque. Voilà. Seulement, je vous préviens, monsieur, que les chevaux sont hors d'état de faire un pas. Ils ont tellement peu à manger que, même en m'ôtant le pain de la bouche pour le leur donner, ce ne sont plus que des ombres de chevaux.

— Ils n'ont pas besoin de manger, ils ne font rien, dit Harpagon, et puis la promenade ne sera pas longue.

— Ils ne pourront jamais traîner le carrosse, s'écria maître Jacques. Ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

— Tout cela est exagéré, monsieur, dit Valère, je m'en occuperai.

— Monsieur l'intendant s'occupe de tout, remarqua maître Jacques avec une rage vexée. Mais tout ce qu'il en fait, monsieur, c'est pure

flatterie pour vous. Il rogne sur la chandelle, le bois, le vin se montre plus économe que vous-même pour vous faire la cour. J'enrage autant de ces affectations de dévouement que d'entendre dire du mal de vous. Car je vous suis attaché, moi, je ne sais pas pourquoi, mais, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

— Et que dit-on de moi ? demanda Harpagon vivement. Dit-on que je suis riche ?

— On dit... mais je vais vous fâcher...

— Non, tu me feras plaisir.

— Que vous êtes le plus grand avare qui soit, un vrai fesse-mathieu, que vous prenez soin de quereller vos valets au moment des étrennes pour avoir le prétexte de ne leur rien donner. Et que sais-je... Enfin, vous êtes la fable et la risée de tout le monde...

— Tiens, coquin, fit Harpagon avec colère, en s'emparant d'un bâton et frappant maître Jacques, tandis que Valère ne pouvait s'empêcher de rire. Voilà pour savoir tenir ta langue.

— C'est bien la peine de dire la vérité, se dit maître Jacques en se frottant les épaules, une autre fois je mentirai ; et, ajouta-t-il en regardant Valère avec rancune, si je puis, je me vengerai de ce monsieur l'intendant.

Cependant, tout le monde s'étant mis à l'ouvrage, la maison ne tarda pas à être prête pour recevoir les invités. À l'heure convenue, Frosine et Marianne se présentèrent chez Harpagon. On les introduisit aussitôt dans la salle.

Les beaux yeux bleus de la jeune fille étaient inquiets. L'idée de ce mariage avec un vieillard qu'elle n'avait jamais vu la remplissait de tristesse ; et elle allait à cette soirée comme au supplice. Frosine l'encourageait en lui exposant tout le plaisir qu'il y a à épouser un homme riche.

— Tous ces beaux blondins agréables à regarder et à écouter, lui disait-elle, sont habituellement gueux comme des rats et la vie ne se passe pas à se conter fleurette. Enfin, en épousant un vieillard, on peut toujours espérer qu'il mourra bientôt. Mais oui, ne soyez pas choquée de ce que je dis. Quand vous serez la femme du seigneur Harpagon, je gage que vous en viendrez tout naturellement à cette attente. Tenez, le voici qui vient...

— Dieu ! fit Marianne avec terreur. Quelle figure ! Harpagon s'avança en faisant le gracieux. Il avait chaussé son nez de lunettes, croyant plaire davantage à la jeune fille. Élise accompagnait son père. Marianne et elle se saluèrent avec sympathie.

— Belle mignonne, dit Harpagon à Marianne d'une voix melliflue, je vous présente ma fille, vous voyez qu'elle est grande – mauvaise herbe pousse toujours. Pour moi, je suis votre serviteur et ravi... ravi... Dis donc, Frosine, fit Harpagon tout bas à la marieuse, elle me regarde

d'un air assez peu content.

— Vous lui plaisez beaucoup au contraire, dit Frosine tout bas aussi, mais c'est une jeune fille très réservée et elle ne montre pas ce qu'elle ressent. Elle vous trouve admirable.

— La chère mignonne ! fit Harpagon en adressant un sourire qu'il crut charmeur à Marianne. (Celle-ci détourna la tête avec dégoût.) Quelle timidité ! Quelle pudeur de sentiments !... Ah ! voici mon fils Cléante qui vient vous saluer. Je vois que vous vous étonnez des grands enfants que j'ai. Mais je vais m'en débarrasser. Je vais les marier bientôt.

Marianne, en reconnaissant dans le fils d'Harpagon le beau jeune homme qu'elle aimait, avait été sur le point de défaillir. Frosine, qui n'était pas une mauvaise femme, comprit son trouble et l'aida à le dissimuler. Cléante s'inclinait très bas devant la jeune fille tout en la regardant tendrement. L'expression de ses yeux fit plus que l'aide de Frosine pour redonner à Marianne ses couleurs et sa vivacité.

— Madame, fit Cléante, je ne m'attendais pas à devoir saluer en vous ma future belle-mère. Et vous me comprendrez certainement quand je vous dirai que l'hymen de mon père choque trop violemment mes intérêts pour que je puisse l'accepter avec plaisir. Si cela ne dépendait que de moi, il ne se ferait pas.

— Voilà bien, s'écria Harpagon la jalousie inévitable des enfants d'un premier lit pour une belle-mère. Daignez excuser ce brutal, ma mignonne.

— Je l'excuse aisément, dit Marianne en indiquant d'un coup d'œil à Cléante qu'elle avait compris le sens de ses paroles. Et je dois lui dire que j'ai la même répugnance à devenir sa belle-mère qu'il en a à devenir mon beau-fils.

— Bonne réponse, dit Harpagon. Mais j'espère, ma belle, que ce jeune fou changera de sentiments.

— Jamais je ne changerai de sentiments pour madame, je le jure, fit Cléante continuant à regarder Marianne.

— Vous êtes peu poli, dit sévèrement Harpagon. Mais il est temps de partir pour la promenade. Excusez-moi, ma belle, de n'avoir pas songé à vous donner une collation...

— J'y ai songé pour vous, dit vivement Cléante, et j'ai fait envoyer chercher de votre part des oranges de Chine, des citrons et des confitures.

Harpagon, saisi d'une si effroyable dépense, demeura sans voix. Cléante continua aimablement en s'adressant à Marianne :

— Mon père craint que cette collation ne soit trop peu de chose pour vous être offert. Et posséder votre amour, être votre mari lui apparaît comme le suprême bonheur qu'on puisse posséder... Vous regardez le diamant que mon père a au doigt ?

D'un geste vif, avant qu'Harpagon eût eu le temps de l'en empêcher, Cléante avait enlevé du doigt du vieillard une bague de prix. Il la tendit à Marianne, et profitant de ce que son audace rendait Harpagon muet de saisissement, il dit d'une voix tendre à la jeune fille :

— Gardez ce diamant, belle Marianne, c'est un présent que mon père vous fait. Il juge qu'une telle bague convient mieux à vos jolis doigts fuselés qu'à ses doigts de vieillard.

— Traître, fit Harpagon tout bas à son fils, tu me voles, tu me mines...

— Voyez, continue Cléante à Marianne avec la plus grande tranquillité, mon père me cherche querelle parce que vous n'acceptez pas assez vite son cadeau. Vous le ferez tomber malade. De grâce, ne résistez pas davantage...

— J'accepte donc, fit Marianne toute rougissante de plaisir et persuadée que le vieillard voulait en effet lui faire ce présent. Mais c'est pour ne pas vous désobliger. J'en suis toute confuse.

— Enfin, dit Cléante à Harpagon qui étouffait de colère, soyez content, mon père. Madame vous fait la grâce de recevoir cette bague. Tandis que l'on met les chevaux au carrosse, souffrez, belle Marianne, que je vous conduise au jardin où j'ai fait porter la collation.

Cléante souriant et galant offrit la main à Marianne et ils s'éloignèrent, tandis qu'Harpagon croisait les bras sur sa poitrine comme pour s'empêcher d'éclater de fureur.

— Oh ! oh ! parvint-il enfin à balbutier en saisissant le bras de Valère. C'est trop fort ! Mon fils m'assassine. Cours t'occuper de la collation, Valère, afin d'en sauver le plus possible pour le renvoyer au marchand.

Et tout soufflant et gémissant de la perte de sa bague, Harpagon rejoignit la société au jardin.

Quand il arriva sur la terrasse fleurie de chèvrefeuille, où La Merluce et Brindavoine s'empressaient à donner des rafraîchissements commandés par Cléante, Harpagon remarqua que son fils parlait à Marianne avec plus d'empressement que ne le commandaient les circonstances.

— Ouais, fit-il, le voilà qui lui baise la main, c'est bien de la tendresse pour un beau-fils.

Il s'approcha brusquement. Aussitôt en l'apercevant, Frosine qui parlait avec animation aux jeunes gens se tut. Elle était en train, dans son infatigable imagination de marieuse, de chercher un stratagème pour ôter à Harpagon le désir d'épouser Marianne. Celle-ci et Cléante lui avaient en effet avoué leur amour et avaient imploré son aide. Élise s'était jointe à leurs prières.

— Bon, avait dit Frosine, j'y réfléchirai. Je saurai bien faire changer d'idée à votre mère, Marianne, et quant au seigneur Harpagon, je me

souviens trop de sa laderie pour ne pas...

Elle s'interrompt, le vieillard était près d'eux.

— Mesdames, dit-il, le carrosse vous attend. Bonne promenade. Restez ici, mon fils, ces dames iront seules, j'ai besoin de vous.

Cléante fit la grimace, mais il dut s'incliner et se contenta de donner la main à Marianne jusqu'au carrosse.

— Mon fils, dit Harpagon au jeune homme pendant que La Merluche et Brindavoine desservaient la table de la collation sous le regard empressé de Valère, dites-moi ce que vous pensez de Marianne.

— Ce que je pense ? fit Cléante en dissimulant son trouble, mon Dieu, je la trouve... quelconque. Peu d'esprit, peu de beauté... Je ne dis pas cela pour vous en déguster, mon père.

— En somme, elle ne vous plairait pas, dit Harpagon, qui pinçait avec malice ses lèvres minces. Tant pis, car je me trouvais un peu vieux pour épouser cette jeune fille et je songeais à vous la donner en mariage.

— À moi ? s'écria Cléante pâle de bonheur.

— Oui, mais puisqu'elle ne vous plaît pas, je ne veux pas forcer votre inclination...

— Je l'épouserai pour vous faire plaisir, mon père, balbutia le jeune homme, qui s'en voulait à mort de ses réponses.

— Je ne suis pas si tyrannique, reprit cauteleusement Harpagon. Si elle vous avait plu un tant soit peu je vous l'aurais donnée en mariage, tandis qu'il faudra que je suive ma première idée...

— Ah ! mon père, s'écria Cléante, tout palpitant, permettez-moi de vous ouvrir mon cœur : j'aime Marianne et depuis longtemps...

— Vraiment ! dit Harpagon avec un calme qui trompa son fils sur ses sentiments. Vous la connaissiez donc ? Et elle, que dit-elle de votre amour ?

— Je crois, fit le jeune homme qui saisit avec fougue les mains de son père, ne pas lui être indifférent. Et à chacune des visites que je lui ai faites, elle m'a reçu de façon à m'en convaincre. Je vous avais caché ces circonstances, mais votre bonté...

— Ah ! ah ! ah ! ricana rageusement Harpagon, tu parles de ma bonté ? Tu as tort. Je t'ordonne d'oublier Marianne que je vais épouser et de te préparer à te marier à une veuve très riche que je te destine.

Un éclair de colère jaillit des yeux de Cléante.

— Vous m'avez trompé, dit-il. Et je ne vous obéirai pas. Je saurai vous enlever Marianne qui m'aime...

— Misérable ! cria Harpagon qui voulut se jeter sur son fils, je vais te battre.

— Je ne vous le permettrai pas, s'écria Cléante au comble de la colère. En devenant mon rival dans la conquête de celle que j'aime vous m'enlevez tout respect de vous...

Le père et le fils se défiaient du regard quand maître Jacques, attiré par le bruit de la dispute, se jeta entre eux pour les séparer. Il les prit à part l'un après l'autre pour leur faire entendre raison, mais il dut, pour les apaiser, employer de fausses promesses. Il assura à Cléante que s'il reprenait envers son père l'attitude respectueuse qu'il devait, il en aurait tout ce qu'il désirait. D'un autre côté, il déclara à Harpagon que son fils reconnaissait ses torts et qu'il était prêt à lui obéir à condition qu'il lui fit faire un mariage plus à sa convenance.

Ayant ainsi, à ce qu'il crut, accommodé les parties, maître Jacques prit congé de ses maîtres, bien content de lui.

Cléante s'approcha de son père avec empressement.

— Je vous demande pardon, lui dit-il, de mon emportement de tout à l'heure et je vous promets de garder toujours le souvenir de vos bontés.

— Je suis charmé de te voir si raisonnable, lit Harpagon d'un ton radouci, et je t'assure qu'il n'y aura rien que tu ne puisses obtenir de moi.

— Je suis si heureux, mon père, continua Cléante avec bonheur, que vous m'accordiez la main de Marianne...

— Qu'est-ce qui te parle de cela ? demanda Harpagon sèchement. Tu m'as promis d'y renoncer.

— Moi ? cria Cléante irrité. Je n'y renoncerai jamais.

— Comment ! dit Harpagon avec fureur, tu retombes dans ta désobéissance ? Va-t'en, traître, perfide, je ne veux plus te voir. Tu n'es plus mon fils.

— Tout m'est indifférent ! s'écria Cléante.

— Je te maudis et, ce qui est pire, je te déshérite.

— À votre aise ! répliqua le jeune homme avec emportement.

Puis, tandis qu'Harpagon éclatait en malédictions et en injures, il traversa rapidement le jardin dont il s'apprêta à refermer la porte avec fracas.

— Attendez-moi, monsieur, cria La Flèche qui arrivait en courant, tenant sous son bras une cassette de bonne taille, attendez-moi, j'ai le trésor de votre père, je l'ai enfin déniché. Venez vite, je vous expliquerai tout.

— Au fait, dit Cléante, tu me rends service. Cet argent pourra fort bien me servir à acheter le consentement de ce vieillard obstiné. Courons.

— Au voleur ! criait pendant ce temps d'une voix lamentable Harpagon qui, en allant au bout du jardin rendre visite à sa chère cassette, avait trouvé le trou vide et le trésor envolé. Au voleur ! Arrêtez-le ! Rends-moi mon argent, coquin ! Je ne puis vivre sans mon argent bien-aimé. Qu'on pendre tout le monde ! mes serviteurs, mes enfants, moi-même, s'il le faut, mais qu'on retrouve mon cher argent !

Hein ? Quoi ? n'ai-je pas entendu le voleur ? Ah ! le voilà ! Je tiens son bras ! Non, c'est moi-même ! Je ne sais plus où j'en suis ! Mon argent ! mon pauvre argent si beau !



jeanpierre

Mon argent! mon pauvre argent si beau...

Après s'être bien lamenté, Harpagon prit le parti de courir chez le commissaire.

Celui-ci eut d'abord quelque peine à comprendre ce qui était arrivé, au milieu des explications véhémentes de l'avare.

— Tranquillisez-vous, lui dit-il enfin, je retrouverai cette cassette. Je m'occupe spécialement des vols et si j'avais autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de voleurs, je serais riche. Qui soupçonnez-vous du larcin ?

— Tout le monde, répondit le vieillard qui se remettait peu à peu. Et je veux que vous arrêtiez la ville et les faubourgs.

— Agissons prudemment, reprit le commissaire, et questionnons d'abord les domestiques. Holà ! vous, dit-il à maître Jacques, qui apparaissait sur le seuil de la maison. Écoutez un peu. Y a-t-il longtemps que vous servez le seigneur Harpagon ?

— Dix ans.

— Bien, dit le commissaire à Harpagon, ce n'est pas là votre voleur. Écoutez, mon garçon, on a volé de l'argent à votre maître, n'avez-vous aucun soupçon sur quelqu'un de vos camarades ?

Maître Jacques, à cette question, se dit que l'occasion était bonne pour lui de se venger des railleries de l'intendant.

— Un soupçon ? fit-il, ma foi, je gagerais bien que c'est l'intendant de monsieur qui a fait le coup.

— Par exemple ! s'écria Harpagon. L'as-tu vu rôder près de l'endroit où était votre argent ?

— Oui, dit maître Jacques avec assurance. Où était-il votre argent ?

— Dans le jardin.

— C'est cela, je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi était l'argent ?

— Dans une cassette.

— Parfaitement. Une cassette. Je lui en ai vu une.

— Mais de quelle couleur était-elle, cette cassette ? demanda le commissaire. Comment était-elle faite ?

— Comment elle était faite, fit maître Jacques avec un peu d'embarras. Hem ! elle était faite comme une cassette, une grande cassette.

— Celle qu'on m'a volée est petite, remarqua Harpagon.

— Oh ! dit maître Jacques, quand je dis qu'elle était grande, ce n'est pas par la taille, c'est pour la valeur du contenu.

— C'est bien la mienne, fit Harpagon avidement.

— Mais encore, reprit le commissaire, quelle était sa couleur ?

Maître Jacques hésita, se gratta la tête :

— Elle m'a paru rouge, dit-il.

— Non, grise, fit Harpagon.

— Oui, oui, gris-rouge, c'est ce que je voulais dire.

— Ciel ! à qui se fier ! s'exclama Harpagon. C'est évidemment mon voleur. Je l'aperçois là-bas. Valère ! venez ici ! Ah ! coquin, infâme, je sais tout. Je sais comme tu m'as trompé.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Valère qui crut, à ces paroles, qu'Harpagon était instruit de son amour pour Élise et du rôle qu'il avait joué pour l'approcher. C'est vrai, je le reconnais, j'ai été coupable envers vous, mais ma faute est pardonnable.

— Ah ! tu trouves cela, toi ? fit Harpagon en grinçant des dents. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

— Hélas, monsieur, l'amour.

— Bel amour ! l'amour de mes louis d'or.

— Non, dit vivement Valère, je n'ambitionne rien de votre fortune et je ne vous demande que de me laisser le trésor qui fait ma vie.

— Ah ! le pendard ! s'écria Harpagon, il croit que je vais le laisser jouir de son vol !

— Mais nous nous sommes engagés l'un à l'autre pour jamais, dit Valère avec ardeur et prière. La mort seule peut nous séparer...

— La prison d'abord, crie Harpagon.

— Je suis prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira, dit Valère avec dignité, tout en continuant à croire qu'il s'agissait de son amour pour Élise. Mais votre fille n'a rien à se reprocher.

— Je le crois bien, s'écria Harpagon, il ne manquerait plus que ma fille fût complice du vol...

— D'ailleurs, continua Valère, dame Claude sait la vérité de tout ce que je dis et pourra vous rendre témoignage de ce que votre fille et moi nous sommes mutuellement signé hier une promesse de mariage.

— C'est trop fort, s'écria Harpagon avec colère. À la fois voleur et suborneur ! Écrivez cela, monsieur le commissaire.

Au moment où Valère, surpris de ces paroles, ouvrait la bouche pour en demander l'explication, un bruit de carrosse retentit. Frosine, Marianne et Élise rentraient de leur promenade, tandis qu'un homme d'un certain âge, de visage à la fois triste et majestueux, pénétrait sur leurs pas dans la maison d'Harpagon.

— Malheureuse ! s'écria le vieillard en apercevant sa fille. Quoi, tu te permets d'aimer un voleur, de te faire complice du crime commis contre ton père ? Au couvent ! Au couvent !

— Mon père, s'écria Élise en se précipitant à ses genoux, vous ne pouvez avoir de Valère une telle opinion. Ne vous laissez pas aller à votre colère, je vous en prie. Si je lui ai donné mon amour, c'est qu'il le mérite !

— Ah ! Seigneur Anselme, dit Harpagon s'approchant du nouveau venu qui regardait d'un air étonné toute cette scène, vous me voyez bien ému. Un traître domestique m'a volé à la fois mon argent et ma fille.

— Moi, un voleur ? s'écria Valère avec indignation. Non, je le proclame. Et si j'aime la charmante Élise...

— C'est à vous, seigneur Anselme qu'il appartient de poursuivre ce scélérat en justice, dit Harpagon, puisque ma fille doit être votre femme.

— Je ne voudrais en rien contrarier les sentiments de cette douce enfant, dit Anselme qu'Élise regardait avec des yeux suppliants. Mais pour ce qui est du vol qui vous a été fait, je suis prêt, seigneur Harpagon, à embrasser tous vos intérêts.

— Je ne comprends rien à cette accusation insensée, dit Valère avec dédain. Je suis d'un sang trop noble pour descendre à de viles actions. Oui, messieurs, continua le jeune homme avec fermeté en voyant le regard de doute qu'échangeaient Harpagon et Anselme, mon père était don Thomas d'Alburci, de Naples.

— Tout beau, jeune homme, fit Anselme avec beaucoup de vivacité. L'homme dont vous parlez a péri sur mer il y a seize ans avec sa femme et ses enfants. C'était à l'époque des grands troubles de Naples. Ainsi, vous vous rendez compte de l'audace de votre allégation.

— Non, monsieur, répondit Valère avec feu, car vous ignorez que, dans le naufrage de notre navire, j'ai été sauvé par un domestique fidèle et recueilli par un bateau espagnol. Le capitaine du navire s'est pris d'amitié pour moi et m'a fait instruire et élever comme si j'étais son propre fils. Longtemps, j'ai cru que mon père était mort, mais, tout récemment, on m'a appris qu'il vivait en France sous un nom d'emprunt. Je suis accouru d'Espagne pour le rechercher. En passant dans cette ville, mon destin m'a fait rencontrer l'adorable Élise. Pour me rapprocher d'elle, j'ai remis à plus tard ma recherche, j'ai joué ici le rôle d'un domestique...

Marianne, pendant ce récit, était demeurée comme suspendue aux lèvres du jeune homme.

— Avez-vous quelque preuve de tout ce que vous dites ? demanda-t-elle, frémissante d'une émotion qui semblait s'être communiquée au seigneur Anselme dont le visage était devenu d'une pâleur de cire.

— Oui, dit gravement Valère. J'ai conservé ce cachet de rubis qui appartenait à mon père, et le vieux Pedro, le domestique qui me sauva du naufrage, peut témoigner de la vérité...

— Mon frère, s'écria Marianne en saisissant les mains du jeune homme avec un cri de joie, que notre mère va être heureuse, elle qui vous a tant pleuré ! Nous aussi, toutes deux nous avons été sauvées du naufrage, mais ce sont des corsaires maures qui nous ont recueillies et ils ne nous ont rendu notre liberté qu'au bout de dix ans. Quand nous sommes revenues à Naples, nous n'avons pu y retrouver qu'une minime partie des biens dont les adversaires politiques de mon père nous avaient dépouillées. Le hasard – le destin – nous a conduites ici,

où depuis plusieurs années nous vivons dans la gêne. Ah ! mon frère, quelle joie de vous retrouver, ce ne sera plus souffrir que de souffrir avec vous !

— Chers enfants, dit à son tour Anselme en pleurant et en prenant les deux jeunes gens dans ses bras, embrassez-moi. Je suis don Thomas d'Alburci ; j'ai pu sauver du naufrage ma vie et mes richesses. Mais je vous ai cru morts, et n'ayant pas osé retourner à Naples où triomphaient mes ennemis, je n'ai rien su des recherches dont j'étais l'objet. De longs voyages m'ont aidé à supporter mon deuil. Enfin, je me suis établi ici sous le nom d'Anselme et je m'étais décidé à me remarier pour me créer une nouvelle famille. Chers enfants, rien ne nous séparera plus.

— Tout cela est très beau, objecta Harpagon, mais alors, seigneur Anselme, c'est vous qui allez me payer les dix mille écus que votre fils m'a volés.

— Mon fils ne peut avoir commis une si lâche action ! s'écria le seigneur Anselme indigné. Qui l'accuse ?

Harpagon montra du doigt maître Jacques, qui se faisait tout petit en voyant le tour qu'avaient pris les choses.

— Je veux mon argent ! s'écria l'avare.

— Eh ! vous l'aurez, mon père, dit Cléante qui venait d'entrer. Votre cassette vous sera rendue si vous me laissez épouser Marianne. Elle vous sera rendue intacte, je vous le promets.

— Cléante, dit Marianne timidement, il est d'autres consentements à obtenir que celui de votre père. C'est celui du mien, que la bonté du ciel vient de me rendre.

— Soyez tranquilles, mes enfants, dit Anselme qui souriait avec bonheur, je veux avant tout votre joie. Seigneur Harpagon, ne contrarions point la nature. Les jeunes doivent aller avec les jeunes. Marions Marianne à votre fils et Elise au mien.

— Avant de répondre, fit Harpagon, je veux voir ma cassette. Et puis, je vous en préviens, je n'ai pas d'argent à donner à mes enfants.

— J'en ai pour eux, reprit Anselme, ne vous inquiétez pas.

— Il me faut un habit neuf pour assister aux noces, il y a les frais de contrat... tout cela coûte cher, objecta encore Harpagon.

— Je me charge de ces frais.

— Pardon, messieurs, remarqua le commissaire, qui me payera mes écritures ?

— Pour votre paiement, pendez cet homme, fit Harpagon en désignant maître Jacques.

— On me bat quand je dis la vérité, on me pend quand je mens, dit piteusement maître Jacques. Que-faut-il donc choisir ?

— Pardonnons-lui, seigneur Harpagon, puisque tout le monde est heureux, fit Anselme. Voici votre dû, commissaire, et quant à nous,

mes enfants, allons vite faire part de notre joie à votre mère.

Le jour tombait. La Merluche alluma les chandelles dont la lumière tremblotante faisait danser les ombres sur les murs. Tandis que Valère et Elise, Cléante et Marianne, enivrés de bonheur, sortaient sur les pas d'Anselme, légers et vifs, Harpagon se dirigea aussi vers la porte.

Certes, la pensée et la joie de retrouver sa cassette occupaient son cœur tout entier ; cependant, la vue des deux chandelles allumées dans la pièce l'arrêta un instant. Deux chandelles ! quel luxe inouï, quelle monstrueuse dépense ! L'avare se baissa vivement et en souffla une.



Le Bourgeois gentilhomme



I la fierté que la noblesse montre en toute occasion en ce grand siècle où rayonne le Roi-Soleil a quelque chose d'irritant pour le peuple, si toute cette dépense qui se fait à la cour pour la joie des heureux du monde insulte à la misère des petits, combien est plus haïssable mille fois l'arrogante richesse de certains parvenus.

Une longue accoutumance du pouvoir que donne la possession de l'argent, jointe au souci de l'orgueil de descendre d'une notoire et parfois illustre lignée d'ancêtres, peut apporter à des esprits polis par une éducation raffinée une bienveillance qui tempère le dédain des humbles, une pitié de la force pour la faiblesse, qualités qui font accepter la dépendance avec moins de rancœur. Mais qui, sans rire ou sans s'indigner, pourrait supporter la hauteur de tel marchand subitement enrichi ?

Nous sommes au XVII^e siècle. Toute l'instruction, qui seule peut niveler les âmes en leur apportant les mêmes lumières sur toutes choses, n'est accordée qu'à la classe dirigeante, la Noblesse. Il faut aux enfants du peuple la force invincible que donne le génie pour participer – avec quels efforts et quelle patience ! – à la manne de science distribuée aux puissants. À part ces exceptions, la masse populaire ne peut compter, pour s'élever un peu, que sur ses qualités innées de bon sens, d'ingéniosité, de persévérant travail. Petits bourgeois, artisans, paysans pris par l'éternel besoin de monter plus haut, d'être plus heureux que leurs pères, ont besoin de toutes leurs forces dans le cadre étroit des devoirs. Ils sont sans autre orgueil que celui de la tâche remplie ; la vie leur est trop dure pour qu'ils puissent croire follement la dominer et la mener à leur guise. Leur médiocrité, qui se heurte à tant d'obstacles, leur fait se juger avec exactitude. Mais

viennent la richesse et tout le cortège qu'elle amène avec elle de pouvoir, de flatteries, d'ambitions démesurées, et les humbles d'hier – les pauvres ignorants – sont en grand danger de ne boire à cette source que ses impuretés.

Parce qu'ils n'auront pas eu le frein que donne en général à l'instinct une intelligence développée, cultivée, rien ne leur paraîtra au-dessus de leurs forces et de leurs capacités. Et si leur cœur n'a pas de bonté naturelle, de principes innés de droiture, nous les verrons plus brutaux, plus monstrueux que la postérité dégénérée des seigneurs féodaux...

M. Jourdain, marchand de drap enrichi subitement par quelques heureuses spéculations et des héritages imprévus, a fort heureusement un cœur assez doux pour ne pas verser dans cette méchanceté que facilite l'argent ; mais c'est sa cervelle d'homme simple qui a mal pu résister au torrent des écus.

La vanité, l'ambition, le mépris des simples joies de son existence travailleuse se sont emparés de sa pensée. Il a fait agrandir sa maison et l'a remplie d'un amoncellement de meubles coûteux, de bibelots achetés sans le discernement du goût.

Au milieu de toute cette opulence, il se promène avec enivrement. Mais il a songé qu'il devait se rendre digne de ce beau décor et prendre le chemin de devenir un homme de qualité. Ce nom de « Jourdain » ne sonne guère à l'oreille, il est vrai, et il semble souvent au nouvel enrichi que les deux grands laquais qu'il s'est empressé de prendre à son service le contemplent avec un certain air d'ironie.

C'est très blessant, quand on a assez d'écus pour avoir un train de maison aussi considérable qu'un marquis ou qu'un duc, que l'ironie de ses domestiques. Un habit de velours, certaines manières dans les gestes et la voix ne peuvent manquer d'en imposer à ces gens que l'on paye. Et puis, il y a aussi la qualité des visiteurs qui donne bon ton à une maison.

M. Jourdain a profondément réfléchi aux obligations que lui a apportées la fortune. Justement, à quelques pas de sa maison, habite le comte Dorante, gentilhomme authentique dont les aïeux ont pris part à toutes les croisades.

Certes, Dorante est loin d'avoir conservé les qualités de dignité et d'honnêteté qu'ont pu posséder ses glorieux ancêtres. Sa bourse est légère, ce qui fait que ses scrupules d'ambitieux oisif ne sont pas lourds. M. Jourdain, honnête marchand, aurait estimé ce gentilhomme, qui n'a que le titre sans en avoir l'âme, à sa juste et médiocre valeur, mais M. Jourdain parvenu n'a vu qu'une chose : Dorante est comte, il porte l'épée avec une insolente assurance, il mettra dans la maison bourgeoise une atmosphère de noblesse des plus enivrantes.

On ne saurait payer trop cher un pareil plaisir : recevoir un homme de qualité, l'appeler son ami, le copier dans ses vêtements et ses manières. Et M. Jourdain paye en effet ce plaisir très cher. Le comte, qui ne subsistait plus que grâce aux ressources aléatoires du jeu, a trouvé dans le bourgeois affolé de vanité la plus nourricière des vaches à lait.

Ce ne sont que demandes d'argent formulées avec cette admirable aisance des gens de qualité qui semblent obliger alors qu'on les oblige, dîners fins auxquels on prend part avec une condescendance tout aimable.

Dorante a même poussé l'ingéniosité du parasite jusqu'à vouloir faire profiter la femme qu'il aime de l'argent de M. Jourdain ; aussi a-t-il parlé à ce dernier de la marquise Dorimène de façon à affoler plus encore cette faible cervelle.

Il a osé lui dire – et comme il a bien ri tout seul de la façon sérieuse dont il lui a débité ce mensonge ! – que la jolie marquise avait entendu tellement parler de « M. Jourdain » qu'elle avait le plus vif désir de faire sa connaissance.

Plaire à une marquise ! À une de ces belles dames que le roi salue respectueusement et qui, rien qu'en soins de beauté et en parures, peuvent ruiner un gouverneur de province ! Cette pensée a été pour M. Jourdain un aiguillon tout-puissant. Et, auprès du charme de la grande dame, l'honnête beauté de M^{me} Jourdain, faite de santé et de propreté, a disparu de l'esprit de son vaniteux mari. Une marquise qui soupire de jolis riens derrière un éventail, quel captivant spectacle ! Que peuvent valoir après cela vingt années de fidèle dévouement et de vertus ménagères ?

Aussi, M. Jourdain a-t-il demandé à l'astucieux Dorante le meilleur moyen de transformer le flatteur intérêt de la marquise en tendre sentiment ; et, sur les conseils du gentilhomme, il ne se passe pas un jour où Dorimène ne reçoive bouquets, sérénades, bijoux même.

Dorimène, d'après Dorante, est infiniment sensible à ces marques galantes et généreuses de l'amour qu'elle a inspiré à M. Jourdain. Mais le comte oublie de dire à ce dernier que Dorimène est à cent lieues de croire que le gros bourgeois ridicule, dont tout le monde se gausse dans le quartier, soit le dispensateur des gracieusetés qu'elle reçoit.

Dorante a jugé en effet qu'il était grand temps pour lui de songer au mariage et que la marquise était aussi riche que belle. La générosité lui ayant paru le plus sûr moyen d'aider l'amour à vaincre un cœur féminin, il a tout simplement présenté à Dorimène les divers cadeaux de M. Jourdain comme venant de lui, Dorante. Et comme il les a choisis avec un bon goût et une délicatesse qui ne sentent en rien le bourgeois, la marquise a été fort touchée de tous ces hommages du gentilhomme.

Un superbe diamant est venu mettre le comble à la reconnaissance de Dorimène, et M. Jourdain a su ce qu'il lui en a coûté.

— Mais, a-t-il dit à son noble ami, il me semble qu'après un présent comme celui-là, je pourrais faire moi-même ma cour à la marquise et lui parler de mon amour.

Dorante n'a pas cru devoir refuser cette satisfaction à M. Jourdain, que pourraient lasser de si continuelles dépenses sans aube de résultat. Il compte d'ailleurs sur sa propre ingéniosité pour se tirer des embarras qui pourraient sortir pour lui d'une telle entrevue ; et il a présenté à Dorimène cette visite à M. Jourdain sous un jour particulier.

— Puisque, lui a-t-il dit, vous ne me permettriez pas de vous offrir, soit chez vous, soit chez moi, une fête digne de vos regards, il faut bien que je fasse choix pour cette occasion d'un tout autre lieu. M. Jourdain m'a offert sa maison pour que je puisse vous y recevoir de la façon dont je l'entends.

— Pour votre entrevue avec la marquise, avait-il d'autre part suggéré à M. Jourdain, il est de toute nécessité qu'elle soit accompagnée d'un festin agrémenté de chants et de danses. Ce sera du dernier galant et le duc de *** a régala ainsi avant-hier la dame de ses pensées.

M. Jourdain n'a pas cru devoir moins faire qu'un duc pour régaler la marquise et il a chargé l'officieux Dorante d'ordonner le festin et le ballet.

Le jour du régal est arrivé. M. Jourdain est impatient et rudoie tout le monde autour de lui, sa femme, sa fille, la jolie Lucile, et sa servante Nicole, que les grands airs de son maître n'intimident guère.

Il attend le tailleur qui doit lui apporter un habit somptueux, digne d'être remarqué par une marquise ; et, soucieux de mettre ses manières à la hauteur de celles des gentilshommes qui entourent chaque jour la noble dame, il a fait venir aussi un maître à danser, un maître de musique, un maître d'armes et un maître de philosophie. Il estime qu'avec quelques leçons de toutes ces sciences, il pourra prétendre à être un gentilhomme accompli.

Le maître de musique et le maître à danser sont arrivés les premiers. Ils ont amené avec eux les musiciens et les danseurs qui doivent figurer dans le régal offert à la marquise. Tous deux se félicitent du mécène que leur a adressé leur bonne chance. Peut-être souhaiteraient-ils qu'il fût plus à même d'apprécier le charme de « l'exquise musique » et des « ravissantes danses » qu'ils ont écrites et réglées pour lui, mais, disent-ils, il a du discernement dans sa bourse, et c'est déjà quelque chose.

C'est dans cette harmonie de pensée que les trouve M. Jourdain. Il est en robe de chambre et en bonnet de nuit.

— Me voilà, messieurs, dit-il, et tout prêt à voir votre petite drôlerie... Vous savez bien, cette chose en chansons et en danses que vous avez préparée. Comment me trouvez-vous équipé avec cette robe d'indienne ? Mon tailleur m'a dit que c'était ce que portaient au saut du lit les gens de qualité. Laquais ! Holà ! Non, ne venez point, c'était pour voir si vous m'entendiez. Que dites-vous de mes livrées, messieurs ?

— Parfaites ! répondent avec ensemble les deux maîtres d'Art.

— Et ce déshabillé ? demande M. Jourdain en ôtant sa robe de chambre et paraissant en étroit haut-de-chausses de velours rouge et en camisole de velours vert. Galant, n'est-ce pas ? Voyons, maintenant, je vous écoute.

Le maître de musique fait un signe à ses musiciens qui préludent. Une chanteuse fait entendre une gracieuse romance et tous, après avoir terminé, attendent les applaudissements de leur auditeur.

— Pas mal, pas mal, fait M. Jourdain, mais cette chanson me paraît un peu triste.

— C'est une chanson d'amour, objecte le maître de musique.

— Oui, mais j'aurais aimé ici et là une note un peu plus gaillarde. Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta-ta. Dans ce genre-là.

— Que vous chantez bien ! s'écrie le maître de musique ; vous devriez apprendre à fond la musique ; c'est l'art le plus utile du monde.

— Bah ! fait M. Jourdain. Est-ce vrai ?

— Mais oui. Les guerres ne viennent-elles pas d'un manque d'harmonie entre les hommes ? Si ceux-ci étaient musiciens, ils ne pourraient manquer de se mettre d'accord.

— C'est vrai, remarque M. Jourdain frappé de cette logique.

— N'oublions pas le rôle primordial de la danse, fait vivement le maître à danser, car la danse est nécessaire à la conduite des États. Ne dit-on pas qu'un homme qui a mal su mener ses affaires a « fait un mauvais pas » ?

Eh bien, qu'est-ce que faire un mauvais pas si ce n'est ne pas savoir danser ?

— Vous avez raison, dit M. Jourdain. Mais à présent, monsieur le maître à danser, montrez-moi comment savent se trémousser vos gens.

Aussitôt danseurs et danseuses, habillés en bergers, se mettent à exécuter au son des instruments et des voix une vive et légère pastorale. Les entrechats et les rythmes raviraient un connaisseur. Mais M. Jourdain se contente de répéter, pour tout bravo, « que cela lui paraît bien troussé et que ces gens se trémoussent passablement ».

— Votre ballet de cet après-midi sera ravissant, assure le maître à danser.

— Et, fait le maître de musique, auquel son art n'enlève pas le soin

de ses intérêts, vous devriez avoir toutes les semaines un concert chez vous.

— Les gens de qualité en ont-ils ? demande vivement M. Jourdain. Oui ? Alors, j'en aurai aussi. Seulement, je voudrais avoir parmi les instruments une trompette marine. Je trouve cela harmonieux.

Le maître de musique réprime un sourire de mépris pour un connaisseur de cette sorte. Mais le maître à danser s'empresse de dire :

— Mes élèves vous donneront ce soir la surprise de beaux menuets, tout comme celui qui fut dansé devant le roi.

— Apprenez-moi à danser un menuet et de la même manière que les gens de cour, fait aussitôt M. Jourdain.

Un chapeau étant nécessaire pour les saluts dans le menuet, M. Jourdain prend celui d'un de ses laquais et le pose par-dessus son bonnet de nuit ; puis, il s'efforce de copier les gracieux ronds de jambe et les révérences du maître, qui le reprend sans cesse avec beaucoup de sérieux. La leçon est presque terminée quand un laquais annonce à M. Jourdain la visite de son maître d'armes.

Celui-ci entre avec un salut bref, et présente à son élève un des deux fleurets qu'il a apportés.

— En garde ! dit-il d'une voix brusque. Le corps un peu penché, les pieds sur une même ligne, le bras moins étendu. Là. Touchez-moi l'épée, un saut en arrière. Redoublez. Une, deux, effacez le corps. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur ! Tout le secret des armes consiste à donner et à ne pas recevoir. Un seul petit mouvement de poignet qui déplace l'épée de votre adversaire suffit pour sauver votre vie. Et c'est pourquoi la science des armes est la plus importante qui soit dans un État – reposez-vous, monsieur. Elle rejette bien loin toutes les autres sciences inutiles comme la musique, la danse, la...

— Comment, monsieur le batteur de fer, s'écrie le maître à danser irrité, vous dédaignez la danse ! Je vous apprendrai votre métier.

— Traitez mieux l'excellence de la musique, grand cheval de carrosse, fait à son tour le maître de musique.

— Impertinents ! s'écrie le maître d'armes, je vais vous étriller d'importance.

— Messieurs, fait M. Jourdain suppliant, ne vous disputez pas ainsi. Ah ! vous voici, monsieur mon maître de philosophie. Venez m'aider à les séparer.

Le maître de philosophie s'approche en secouant doctoralement la tête :

— Ah ! dit-il, n'avez-vous donc point lu, messieurs, le docte traité que Sénèque a composé sur la colère, cette passion détestable qui rend l'homme semblable à la bête féroce ? Un sage ne doit pas s'émouvoir des injures qu'on peut lui dire, et...

— Il blâme l'art souverain de la musique... Il tient pour nulle la

danse qu'ont révélée tous les siècles... Ils ne veulent pas reconnaître que la science des armes est bien au-dessus de toutes les autres, s'écrient à la fois les trois disputeurs.

— Là, là, fait le maître de philosophie piqué, vous êtes bien impertinents pour oser louer ainsi devant moi les misérables arts des gladiateurs, des chanteurs et des baladins.

Le ton du maître de philosophie a été si plein d'outrecuidance, qu'il met immédiatement d'accord contre lui les trois autres.

— Bêlître ! Cuistre ! Philosophe de chien ! crient-ils.

Le maître de philosophie furieux oublie les leçons de Sénèque et se jette sur ses adversaires. Vainement, M. Jourdain les supplie-t-il de se calmer, les coups pleuvent si drus, qu'il ne veut pas tenter plus effectivement de les séparer pour ne pas risquer d'abîmer sa belle robe de chambre. D'ailleurs, les quatre hommes, tout en se battant, se sont poussés mutuellement dehors.

Au bout de quelques minutes, le maître de philosophie rentre seul en rajustant son collet et en s'éventant de son mouchoir.

— Commençons notre leçon, dit-il avec importance. Que voulez-vous apprendre ?

— Je suis fâché pour vous de cette scène, dit M. Jourdain.

— Laissons cela. Je vais composer sur ces gens une satire dans le genre de Juvénal qui les anéantira. Mais voyons, avez-vous quelque commencement de science ?

— Je sais lire et écrire.

— Voulez-vous que je vous apprenne la Logique ? C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit « ... Barbara celarent, Darii, ferio, baralipon »... Non ? Que diriez-vous de la Morale qui traite des félicités et enseigne aux hommes à modérer leurs passions ? Non ? Voulez-vous savoir la Physique, qui explique le principe des choses naturelles et nous enseigne les causes de tous les météores ?

— Il y a trop de brouillamini dans tout cela, dit M. Jourdain ; je voudrais que vous m'appreniez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point. Et aussi l'orthographe.

— Bon. Commençons donc par l'orthographe. Vous connaissez les cinq voyelles : A se forme en ouvrant fort la bouche. A... E se forme en rapprochant les deux mâchoires, E... I en écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, I... O se forme en rouvrant les mâchoires et en rapprochant les deux coins des lèvres de façon à former un rond, O... Et U en rapprochant les dents et en rouvrant les deux lèvres en dehors, U...

— A, E, I, I, I, O, O, U, U, U, que c'est vrai tout cela ! s'écrie M. Jourdain avec enthousiasme, I, I, A, A, E, O, U, U, E... Vive la science, c'est admirable.

— Demain nous apprendrons les consonnes, continue le maître de

philosophie, tandis que son élève ne se lasse pas de répéter les cinq voyelles en faisant faire à sa bouche une véritable gymnastique. Nous verrons D, qui se prononce en appuyant la langue sur les dents d'en haut : D, DA... Puis l'F en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre du dessous. FA, l'R où le bout de la langue se portant jusqu'au fond du palais fait une manière de tremblement, RA...

— C'est superbe ! s'écrie M. Jourdain, DA, DA, FA, FA, FA, R, R, RA, RA. Que c'est beau ! Mais, dites-moi, il faut que je vous fasse une confidence. Je voudrais écrire à une personne de la plus haute qualité, dont je suis amoureux, un petit billet galant. Aidez-moi à le composer.

— Voulez-vous l'écrire en prose ou en vers ?

— Ni l'un ni l'autre, fait M. Jourdain qui craint quelque difficulté à ces deux mots inconnus.

— Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre, reprend le maître de philosophie, car tout ce qui n'est pas vers est prose.

— Mais quand on parle, qu'est-ce que cela ? Quand je dis : « Nicole, apportez-moi mon bonnet de nuit ! »

— C'est de la prose.

— Quoi, s'écrie M. Jourdain, béant d'étonnement, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans le savoir ! Je vous remercie de m'avoir appris cela... Je voudrais donc mettre dans mon billet : « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. » Seulement, il faudrait tourner cela plus galamment.

— Mettez que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres, que...

— Non, je veux mettre les mots que j'ai dits, mais tournés à la mode. Arrangez-les un peu pour voir.

— Vous pourriez dire, reprend le maître de philosophie, qui a quelque peine à ne pas hausser les épaules : « d'amour, mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux » ou « Vos yeux, beaux, d'amour me font, belle marquise, mourir », ou « Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour. » Mais la meilleure manière est celle que vous avez dite.

— Et cependant je n'ai pas étudié, fait M. Jourdain rempli d'admiration pour lui-même. Je vous remercie de cette leçon, venez demain de bonne heure.

— Je n'y manquerai pas, dit le maître de philosophie, qui se retire en saluant.

M. Jourdain commence à s'inquiéter de ne pas voir arriver son tailleur, quand celui-ci entre, suivi de ses garçons. Il apporte un habit somptueux qu'il montre à son client avec orgueil.

— J'ai un garçon, dit-il, qui est le plus grand génie du monde pour tailler les pourpoints et un autre qui, pour monter un rheingrave, est le héros de notre temps. Cet habit vous ira comme un gant.

Tandis que les garçons tailleurs l'habillent, M. Jourdain se promène au milieu d'eux pour se faire bien voir. Il se trouve magnifique, alors qu'il n'est que ridicule dans toute cette soie passémentée d'or, lui qui portait si bien ses simples habits de drap fin.

— Donnez un pourboire aux garçons, mon gentilhomme, dit un des apprentis quand l'habillage est terminé.

« Mon gentilhomme » ! M. Jourdain est si heureux de cette appellation que son pourboire est des plus généreux.

— Merci, Monseigneur, fait le garçon enchanté.

« Monseigneur » ! Cela vaut bien une gratification de plus.

— Nous sommes bien obligés à Votre Grandeur, reprend l'apprenti qui a compris ce qu'il fallait dire pour plaire au parvenu.

— Tenez ; voilà pour « Votre Grandeur », fait M. Jourdain en donnant deux écus de plus. Et il songe que, si on le traite d'altesse, il se verra forcé de vider sa bourse. Noblesse oblige.

Mais les garçons tailleurs, contents de leur gain, n'ont pas insisté et ils se sont retirés avec de grands saluts. M. Jourdain s'apprête à sortir pour montrer son bel habit par la ville et il recommande à ses laquais de le suivre de très près, afin qu'on voie bien qu'ils sont à lui. Il va passer le seuil quand la servante Nicole paraît, un plumeau à la main.

En apercevant son maître engoncé dans son bel habit, Nicole part d'un grand éclat de rire. Elle est depuis longtemps au service de M^{me} Jourdain et on a toujours toléré sa liberté de langage.

— Hi, hi, hi, fait-elle, comme vous voilà bâti.

M. Jourdain la gronde vainement. Un fou rire l'a saisie, elle ne peut ni se contenir ni s'arrêter.

— Sotte, stupide, s'écrie le bourgeois, ne ris plus et écoute mes ordres. Il faut que tu prépares la maison. Je reçois du monde, du beau monde, aujourd'hui.

Du coup, le rire de Nicole s'éteint subitement.

— Ah ! dit-elle, c'est encore au moins de vos seigneurs qui mettent tant de désordre céans.

— De quel désordre parlez-vous ? demande en entrant M^{me} Jourdain, grande et belle femme au teint encore frais et qui fait sonner à sa ceinture ses clefs de bonne ménagère. Mon Dieu, mon mari, qu'est-ce que c'est que cet équipage-là ? Avez-vous envie que tout le monde se moque de vous ? Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. On entend ici à tout moment des vacarmes de musiques et de chanteurs qui incommode le voisinage.

— Sans compter, ajoute Nicole, qu'on s'use les doigts à frotter les planchers que tous vos beaux maîtres viennent salir.

— Paix, ma servante et ma femme ! dit brusquement M. Jourdain, je dois songer à apprendre de belles choses.

— Vous voulez savoir danser pour quand vous n'aurez plus de

jambes ? demande M^{me} Jourdain d'un air moqueur. Vous vous moquez et vous feriez mieux de songer au mariage de notre fille Lucile. Vous savez que Cléonte lui plaît fort et comme c'est le fils de nos plus anciens amis...

— Je songerai au mariage de Lucile quand j'aurai un meilleur parti pour elle, coupe sèchement M. Jourdain. Pour l'instant, je veux être aussi instruit qu'un homme de qualité. Oui, oui, riez, ignorantes. Vous ne savez pas les beautés de l'orthographe, de U, de DA, de FA... Et vous n'avez jamais fait d'armes. Tiens, Nicole, prend ce fleuret. Mets-toi en garde comme ceci, pousse en avant...

Nicole, qui est forte et adroite, pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.

— Ce n'est pas cela du tout, crie celui-ci, tu vas trop vite, tu n'attends pas que je pare...

— Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, reprend M^{me} Jourdain en haussant les épaules. Elles vous sont venues depuis que vous hantez la noblesse et que vous vous êtes coiffé de ce beau monsieur le comte sans le sou, toujours pendu à votre bourse. Tout l'argent que vous lui avez prêté, quand vous le rendra-t-il ? Jamais.

— J'ai sa foi de gentilhomme, proteste M. Jourdain, et pouvais-je refuser de prêter à un comte qui m'appelle son cher ami ? Mais taisez-vous, le voilà justement.

Dorante, qui est entré vivement d'un air aimable, se rend bien compte, à la mine renfrognée de M^{me} Jourdain, qu'elle lui est de plus en plus hostile. Aussi, pour l'amadouer, mais en vain, lui fait-il beaucoup de révérences et de compliments ; puis il s'extasie sur le bon air qu'a M. Jourdain dans son nouvel habit.

— Vous êtes, lui dit-il, l'homme que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

Ces mots, mensongers d'ailleurs, gonflent d'orgueil le gros bourgeois et il regarde sa femme d'un air d'importance, mais M^{me} Jourdain, qui ne croit nullement aux beaux discours de Dorante, murmure à son mari :

— Bonne dupe, le flatteur vous gratte à l'endroit qui vous démange, mais pour ce qui est de vous rendre votre argent, bernique.

— À propos, fait Dorante avec grâce et comme s'il avait entendu cette remarque, je suis depuis longtemps votre débiteur, mon cher monsieur Jourdain, il faut que je m'acquitte envers vous. Combien vous dois-je ?

M. Jourdain lance à sa femme un regard de triomphe et tout à la fois de mépris pour ses soupçons bien dignes d'une marchande ; mais M^{me} Jourdain ne sent pas si vite diminuer sa méfiance.

— Voyons, dit Dorante en examinant un petit mémoire que vient de lui remettre M. Jourdain, vous m'avez prêté le 19 juin 2 780 livres.

C'est exact. Le 3 juillet 4 379 livres 12 sous 8 deniers remis à mon tailleur. Puis... Tout ceci est fort juste et voilà un compte parfaitement tenu. Le total est de 15 900 livres et avec les 200 louis que vous m'allez donner pour arrondir la somme, cela fera en tout 18 000 francs que je vous rendrai bientôt.

— Mais... commence M. Jourdain, dont le nez s'allonge un peu tandis que sa femme murmure à son oreille :

— N'avais-je pas bien deviné ? Il vous ruinera.

— J'espère que je ne vous gêne pas, fait Dorante gracieusement. J'aurais pu emprunter ailleurs cette somme, mais vous êtes mon meilleur ami et j'aurais craint de vous désobliger en comptant sur un autre que sur vous.

— Vous avez bien fait, riposte vivement M. Jourdain qui va chercher dans son coffre la somme demandée, tout en imposant silence aux récriminations que murmure sa femme.

Celle-ci néanmoins montre sa mauvaise humeur à Dorante, qui ne paraît pas la voir et répond par des galanteries aux regards indignés de M^{me} Jourdain.

— Voilà les 200 louis, dit M. Jourdain en donnant l'argent à Dorante, qui l'empoche avec une désinvolture cavalière.

Cependant, il emmène à quelques pas son bailleur de fonds, de façon à ce que M^{me} Jourdain n'entende pas ce qu'il va dire.

— C'est toujours convenu pour cet après-midi, fait-il, la marquise brûle de vous voir. Mais surtout, n'allez pas lui parler des sérénades ni des cadeaux que vous lui avez faits.

— Ne pourrai-je pas lui demander au moins comment elle trouve le diamant ?

— Non, non, dit vivement Dorante, ce ne serait pas délicat.

Cet entretien à voix basse étonne et inquiète M^{me} Jourdain. Sur un signe d'elle, Nicole, sans avoir l'air de rien, vient écouter ce que dit son maître.

— J'ai fait en sorte, murmure celui-ci, que ma femme aille passer toute la journée chez sa sœur, ainsi nous serons libres...

Il s'arrête, il vient d'apercevoir la servante aux écoutes et il entraîne Dorante dans le jardin pour continuer la conversation.

Nicole met sa maîtresse au courant de ce qu'elle a entendu. M^{me} Jourdain hoche la tête avec un peu d'amertume.

— Il y a pas mal de temps que je me doute de quelque chose, dit-elle. C'est ce maudit gentilhomme qui entraîne mon benêt de mari. Mais je veux d'abord songer à ma fille et à son bonheur. Nicole, va trouver Cléonte et dis-lui qu'il vienne me voir. Il fera aujourd'hui sa demande à mon mari, et je l'appuierai de toutes mes forces.

— J'y cours avec joie, dit Nicole, car si Cléonte est du goût de notre Lucile, son valet Covielle me convient parfaitement aussi.

La servante s'élançait gaiement dans la me. Cléonte habite à quelques pas. La jolie et blonde Lucile ne pourrait trouver plus charmant mari que ce jeune homme, qui s'est distingué à l'armée en plusieurs combats et qui fait honneur par la dignité de sa vie à une longue lignée d'honorables bourgeois, ses ancêtres. Il n'a qu'une ambition : être l'heureux mari de Lucile et, comme il se sait aimé d'elle, il devrait être joyeux, tandis qu'aujourd'hui il va et vient avec une sorte de fureur concentrée. Son valet Covielle, un Gascon futé, à l'œil aussi vif que l'esprit, marche derrière son maître avec une égale mauvaise humeur.

C'est dans ces dispositions que Nicole les trouve, et l'accueil qu'ils lui font est si glacé que la jeune servante ne comprend rien à l'attitude du maître et du valet ; elle court aussitôt avertir Lucile de la façon dont elle vient d'être reçue par Cléonte et Covielle.

Cependant, le jeune homme s'est dirigé comme par hasard vers la maison de M. Jourdain. Et tout en marchant il raconte pour la centième fois à Covielle quelle douleur il a éprouvée le matin même lorsque, croisant Lucile qu'il n'avait pas vue depuis deux siècles, la jeune fille, au lieu de lui adresser au moins un sourire, a tourné brusquement la tête pour ne pas le voir.

— Ah ! Covielle, fait douloureusement Cléonte, être ainsi traité après tout l'amour que je lui ai témoigné ! Elle est ma pensée, mon but, mon seul souci. Et tout est brisé. Pourquoi ? N'est-ce pas ce comte qui fréquente sa maison qui l'a éblouie ? Mais c'est fini. Je ne l'aime plus et tu auras beau tâcher de l'excuser en me rappelant ses charmes...

— Je n'en ferai rien, monsieur, dit Covielle tristement, car je suis aussi fâché contre Nicole que vous pouvez l'être contre sa maîtresse. Vous regrettez tous les soins que vous avez pris pour prouver votre amour ? Et moi ? Combien de seaux d'eau n'ai-je pas tirés à la place de Nicole ? Combien de fois me suis-je rôti les joues à tourner la broche pour lui en éviter la peine. Mais, pour moi aussi, c'est fini.

— Et, continue Cléonte dont la voix s'altère, je t'en prie, Covielle, aide-moi à la détester, à voir tous les défauts qu'elle possède.

Covielle fait de son mieux ; il critique tour à tour la bouche un peu grande de Lucile, la petitesse de ses yeux, la nonchalance de sa voix, sa conversation trop sérieuse, mais l'amoureux Cléonte ne peut pas entendre ces appréciations sans protester avec ardeur. Pour lui, Lucile reste le type parfait de la beauté et du charme. Cependant, il assure qu'il ne l'aime plus.

Lucile, prévenue par Nicole de la fureur de Cléonte, n'a pas eu de peine à en découvrir la cause. Quand le jeune homme a voulu l'aborder le matin même, elle se trouvait en compagnie d'une de ses tantes, vieille fille de mœurs rigides et austères, qui aurait crié au

scandale en voyant sa nièce s'émanciper jusqu'à parler à un homme dans la rue. Et elle accourt vers Cléonte pour lui expliquer cette circonstance.

Mais l'explication n'est pas aisée. En voyant la jeune fille venir à lui, Cléonte, qui ne rêvait que cela, fait brusquement demi-tour. Covielle imite son mouvement, et tous deux veulent s'en aller sans rien écouter. Simple apparence que cette indifférence et cette fuite, puisqu'il suffit que Lucile et Nicole dépitées paraissent vouloir elles aussi quitter la place, pour que Cléonte et Covielle retournent aussitôt sur leurs pas. Cette querelle se termine comme se terminent, depuis le commencement du monde, toutes les petites querelles d'amoureux, par une franche et tendre explication. Et lorsque Mme Jourdain vient chercher Cléonte pour le conduire à son mari, elle a, pour les charmants visages des jeunes gens tout illuminés de bonheur, un regard satisfait.

— Venez vite faire votre demande, dit-elle en souriant à Cléonte.

Ainsi encouragé, Cléonte aborde M. Jourdain sans trop de timidité et lui dit son amour pour Lucile, son ardent désir d'être son mari. Mais M. Jourdain, pour toute réponse, dévisage froidement Cléonte et lui demande :

— Êtes-vous gentilhomme ? Non ? Alors, touchez là, monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

— Pourtant, s'écrie Cléonte, sans être de noblesse ma famille a rempli des charges honorables, et j'ai assez de biens pour tenir un bon rang dans le monde.

— Et notre fille n'est-elle donc point une bourgeoise, fille de bourgeois ? s'écrie M^{me} Jourdain irritée. Descendons-nous de la côte de saint Louis et votre père comme le mien, mon mari, ne vendaient-ils point du drap auprès de la porte Saint-Innocent ?

— Je ne sais ce que faisait votre père, mais le mien n'était pas marchand, répond sèchement M. Jourdain. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je veux un gendre gentilhomme.

— Oh ! mon père ! fait Lucile, les mains jointes avec prière.

— Et moi, s'écrie M^{me} Jourdain, je ne veux pas d'un gendre et de petits-enfants qui aient honte de ma bourgeoisie. Je veux qu'ils soient sans façons comme je le suis moi-même et que je puisse les aimer simplement.

— Taisez-vous ! fait M. Jourdain en frappant du pied avec colère. Ma fille sera marquise, je le veux, j'ai assez de biens pour cela, et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse !

Lucile s'est jetée en pleurant dans les bras de sa mère. Celle-ci l'entraîne en la calmant doucement et en exhortant Cléonte à ne pas désespérer ; le jeune homme reste sombre, et c'est la tête basse qu'il franchit ce seuil. Il était entré avec tant d'espérance ! Il se reprocherait

presque de n'avoir pas menti à M. Jourdain, de n'avoir pas flatté sa manie de noblesse.

— Je vous avais bien dit que le bonhomme était fou, dit Covielle, qui a cherché avec activité dans son esprit une autre manière de faire réussir le mariage de son maître. Il faut donc agir avec lui comme avec les fous. Laissez-moi faire, j'ai une idée. Il y a en ce moment à Paris une troupe de comédie qui joue un divertissement turc. Je connais le régisseur ; quelques pistoles honnêtement gagnées sont toujours les bienvenues pour les pauvres acteurs. Nous allons nous déguiser tous deux et faire venir ici les comédiens avec leurs costumes de théâtre. Vous, vous serez le fils du Grand-Turc, et moi votre truchement. Venez vite. C'est notre seul espoir.

Ces dernières paroles décident Cléonte qui hésitait à devoir son bonheur à une telle mascarade, mais il se dit qu'en effet, les fous ne peuvent être traités comme des gens raisonnables et, accompagné de Covielle, il court tout arranger pour se muer en fils du Grand-Turc.

— Quelle haine des grands seigneurs ! grommelle pendant ce temps M. Jourdain qui parcourt sa maison dans l'attente de ses invités, et que tous ces gens-là sont donc de petites gens !

L'entrée de Dorante qui donne la main à Dorimène tire M. Jourdain de ses réflexions. Là marquise a peine à s'empêcher de rire à la vue du ridicule personnage que Dorante lui présente, avec une emphase pleine d'ironie, comme son meilleur ami. Quant à M. Jourdain, la pensée qu'il est devant la grande dame de ses rêves le rend maladroit et gauche. Il s'embrouille dans ses révérences et balbutie son compliment sans se tirer de la fin.

Il a voulu faire à la marquise trois saluts respectueux que lui a indiqués son maître de danse, mais il n'a pas pris assez de place pour les commencer et il faut que Dorimène se recule un peu pour permettre à M. Jourdain de la saluer dans les règles.

— C'est que, madame, explique en souriant Dorante à la marquise qui se pince les lèvres pour ne pas rire, monsieur Jourdain sait son monde... Allons vite nous mettre à table et qu'on fasse venir les musiciens, ajoute-t-il rapidement dans la crainte que M. Jourdain ne vienne, par un mot imprudent, faire comprendre à Dorimène la véritable origine des différents présents qu'elle a reçus.

Et pendant le dîner, il surveille de même chaque velléité de M. Jourdain qui, en digne parvenu, aimerait se faire gloire des dépenses qu'il a faites. Dorante n'a pas trop de tout son esprit pour couper à propos la conversation.

La marquise est ravie du festin, des chants et de la musique ; M. Jourdain, un peu enhardi par le bon vin, commence à se sentir de l'esprit, quand la porte de la salle s'ouvre brusquement et M^{me} Jourdain, que son mari croyait à l'autre bout de Paris, entre les

bras croisés avec colère.

— Ah ! ah ! s'écrie-t-elle, voilà donc, mon mari, comment vous dépensez votre bien et pourquoi vous m'envoyez passer la journée chez ma sœur. Je vois bien qu'on ne m'attendait pas ici.

— Madame Jourdain, fait vivement Dorante en se levant et en adressant un clin d'œil expressif à son hôte, qui est très confus, vous avez tort de crier. Votre mari ne fait que me prêter sa maison, c'est moi qui offre ce régal à madame.

— Oui, impertinente, dit M. Jourdain à qui ce mensonge rend toute sa brusquerie. C'est monsieur le comte qui...

— Je sais ce que je dis, reprend M^{me} Jourdain sans se laisser intimider par les regards dédaigneux que la marquise jette sur elle. Et ce n'est pas bien beau de votre part, madame, de venir mettre la dissension dans mon ménage.

— Ah ! Dorante, quelle ridicule aventure est-ce là ? fait Dorimène en se levant et en sortant vivement. Vous aurez grand'peine à vous la faire pardonner.

— Courez, monsieur le comte, faites-lui mes excuses, supplie M. Jourdain. Puis se tournant vers sa femme :

— Sotte, extravagante, lui crie-t-il, vous chassez de chez moi des personnes de qualité. Ôtez-vous de devant mes yeux !

M. Jourdain est resté seul avec ses regrets de l'agréable fête interrompue. Tout à coup, il lève les yeux avec étonnement. Un personnage qu'il jurerait n'avoir jamais vu, vêtu d'une longue robe à large ceinture et la tête coiffée d'un turban, s'incline d'un air à la fois aimable et respectueux. C'est Covielle, devenu turc pour un temps.

— Monsieur, fait Covielle en déguisant sa voix, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous et cependant je vous ai vu quand vous n'étiez pas plus haut que cela. Quel bel enfant vous étiez ! J'étais un grand ami de feu M. votre père, qui était un fort honnête gentilhomme...

— Quoi ! s'écrie M. Jourdain avec ivresse, mon père était gentilhomme ? De sottes gens m'assuraient qu'il était marchand.

— Nullement, répond Covielle avec le plus grand sérieux, il était gentilhomme, mais comme il était fort obligeant et qu'il se connaissait en belles étoffes, il en donnait à ses amis pour de l'argent.

M. Jourdain nage dans la joie, il fait asseoir Covielle.

— Il faut, reprend celui-ci, que je vous dise quel est le but de ma visite. Mes longs voyages m'ont mené en Turquie où je me suis mis au service du Sultan qui me témoigne une grande confiance. Vous savez que le fils du Grand-Turc est à Paris ?

— Non. Je ne le savais pas.

— Par exemple ! s'écrie Covielle avec un étonnement bien joué, mais tous les seigneurs de la cour vont lui rendre visite et il est venu avec plusieurs officiers de sa suite. Il y a deux ou trois jours qu'il est là

et le voilà déjà amoureux. Savez-vous de qui ? De votre fille. Il désire être votre gendre. Connaissant feu votre père, j'ai pu lui assurer que vous étiez de bonne souche et comme j'avais aperçu votre fille : « Ah ! m'a dit Sa Hautesse, marababa Salem ! » Comprenez-vous le turc ? Non ? Cela veut dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle. » Et il a ajouté : « Cacaracamouchen », ce qui veut dire : « La chère âme ».

M. Jourdain écoute ébahi et rouge de joie ; il répète avec extase : « Marababa Salem » et « Cacaracamouchen ».

— Enfin, continue Covielle, Sa Hautesse va venir elle-même vous faire sa demande en mariage et elle veut à cette occasion vous élever au rang de mamamouchi. C'est une des plus hautes dignités de la Turquie. Cela correspond en France au titre de... paladin. Vous pourrez aller de pair avec les plus grands seigneurs du monde.

— Le fils du Grand-Turc va venir ici ? Il va me faire mamamouchi ? s'écrie M. Jourdain, qui à la pensée de tant d'honneurs se sent défaillir.

— Mais oui, tenez, le voilà.

La porte s'est ouverte toute grande devant Cléonte costumé en Turc et grimé avec art. Trois pages portent sa veste. Une vingtaine de Turcs richement habillés le suivent gravement. Parmi eux se trouvent des prêtres mahométans, un muphti et des dervis. Tous ces personnages font partie de la troupe comique dont a parlé Covielle.

— Ambousahim ogni boraf, Giourdina Salamaléqui, fait Cléonte en étendant la main avec une gracieuse condescendance vers M. Jourdain. Oustin yoc catahélégui basum base alla moram.

— Sa Hautesse dit, explique Covielle qui a toutes les peines du monde à s'empêcher d'éclater de rire du charabia de Cléonte, que votre cœur soit toute l'année, monsieur Jourdain, comme un rosier fleuri et que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents. C'est là un des saluts les plus polis de Turquie.

— Dites à Son Altesse turque que je lui souhaite toutes sortes de prospérités, dit avec respect M. Jourdain.

— Ossa binamen sadoc baballi orajaf ouram, dit Covielle en se tournant vers Cléonte, comme s'il traduisait les paroles de M. Jourdain, et Cléonte lui répond gravement :

— Bel-men.

— Son Altesse vous fait dire qu'après vous avoir investi de la dignité de mamamouchi, dont la cérémonie va avoir lieu à l'instant, il faut immédiatement conclure le mariage.

— Quoi, s'écrie M. Jourdain, la langue turque dit tant de choses en deux mots ! C'est admirable.

— Allons, commençons ! dit Covielle.

Trois Turcs ont étendu des tapis par terre et se prosternent dessus, tandis qu'avec beaucoup de contorsions et de grimaces le muphti et les

dervis invoquent Mahomet. Ils se saisissent de M. Jourdain, le revêtent d'un habit turc ; puis, avec toutes sortes de cérémonies burlesques et de mélopées auxquelles le charabia donne une certaine allure de langue étrangère, le muphti enlève à M. Jourdain sa perruque et le coiffe d'un turban de cérémonie qui est d'une ampleur démesurée. Il lui attache un sabre à la ceinture. Enfin, au chant de « ha la ba, ba la chou, ba la da », tous les comédiens se retirent. Cléonte escorté de Covielle les reconduit gravement jusqu'au seuil de la maison. Et M. Jourdain, qui reste un peu éberlué de tous les détails de la cérémonie, demeure devant une glace en contemplation de sa dignité.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ? s'écrie M^{me} Jourdain qui vient d'entrer dans la pièce. Vous êtes tout à fait fou, mon mari ? Qui vous a fagoté comme cela ?

M. Jourdain fronce le sourcil et regarde sa femme avec dédain.

— Soyez moins impertinente, dit-il, je suis un mamamouchi.

— Quelle est cette bête-là ?

— Mamamouchi, c'est-à-dire en français « paladin ».

— Vous voulez vous faire baladin, à votre âge ? Vous êtes fou vraiment. Ah ! mon Dieu. Quel malheur !

— Ba la chou, ba la da, hou la ba, chante M. Jourdain en tournant sur lui-même comme il l'a vu faire aux dervis. Mais, comme il est gros et lourd, il perd son équilibre et tombe par terre.



« Soyez moins impertinente, je suis un mamamouchi! »

Cette fois, M^{me} Jourdain croit absolument que son mari a perdu la raison et elle court à la recherche de sa fille en criant.

M. Jourdain s'est relevé péniblement et il est en train d'assurer son turban sur sa tête quand Dorante entre avec Dorimène. Covielle a rencontré le gentilhomme qui connaît son maître et l'a mis au courant du but de toute cette comédie. Dorante en a fait part à son tour à la marquise et tous deux ont convenu de prendre part au joyeux complot destiné à assurer le mariage de Cléonte. Ils viennent donc apporter leurs félicitations au nouveau mamamouchi.

Celui-ci les reçoit avec toute la dignité que nécessite sa haute situation. Et comme il sait maintenant saluer « à la turque », il souhaite à Dorante « la force des serpents et la prudence des lions », et à la marquise « son rosier fleuri toute l'année ».

— Vous voyez, madame, fait Dorante à Dorimène, que la prospérité n'aveugle pas M. Jourdain et qu'il connaît encore ses amis... Mais où donc est Son Altesse turque ? Nous venions lui faire notre cour.

— La voici qui vient, et voilà ma fille qu'on a prévenue.

Dorante et la marquise font de profondes révérences à Cléonte qui les salue d'une phrase de charabia. M. Jourdain voudrait bien présenter le comte à son futur gendre, mais, Covielle n'étant pas là et sa connaissance de la langue turque étant insuffisante, il peut tout juste crier dans l'oreille de Cléonte :

— Le segnore est un mamamouchi français et madame une mamamouchi française. Ouf, ajoute-t-il en voyant entrer Covielle, vous voilà, c'est heureux, car sans vous il m'est impossible de me faire comprendre de Sa Hautesse.

— Alabala crociam, acci boram alabamen, dit Covielle à Cléonte.

— Cataléqui tubal ourin, répond celui-ci.

— Comme il parle bien turc ! s'écrie M. Jourdain. Mais venez, ma fille, ajoute-t-il en prenant la main de Lucile étonnée et en la mettant dans celle de Cléonte, voilà le mari que je vous donne.

Lucile pousse un cri et veut arracher sa main des doigts du jeune homme :

— Non, mon père, gémit-elle, je ne me marierai qu'avec Cléonte, et...

Elle a levé les yeux sur le faux Turc et a reconnu celui qu'elle aime, aussi s'empresse-t-elle d'ajouter avec un ton de soumission qui ravit M. Jourdain :

— Il est vrai que vous êtes mon père et que c'est à vous à disposer de moi selon votre volonté.

— Quoi ? Qu'est-ce à dire ? s'écrie M^{me} Jourdain qui accourt à ce moment. Que signifie cette comédie ?

— Cela signifie, dit sèchement M. Jourdain, que je marie notre fille avec le fils du Grand-Turc. Faites faire vos compliments à Sa Hautesse

par son interprète que voilà.

— Vous devez être heureuse, madame Jourdain, dit Dorante, d'avoir une Altesse turque pour gendre.

— C'est très glorieux, ajoute Dorimène.

M^{me} Jourdain hausse les épaules avec colère.

— Je n'ai pas besoin des conseillers, fait-elle. Ma fille n'épousera pas un Turc, elle n'oubliera pas Cléonte.

— Ah ! que ne fait-on pas pour être grande dame ! dit avec componction Dorante.

— Non et non, crie M^{me} Jourdain, je refuse mon consentement, et si Lucile me faisait un coup comme celui-là, je ne la reverrais pas de ma vie.

Vainement, M. Jourdain lui ordonne de se taire et de consentir à ce qu'il a décidé ; vainement Lucile, Dorante et Dorimène tâchent de lui expliquer par signes que Cléonte et le fils du Grand-Turc ne font qu'un, M^{me} Jourdain ne veut rien comprendre. Il faut que Covielle la prenne à part, non sans être repoussé plusieurs fois, et lui révèle la vérité de tous ces déguisements.

— Ah ! ah ! dit alors tout haut M^{me} Jourdain, je comprends...

— Quoi donc ? fait vivement le mamamouchi.

— Je comprends... que j'ai tout le monde contre moi et qu'il faut bien que je dise oui à mon tour, dit M^{me} Jourdain en riant. Qu'on aille vite quérir le notaire.

— Et, fait Dorante à qui Dorimène vient de parler tout bas, nous en profiterons pour nous marier aussi, madame et moi. Ainsi M^{me} Jourdain, vous n'aurez plus lieu de concevoir de jalousie.

M. Jourdain est tout étonné de cette détermination, mais un sourire satisfait éclaire bientôt son visage. Il a compris lui aussi : ce mariage de Dorimène et de Dorante, c'est une feinte.

— Parfait, dit-il, allons vite établir et signer les contrats. Monsieur, ajoute-t-il en s'adressant à Covielle, puisque tout le monde se marie, je vous donne Nicole. Et ma femme ?... ma foi, je la donne à qui la voudra.

M^{me} Jourdain hausse les épaules en riant. Elle est si heureuse du bonheur de sa fille qu'elle ne songe nullement à quereller le mamamouchi qui, demain, s'éveillera Jourdain comme devant et peut-être un peu plus raisonnable d'avoir été dupé aussi complètement.

Cependant on entend des chants de violons et de hautbois. Il s'agit du ballet dont M. Jourdain devait donner le divertissement à la marquise. Tout le monde en profitera, jusqu'au notaire ; et le dessein galant va devenir une fête de famille.



Les Fourberies de Scapin



S-TU bien sûr de la nouvelle qu'on t'a dite au port, Silvestre : mon père revient ce matin même et il veut me marier ?

— Oui, monsieur. Il sera là tout à l'heure. Et c'est à une fille du seigneur Géronte, son associé, qui revient avec lui de voyage, qu'il veut vous voir uni.

— Te rends-tu compte de ma peine, Silvestre ?

Silvestre secoua la tête avec embarras.

C'était sur une petite place de Naples que le jeune Octave s'entretenait avec son valet. Les toits plats des maisons semblaient flamboyer dans la clarté du soleil. Des rues avoisinantes arrivaient des rires et des cris d'enfants, et parfois le chant sautillant d'une mandoline. Des pigeons, d'un vol lourd et caressant, venaient se poser sur le bord d'une vasque où jaillissait une fontaine, et ils buvaient avidement.

À ce moment, un homme sortit d'une des maisons de la place. Il portait une livrée bigarrée. Sa tête fine et intelligente appelait l'attention.

— Ah ! mon cher Scapin, fit Octave avec chaleur, sauve mon amour et je te serai reconnaissant toute ma vie.

— Mais pourquoi, j'y réfléchis, n'avouez-vous pas tout simplement votre mariage à votre père, puisque la jeune fille est digne de vous ?

— Ma belle Hyacinthe a toutes les qualités et toutes les vertus, dit Octave vivement, mais tu connais mon père. Sans être aussi... économe que le père de Léandre, il aurait souhaité me voir faire un mariage riche. La fille du seigneur Géronte, que celui-ci a eue d'un second mariage, dit-on, était évidemment un bon parti pour moi. Ah ! Scapin, si tu savais comme c'est pénible de voir souffrir du manque

d'argent celle qu'on aime ! Et je ne puis rien pour elle ! Si j'avais seulement deux cents pistoles ! Mais comment les demander à mon père ? Sa seule vue arrête les mots dans ma gorge.

— Monsieur, fit tout à coup Silvestre, voilà le seigneur Argante et il doit savoir déjà votre mariage, si j'en juge par son air agité.

Octave, tremblant, rentra vivement chez lui, tandis que Scapin exhortait Silvestre à soutenir courageusement la colère du vieillard.

Argante allait et venait les mains derrière le dos et les sourcils froncés : il parlait tout seul ; Scapin, le bonnet à la main, s'approcha de lui en faisant révérence sur révérence.

— Ah ! vous voilà, sage gouverneur de jeunes gens ! s'écria Argante avec colère en apercevant Silvestre. Je vous avais confié mon fils et vous lui avez permis de faire de belles bêtises !

— Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour, fit vivement Scapin sans permettre à Argante de placer un mot. J'espère que votre voyage a été bon et que vous vous portez bien. Votre mine est des meilleures et c'est plaisir que de vous la voir...

— Assez ! parvint à dire Argante, Scapin, j'ai à parler à ce maraud-là. Tu sais ce qu'il m'a fait pendant mon absence ?

— Oui, j'ai entendu parler de quelques petites choses, dit Scapin d'un ton conciliant. Et votre fils a eu grand tort de se marier sans votre avis, je le lui ai dit souvent ; mais que voulez-vous, les jeunes gens n'ont pas votre prudence et l'on a beau les prêcher, ils ne vous écoutent pas, témoin notre Léandre qui a fait pis encore que votre fils. Je voudrais bien savoir – continua Scapin avec volubilité et empêchant Argante de parler – si autrefois vous n'avez pas fait vous aussi vos fredaines. On m'a raconté que vous étiez en grande faveur auprès de femmes et que vos conquêtes ne se comptent pas. Eh bien, votre fils tient de vous ce fait de plaire à toutes les femmes. Il a fait la cour à une jeune et charmante personne et lui a rendu des visites. Mais les parents de la jeune fille se sont fâchés et ont exigé qu'il l'épousât. Que vouliez-vous faire d'autre à sa place ? Mieux vaut être marié que d'être mort.

— Comment, c'est par force qu'il a été marié ? s'écria Argante apaisé. Mais alors cela va s'arranger. Nous contesterons la validité du mariage. Je cours chez un avocat.

— Votre fils ne consentira pas à reconnaître qu'il s'est marié par crainte, continua Scapin sans se laisser troubler dans son invention. Il tient trop à son honneur et au vôtre.

— Eh bien, je le déshériterai s'il s'obstine.

— Non, vous ne le déshériterez pas, reprit Scapin d'un ton ferme et persuasif. Votre tendresse paternelle vous en empêchera. Si, vous dis-je. Je vous connais, vous êtes naturellement bon.

— Non, je ne suis pas bon, je suis méchant quand on me contrarie,

fit Argante en épongeant son front moite de colère. Ouf ! tous ces discours me fatiguent. Silvestre, va me chercher mon fils, que je voie de quel front il osera me soutenir sa désobéissance. Je vais conter tous mes ennuis à Géronte. Hélas ! pourquoi le ciel m'a-t-il enlevé ma fille ? Elle me consolerait de ce mauvais fils, et c'est à elle que je laisserais tous mes biens.

Argante reprit sa promenade autour de la fontaine en attendant l'arrivée de son ami Géronte. Leurs demeures étaient proches l'une de l'autre, et la conformité de leurs goûts et de leurs intérêts les avait fait amis de tout temps. Pendant le dernier voyage qu'ils avaient fait de compagnie, l'un avait laissé son fils Léandre aux soins de Scapin, l'autre Octave aux soins de Silvestre, et malgré son amitié pour Géronte, Argante avait un peu de soulagement à penser que le fils de son ami n'avait pas été plus sage que le sien.

En voyant que le vieillard s'installait sur la place, Scapin tira le bras de Silvestre et lui dit tout bas :

— Il faut finir cette affaire pour Octave. Je vais te déguiser et te grimer. Il est nécessaire que tu fasses un personnage de capitaine. Allons-nous-en dans cette rue, je t'expliquerai ton rôle.

— Scapin, murmura Silvestre, je t'en prie, ne me fais rien faire qui puisse me brouiller avec la justice.

— Bah ! répondit Scapin avec un mouvement d'épaules plein d'indifférence, trois ans de galères de plus ou de moins !...

Géronte trouva Argante dans un violent état d'irritation. Et loin d'avoir pour son ami des paroles encourageantes, il lui fit entendre que, dans toute cette affaire, la désobéissance de son fils n'était pas uniquement imputable à Octave.

— L'éducation des enfants, dit-il d'un air grave, ne doit pas être traitée à la légère et les déportements des jeunes gens viennent souvent d'un manque de surveillance de leurs pères. Si vous aviez été suffisamment sévère avec votre fils, vous n'en seriez pas là aujourd'hui.

— Et croyez-vous, demanda Argante vexé, avoir mieux réussi que moi malgré votre plus grande sévérité ? Seigneur Géronte, il faut regarder ce qui se passe chez soi avant de se gausser d'autrui. Votre Scapin m'a laissé entendre que Léandre avait bien autre chose qu'Octave à se reprocher. Au revoir et merci de vos bonnes consolations, je m'en vais consulter un avocat pour ce mariage.

Géronte était resté tout étonné de l'avis d'Argante et il se creusait la tête pour imaginer ce que pouvait bien avoir fait Léandre, quand celui-ci, qui avait aperçu son père, vint, en courant, l'embrasser.

— Pas tant de baisers, dit froidement Géronte en s'écartant. N'avez-vous pas honte, mon fils, de paraître ressentir une telle joie à me revoir, alors que vous avez si mal agi ?

— Moi ? J'ai mal agi ? fit Léandre avec étonnement.

— Oui. Scapin m'en a informé tout à l'heure. Vous rougissez ? donc il est impossible de nier. Retournez à la maison, je vous y rejoins et vous allez m'avouer tous les détails que vous me cachiez. Je verrai après cela si je dois ou non vous traiter encore avec l'affection d'un père.

Géronte s'en alla d'un pas lent tandis que Léandre, tout rouge en effet, mais de colère plutôt que de confusion, tournait la tête de tous côtés pour voir s'il n'apercevait pas Scapin.

Qu'avait donc raconté de lui ce bavard et ce fourbe ? Léandre ne se sentait coupable d'aucune faute envers son père. Il menait la vie sans grande dépense et ne dépassait pas de beaucoup les crédits que lui allouait l'avare et autoritaire Geronte. Pouvait-on appeler faute le fait de s'intéresser à la ravissante Zerbinette et de souhaiter la délivrer de l'esclavage où la tenaient ses maîtres, d'avidés Égyptiens ? Il semblait à Léandre qu'il suffisait de connaître Zerbinette, le rire argentin et les grands yeux noirs de la jeune fille, pour approuver les sentiments de son cœur amoureux et pour souhaiter avec lui la liberté de cet oiseau toujours chantant et trop joli pour une cage. Hypocrite Scapin !

Léandre en était là de cette pensée, quand Octave et Scapin s'approchèrent de lui tout en devisant avec vivacité.

— Ah ! vous voilà, monsieur le coquin, s'écria Léandre en mettant avec colère l'épée à la main, vous voilà, effroyable menteur.

Scapin avait fait un saut en arrière, surpris de cette attitude imprévue, puis il se mit à genoux et pendant qu'Octave retenait Léandre, il demanda d'un ton piteux :

— Qu'ai-je donc fait, monsieur, pour que vous puissiez vouloir m'occire sans m'entendre ?

— Ce que tu m'as fait, misérable ? Ta conscience ne te le dit que trop.

— Bon, fit Scapin qui, ayant plusieurs peccadilles à se reprocher, pensa qu'il s'agissait de l'une d'elles. Je vois ce que c'est. Ce petit quartant de vin d'Espagne dont on vous fit présent, c'est moi qui l'ai bu. J'avais fait une fente au tonneau et répandu de l'eau autour pour vous faire croire que le vin avait coulé. Je vous en demande pardon, monsieur, et...

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, dit sèchement Léandre. Tu ne te souviens pas d'autre chose ? Allons !

— Ah oui ! gémit Scapin, c'est pour la montre de la jeune Égyptienne. Je vous avais dit que j'avais été attaqué par des bandits et volé, mais j'avais tout simplement gardé la montre.

— Je saurai me souvenir de tout ceci en temps et lieu, fit sévèrement Léandre, mais il s'agit d'autre chose. Qu'as-tu dit à mon père sur moi, depuis son retour ?

— Rien du tout, car je ne l'ai pas vu, je le jure.

L'accent de Scapin avait été si net que Léandre, malgré tant de mensonges précédents, commença à croire que son père avait voulu jouer au plus fin avec lui. Un bruit de pas arrêta sur ses lèvres les questions qu'il voulait poser à Scapin. Un jeune domestique, qui lui était très attaché, accourait vers lui.

— Monsieur, monsieur, fit le serviteur d'une voix haletante, les Égyptiens sont sur le point d'emmener Zerbinette en Afrique. Ils disent que si, dans deux heures, vous ne leur avez pas payé les cinq cents écus qu'ils vous ont demandés pour la faire libre, vous ne la reverrez jamais. De son côté, Zerbinette m'a chargé de vous supplier. Que de larmes elle versait !

— Scapin, s'écria Léandre, je t'en prie, il n'y a que toi, si inventif, qui puisse me sauver de ce coup. Si Zerbinette m'est enlevée, je n'y survivrai pas. Mon cher Scapin, aide-moi !

— Et qu'attendez-vous pour me tuer à présent ? demanda Scapin avec ironie. Je suis votre cher Scapin maintenant et il y a deux minutes, je n'étais qu'un misérable, je n'ai pourtant pas changé en si peu de temps !

— Hélas, supplia Léandre, je te conjure d'oublier mon emportement. Veux-tu que je me mette à tes genoux ?

— Cher Scapin, fit Octave, je joins mes prières aux siennes.

L'accent désespéré de Léandre avait touché Scapin, qui était d'esprit rusé mais de cœur dévoué et bon.

— Allons, dit-il, je vois bien qu'il faut que je travaille encore pour vous, et Dieu sait combien de coups de bâton je vais récolter dans l'affaire.

— Nous te serons reconnaissants toute notre vie, assura Léandre.

— Entendu. Mais résumons-nous : vous, il vous faut cinq cents écus avant deux heures ; et vous deux cents pistoles. Heureusement vos pères n'ont pas – excusez-moi – un esprit de taille à résister au mien. Voici le père d'Octave, partez vite, mais avertissez Silvestre qu'il vienne tout de suite me rejoindre pour jouer son rôle tel que je le lui ai indiqué.

Et coupant court aux remerciements des deux jeunes gens, Scapin s'avança vers Argante qui arrivait tête basse et perdu dans ses réflexions.

— Votre serviteur, monsieur, dit-il au vieillard d'un ton respectueux ; je vois que vous pensez à l'affaire de votre fils.

— Oui, je viens de consulter un avocat.

— Ali ! monsieur, fit Scapin en hochant la tête, les gens de justice ne sont bons qu'à vous faire dépenser tout votre argent sans résultat ; nous en avons des exemples tous les jours. Sergents, procureurs, avocats, greffiers, juges, substituts, rapporteurs, que de pattes à

graisser ! Si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là pendant qu'il en est temps encore.

— Mais quel autre moyen...

— Celui que j'ai employé. Oui, monsieur, dit Scapin avec chaleur. J'ai cherché dans ma tête la façon de vous aider – rien ne m'émeut plus que de voir un père chagriné par son enfant ! – Je suis donc allé trouver le frère de la jeune fille que votre fils a épousée. C'est un de ces braves de profession qui ne se font pas plus de scrupule de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je lui ai fait valoir – car il ne voulait rien entendre au début – tous les ennuis que lui causerait cette affaire portée en justice et j'ai réussi à obtenir que, pour casser le mariage, il se contente d'une somme d'argent.

— Et que demande-t-il ? fit Argante avec inquiétude.

— Il ne voulait pas moins de cinq ou six cents pistoles. Il doit partir bientôt pour l'armée et il lui faut s'équiper et se monter, lui et son valet. Enfin, après avoir discuté pendant plus d'une heure, il m'a dit son dernier prix : deux cents pistoles.

— Deux cents pistoles ! s'écria Argante en levant les bras au ciel, mais c'est affreux ! C'est un vol ! C'est un assassinat ! Il veut donc avoir un train de prince ? Est-ce que...

— Il n'y a pas à marchander, fit Scapin. Je me suis usé la langue à cela. D'ailleurs, réfléchissez : si vous plaidez, avec tous les présents qu'il vous faudra faire, vous dépenserez plus que cela. D'ailleurs, voici l'homme dont il s'agit, vous allez pouvoir discuter avec lui...

Silvestre arrivait en effet, si bien grîmé et costumé qu'il n'était pas reconnaissable avec sa toque de mauvais garçon enfoncée sur les yeux et la longue rapière qui retroussait sa cape.

— Ah ! c'est vous, monsieur, Scapin, dit-il en contrefaisant un ton nasillard et menaçant, dites-moi où demeure cet Argante qui s'oppose au mariage de ma sœur et qui prétend nous faire procès. Par la mort ! je l'écorcherai tout vif.

— Que voulez-vous ! fit Scapin en dissimulant un sourire à la vue d'Argante tremblant de peur. Le père d'Octave trouve que votre prix de deux cents pistoles est trop élevé.

— Par le ventre ! par le sang ! jura formidablement le faux spadassin, je lui couperai la gorge s'il prétend cela. Quel est cet homme ? ajouta-t-il en feignant seulement d'apercevoir le vieillard. N'est-ce pas cet Argante ?

— Non, non, murmura celui-ci.

— C'est au contraire son plus mortel ennemi, assura Scapin.

— Tant mieux pour lui. Touchez là, monsieur, car je suis votre homme et je vous aurai débarrassé de ce faquin d'Argante avant la fin du jour.



« Je lui couperai la gorge... »

Le faux spadassin dégaina et se livra à un moulinet si terrible accompagné de telles menaces, qu'Argante se glissa prudemment derrière Scapin. Celui-ci indiqua d'un clin d'œil à Silvestre que son rôle était terminé et qu'il pouvait s'éloigner, ce qu'il fit avec des jurons et des roulements d'yeux des plus terrifiants.

— Eh bien, monsieur, dit Scapin comme s'il respirait avec soulagement, vous voilà sauf, du moins pour l'instant. L'animal n'est pas commode.

— Tiens, fit le vieillard encore tout frissonnant, prends les deux cents pistoles. Je m'y résous puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais songe à te faire donner un reçu de l'argent. Je vais t'attendre chez moi.

Scapin empocha l'argent d'Argante tandis que celui-ci s'éloignait. Ses yeux pétillaient de malice et de triomphe. Il tourna la tête. Géronte se promenait à pas lents sur la place. Scapin, en quelques minutes, avait conçu et mûri un plan pour obtenir de l'âpre négociant l'argent qu'attendait Léandre. Et résolu à profiter de la circonstance propice qui lui envoyait sa future dupe tout à point, il se mit à courir ici et là sans vouloir voir Géronte.

— Ô ciel ! criait-il tout en courant, quel malheur ! Ô pauvre père, pauvre Géronte, que feras-tu ?... Personne ne peut-il me dire où est le seigneur Géronte ?...

— Qu'y a-t-il, Scapin ? fit le vieillard en courant derrière le valet et en essayant de l'arrêter. Je suis là, c'est moi qui te parle...

— Que le ciel en soit loué ! s'écria Scapin se retournant brusquement. Ah ! monsieur...

— Eh bien, que se passe-t-il ?

— Monsieur votre fils... il lui est aussi arrivé malheur...

— Ciel ! achève.

— Voilà, monsieur, dit Scapin en mettant la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements. Monsieur votre fils a accepté d'entrer dans une galère turque qui était ancrée dans le port. J'étais avec lui. On nous a donné une collation exquise et, pendant que nous mangions, la galère a pris la mer. Alors, quand nous avons été éloignés du port, les Turcs m'ont fait mettre dans une barque pour vous porter la nouvelle que, si je ne reviens pas sur-le-champ, rapportant la rançon de votre fils, qui est fixée à cinq cents écus, ils emmèneront mon cher maître en Afrique.

Et Scapin eut un sanglot bien joué.

— Cinq cents écus ! fit Géronte d'une voix perçante. Que diable allait-il faire dans cette galère ! Cours, Scapin, dis à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui...

— La justice en pleine mer ? C'est impossible. Ah ! monsieur, songez que votre fils est dans le plus grand danger...

— Que diable allait-il faire dans cette galère ! répéta Géronte en s'arrachant les cheveux. Cinq cents écus... Le traître croit-il que cela se trouve dans le pas d'un cheval ? Écoute, Scapin, dévoue-toi ; va dire à ce Turc que tu viens prendre la place de ton maître, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande...

— Ce Turc n'est pas un sot, monsieur, il ne consentira jamais à l'échange.

— Mais qu'allait-il faire dans cette galère ! s'écria lamentablement Géronte. Scapin, monte au grenier, tu trouveras une grande masse de hardes dans une corbeille, va les vendre au fripier pour racheter mon fils.

— Monsieur, dit fermement Scapin, le Turc ne m'a donné que deux heures pour lui rapporter la somme. Vous ne vous en prendrez qu'à vous si vous perdez votre fils.

Avec beaucoup de gémissements et de protestations sur la violence qui lui était faite, Géronte tira enfin de sa poche une bourse. Et, comme s'il s'arrachait le cœur, il la tendit à Scapin.

— Tiens ! dit-il. Je viens de recevoir justement cette somme en or, la voilà ; mais dis bien à ce Turc que c'est un assassin et que je saurai me venger de lui. Ah ! Dieu, ah ! diable, qu'allait-il faire dans cette galère !

Scapin était parti en courant et avait rejoint au détour d'une rue Léandre et Octave, qui l'attendaient anxieusement.

— Tenez, dit-il à Octave en lui donnant le sac de pistoles, voilà ce que vous m'avez demandé. Pour vous, continua-t-il en s'adressant à Léandre, je n'ai rien pu faire.

— Hélas ! dit le jeune homme avec désespoir, si je perds Zerbinette, je n'ai plus qu'à mourir.

Il allait s'éloigner plein d'accablement quand Scapin le retint et lui mit dans la main la bourse de son père. Léandre poussa un cri de joie et serra Scapin dans ses bras.

— Je ne vous demande qu'une chose en retour, lui dit celui-ci.

— Quoi donc ?

— Laissez-moi tirer de votre père une petite vengeance du tour qu'il m'a fait en me desservant auprès de vous.

— Je te le permets, dit Léandre tout au bonheur de délivrer Zerbinette.

Les jeunes gens coururent au port et bientôt Zerbinette passa des mains des Égyptiens dans celles de Léandre. Mais Zerbinette était aussi sage qu'elle était rieuse et elle fit entendre à son amoureux qu'elle ne lui donnerait son cœur que si elle recevait le sien en échange, et cela par-devant notaire. Léandre consentit avec bonheur à ce mariage. Mais que dirait son père ? En attendant de sonder le vieillard à ce sujet, Léandre confia la brune Zerbinette à la blonde Hyacinthe, qui la

reçut avec » sympathie.

Scapin, cependant, n'avait pas oublié sa vengeance. Il s'était muni d'un sac et d'un bâton et était revenu sur la place devant la maison d'Argante où il savait devoir trouver Géronte, qui était allé conter à son ami la grave et si coûteuse mésaventure de son fils.

— Eh bien ? demanda vivement le vieillard en apercevant Scapin, où est Léandre ?

— Il est en sûreté, monsieur, fit Scapin, qui feignait d'avoir l'air inquiet. Mais c'est vous maintenant qui courez un grand danger ; Oui. Le frère de la personne qu'Octave a épousée s'est mis dans la tête que c'est vous qui voulez faire rompre leur mariage et il a juré de vous mer. Plusieurs estafiers de ses amis se sont mis en campagne pour l'aider et ils courent à travers la ville. Vous ne pourriez faire un pas sans tomber entre leurs mains.

— Et que faire ? demanda Géronte qui frissonnait.

— Il y aurait bien un moyen, dit Scapin avec hésitation, mais il est dangereux pour moi...

— N'importe. Je te récompenserai. Tiens, je te donnerai cet habit-là quand je l'aurai un peu usé.

— Mettez-vous là, fit Scapin en ouvrant le sac. Je vous porterai jusque chez vous et on me laissera passer en pensant que c'est un paquet de linge. Mais vite, dépêchez-vous ! J'entends quelqu'un ! Ah ! c'est un spadassin !

Plus mort que vif, Géronte se blottit dans le sac que Scapin fit semblant de charger sur son épaule.

— Hé monsir, fit-il en donnant à sa voix un accent gascon, jé té vaille un louis si tu m'enseignes où peut être lé seigneur Géronte. — Pourquoi le cherchez-vous ? dit-il de sa voix naturelle. — Pour lé faire mourir sous les coups dé bâton, cadédis cé maraud dé Géronte, cé béliître, reprit-il avec l'accent gascon. Tu né répons pas ? Tu es de ses amis ? Tiens ! Tiens ! voilà des bons coups pour toi.

En disant cela, Scapin prit son bâton et en donna plusieurs coups sur le sac tout en criant comme si c'était lui qui les recevait.

— Diable soit du Gascon ! fit-il, je suis tout moulu.

— Comment, dit Géronte en sortant la tête du sac, mais c'est sur mes épaules qu'il a frappé.

— Pas du tout, c'est sur les miennes, protesta Scapin. Mais vite, recachez-vous, monsieur, voilà encore quelqu'un !

Géronte disparut dans le sac.

Cette fois, Scapin imita le langage d'un soldat suisse et après avoir fait croire à Géronte qu'il luttait de toutes ses forces avec l'étranger pour l'empêcher de s'approcher du sac, la scène se termina par des coups de bâton, que la victime reçut sans oser gémir de crainte d'être entendue.

Cependant Scapin, au lieu de s'en tenir à ce succès de sa ruse, voulut pousser plus loin la mauvaise plaisanterie et, après avoir caché de nouveau Géronte dans son sac, il feignit l'arrivée de plusieurs personnes, imitant différentes voix et des pas pressés ici et là. Ce manège était trop audacieux. Du fond de son sac, Géronte conçut des soupçons ; et, au moment où Scapin, se saisissant de son bâton, allait en décharger d'autres coups sur le sac, le vieillard en sortit vivement. Scapin s'enfuit sans demander son reste.

Géronte, furieux et meurtri, marchait à travers la place, hésitant sur ce qu'il allait faire, quand Zerbinette, qui souhaitait prendre l'air, sortit de la maison où demeuraient Octave et Hyacinthe. Elle riait aux éclats. Silvestre venait de lui raconter par quel subterfuge Scapin avait réussi à obtenir de Géronte l'argent qui devait la racheter à ses maîtres égyptiens. Et la farce paraissait si plaisante à la rieuse fille qu'elle ne pouvait s'empêcher d'en rire toute seule aux éclats.

La vue de Géronte la frappa. Elle avait bon cœur, ce vieillard souffrant et maussade devrait avoir besoin d'être égayé, et l'histoire qu'on venait de lui raconter lui parut tout à fait propre à cette fin. Elle crut être suffisamment discrète en taisant les noms et elle s'amusa fort elle-même à faire à cet auditeur attentif le récit de toute l'aventure.

— Et, acheva-t-elle en riant follement, il paraît que rien n'était plus amusant que le vieux ladre qui répétait avec douleur : « Mais que diable allait-il faire dans cette galère ! » N'est-ce pas amusant ? Eh quoi ? Vous ne riez pas ?

— Non, fit Géronte dont les dents s'entre-choquaient de rage. Et vous ne rirez pas non plus. Le pendeur de jeune homme sera puni, l'Égyptienne chassée et le valet pendu. Sans au revoir.

Zerbinette, en voyant la fureur du vieillard, comprit sa maladresse. Des larmes montèrent à ses yeux. Mais elle ne pouvait rien faire pour réparer les conséquences de son bavardage. Angoissée et silencieuse cette fois, elle remonta en courant auprès d'Hyacinthe, près de qui se trouvaient Nérine, sa nourrice, Silvestre et Scapin. Elle leur fit avec confusion l'aveu de sa faute.

— Comment vas-tu te tirer de là, mon pauvre Scapin ? dit Silvestre à son ami qui réfléchissait profondément.

— Nous verrons, dit Scapin, et il montra sa tête : j'ai encore bien des tours là-dedans, dit-il. Il est certain que le bonhomme ne me pardonnera pas les coups de bâton. Il n'a pu les digérer.

Mais Scapin se trompait en croyant que Géronte songeait en ce moment aux coups qu'il avait reçus. Le cœur du vieillard saignait. On venait en effet de lui apprendre que sa femme et sa fille, qui étaient parties de Tarente deux mois auparavant pour le rejoindre à Naples, n'y étaient pas parvenues. Du moins, on ne les retrouvait pas. Le vaisseau qui les portait avait-il fait naufrage ? Des larmes coulaient

des yeux de Géronte. Combien il se reprochait à présent d'avoir, en raison d'intérêts de famille, tenu caché son second mariage ! Depuis seize ans la douce présence de sa fille ne l'aurait-elle pas consolé des écarts et de l'irrespect de Léandre ?

— Et, disait-il à Argante en serrant ses poings, dire que, pour mieux cacher mon union, j'avais pris à Tarente le nom de Pandolphe ! Ma pauvre enfant, même si elle vit encore, ne me connaît que sous ce nom. Elle est perdue à jamais.

À ce moment, un cri de surprise se fit entendre : Nérine, la nourrice d'Hyacinthe, avait eu la curiosité au récit de Zerbinette, de voir la tournure du vieillard si impudemment dupé par Scapin. Elle s'était penchée au balcon et avait aperçu Géronte.

— Hyacinthe, avait-elle crié à la jeune fille, venez, venez, voilà votre père !

À ces mots, Hyacinthe avait manqué défaillir de joie et toutes deux, suivies de Zerbinette, s'étaient précipitées sur la place.

Pendant quelques minutes, la surprise et le bonheur avaient suffoqué Géronte, qui tenait Hyacinthe embrassée. Nérine, qui sanglotait, raconta toutes les tribulations de leur arrivée à Naples ; la mort presque subite de sa maîtresse, leur dénuement dans l'ignorance où elles étaient, Hyacinthe et elle, que Géronte et Pandolphe fussent une seule et même personne ; l'intérêt et l'amour témoignés par Octave à l'orpheline, leur mariage...

— Ah ! fit Argante, le ciel nous est propice, seigneur Géronte, et voici qu'il a fait en dehors de nous ce mariage qui nous était si à cœur à tous deux, et j'ai pu quereller mon fils pour une union qui me rend si heureux à cette heure ! Comme il va être surpris...

L'arrivée d'Octave l'interrompit. En voyant sa chère Hyacinthe près de son père, le jeune homme avait eu un mouvement de frayeur. Il eut quelque peine à comprendre que tout s'arrangeait fort bien pour lui. Mais dès qu'il le sut :

— Permettez-moi, dit-il à Géronte, de me joindre à votre fille pour intercéder auprès de vous en faveur de Léandre. Il ne doit pas être aujourd'hui le seul malheureux.

— Et, ajouta Hyacinthe, je vous assure, mon père, que la jeune personne qu'il aime est de celles qu'on ne peut faire autrement que de chérir. Vous serez de mon avis dès que vous la connaîtrez mieux.

— Moi ? s'écria Gérante, je permettrais à mon fils d'épouser une fille sans nom, sans famille ?

— Mon père, fit Léandre qui, survenu tout à coup, avait entendu ces derniers mots. Voyez ce bracelet, c'est celui que le père de cette jeune fille lui avait mis au poignet lorsqu'elle était enfant. Les Égyptiens la volèrent dans cette ville à l'âge de quatre ans, mais ils m'ont assuré – et la valeur du bijou le prouve – que celle que nous appelons

Zerbinette appartient à une famille honorable.

— Ah ! dit Argante en pleurant, je vois bien qu'il s'agit là de ma fille : ces traits si semblables à ceux de sa mère, ce bracelet... Viens dans mes bras, mon enfant ! Seigneur Gérante, je pense que vous ne voyez plus aucun inconvénient à marier ces jeunes gens ?

Le bonheur éclatait sur tous les visages. Gérante et Argante donnaient joyeusement des ordres pour les préparatifs d'un repas de fête, lorsque Silvestre s'approcha, tout pâle.

— Hélas, fit-il, mes bons seigneurs, il vient d'arriver un accident bien étrange au pauvre Scapin...

À ce nom. Gérante se retourna avec une colère subite :

— Je vais le faire pendre, s'écria-t-il.

— Inutile, dit Silvestre en soupirant. En passant près d'une maison en construction, il a reçu sur la tête un marteau de pierre qui lui a brisé le crâne, la cervelle est à nu. Avant de mourir, il veut vous demander pardon à tous.

Une exclamation de pitié et d'affliction courut sur toutes les lèvres à la vue de Scapin que deux porteurs amenaient sur une civière. Il avait la tête entourée de bandages, mais son regard était étincelant, d'un feu un peu vif pour un blessé si dangereusement atteint.

— Je demande pardon à tout le monde, dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre faible, des fautes que j'ai pu commettre, et particulièrement envers le seigneur Argante et le seigneur Géronte.

— Je te pardonne bien volontiers, fit Argante.

— Moi aussi, dit Géronte, meurs en paix.

— Ah ! soupira Scapin, je me sens tout soulagé de ces bonnes paroles. Si elles pouvaient me sauver...

— Pardon, objecta Géronte, je te pardonne en effet toutes tes ruses diaboliques, mais c'est à condition que tu n'en réchappes pas.

— Hélas ! Hélas ! fit lamentablement Scapin. Comme je me sens mal, mon Dieu !

— Mon père ! s'écrièrent avec prière Léandre et Hyacinthe, pardonnez-lui.

— Oui, oui, seigneur Géronte, fit Argante, il a travaillé à sa manière au bonheur de nos enfants, pardonnez-lui sans conditions.

— Bon, j'y consens, dit Géronte. Et maintenant allons souper et boire à notre joie de mon bon vin de Touraine.

— Silvestre, fit Scapin en fermant les yeux d'un air de fatigue, en attendant que je meure, place mon brancard au bout de la table, que j'aie cette dernière consolation.

Et le bonheur ayant apporté aux cœurs l'oubli des injures, et le bon vin de Touraine aidant, on dit que le lendemain de ce jour mémorable, Scapin se releva de son lit de mort plus gaillard et vivant que jamais.



Les Femmes savantes



A dure leçon qu'avaient reçue les « Précieuses Ridicules » n'avait pas eu auprès des femmes soucieuses de bel air tout le résultat qu'on en pouvait attendre. La préciosité et la pédanterie, qui s'appuient sur les sentiments de vanité, n'avaient pas encore abandonné les dames de la cour ni les bourgeoises. Elles s'étaient contentées d'allier aux bagatelles des petits vers et des proses à la Scudéry une prétention des connaissances supérieures et une affectation pédantesque de philosophie des plus insupportables.

Dans la rue de Buci, la maison à pignon du riche bourgeois Chrysale était devenue un lieu de rendez-vous de beaux esprits. Mais on ne voyait pas là de marquis tournant de jolis vers ou des madrigaux, tout l'honneur était réservé à des savants empesés, vêtus de noir et terriblement philosophes.

Ce n'était pas Chrysale qui souhaitait la présence de ces pédants. Le bonhomme avait bien soin, quand il voyait sa maison envahie de discoureurs, de la quitter pour muser tout le long de la Seine en taquinant du bout de sa canne les mille fleurettes des berges. Mais sa femme Philaminte, grande et revêche personne, sa sœur Bélise qui, malgré son âge, se croyait encore de taille à émouvoir les cœurs, et Armande, l'une de ses filles, étaient affolées de ce faux savoir au jargon obscur, qui est aussi éloigné de la science que la prudence l'est de la vertu.

Pour ces dames, le grand homme de leur salon, le pivot de toutes les conversations du logis était le sieur Trissotin. Elles s'aveuglaient à l'envi sur ses mérites. Vers et proses de cet auteur sans talent et qui était l'objet des railleries de la cour et de la ville, étaient pour elles autant de chefs-d'œuvre. Si elles entendaient critiquer devant elles

leur idole, elles criaient à la jalousie et au mensonge.

La fille cadette de Chrysale, Henriette, avait seule résisté à cette épidémie de pédanterie et d'admiration forcenée pour les discours philosophiques. Ses goûts étaient simples et, quoiqu'elle ne tînt nullement le savoir en mépris, ses meilleurs plaisirs consistaient, après les soins donnés à la maison, en quelques jolies promenades au bras de son père, surtout quand ces promenades lui permettaient de rencontrer le charmant Clitandre, fils d'un vieil ami de Chrysale.

Clitandre fréquentait la maison du bourgeois ; et, d'abord séduit par la beauté d'Armande, il avait vainement essayé de plaire à celle-ci. La jeune savante ne voulait pas entendre parler de mariage.

— Fi ! disait-elle, les soins des marmots et d'un mari me paraissent des pauvretés horribles. Quelle belle union, au contraire, que celle de la philosophie qui nous élève au-dessus de la matière !

Et Clitandre, ainsi repoussé, avait alors remarqué le charme moins éclatant mais si doux de la jolie Henriette. Peu à peu l'esprit clair et simple de la jeune fille, la vivacité tout aimable de son caractère, ses solides qualités avaient effacé dans la pensée de Clitandre l'image altière de la belle Armande. Et il ne souhaitait plus qu'une chose : épouser Henriette, si sage et si gaie, qui saurait faire de sa maison non une académie de beaux esprits, mais un lieu de paisible bonheur pour les siens.

Henriette, de son côté, aimait Clitandre et, malgré les railleries cruelles d'Armande secrètement blessée d'avoir vu un amoureux de sa beauté se consoler si tôt de son dédain, elle aurait voulu voir sonner bien vite l'heure de son mariage avec le jeune homme. Elle n'avait pas caché cette attente à sa sœur...

— Mais enfin ! s'était écriée Armande, qui vous dit que ce soit vous que Clitandre veuille épouser ? Il m'aimait.

— Qu'il s'explique franchement devant nous sur ses intentions, avait dit Henriette avec vivacité. Moi, je ne veux pas – mon esprit est trop peu de chose pour y arriver, sans doute – être une savante, et puisque vous ne tenez pas à vous marier, je puis sans vous faire de tort accepter le cœur que vous avez méprisé.

Clitandre, questionné par les jeunes filles, n'avait pas caché à Armande le changement survenu dans ses sentiments.

— J'aime votre sœur, lui avait-il dit. Sa douceur et sa bonté m'ont consolé de la peine que j'avais soufferte par vous, et désormais, c'est elle qui est pour toujours le but de mes pensées.

— Depuis quand, avait fait sèchement Armande, dont la vanité aurait eu plaisir à voir Clitandre jouer perpétuellement auprès d'elle le rôle d'« amoureux transi », depuis quand une jeune fille ose-t-elle penser à se marier sans l'agrément de ses parents ?

— C'est vrai, avait dit Henriette en souriant, aussi je vous prie,

Clitandre, de me demander à mon père le plus tôt possible. Faites-vous surtout bien venir de ma mère, avait-elle ajouté tout bas à l'oreille du jeune homme, car c'est elle qui, chez nous, a toute l'autorité. Et même — je sais bien que cela vous sera pénible tant la pédanterie vous est désagréable — témoignez pour lui plaire plus de considération pour ce M. Trissotin, qui a son admiration entière.

— Rien ne me sera pénible pour conquérir ma charmante Henriette, avait dit Clitandre en baisant avec ferveur la main de la jeune fille. Je vais demander à votre oncle Ariste et à votre tante Bélise d'intercéder aussi pour nous, lui auprès de votre père, elle auprès de votre mère.

Et Clitandre, à sa première rencontre avec Bélise, lui avait parlé de son amour pour Henriette et de son ardent désir de l'épouser.

Mais Bélise était une vieille coquette dont la vanité avait depuis longtemps obnubilé la raison. Aux premiers mots de Clitandre, elle fut persuadée que l'amour du jeune homme s'adressait à elle et que c'était elle qu'il voulait épouser.

— Ah ! dit-elle en minaudant et en baissant les yeux, je tolère qu'on m'aime mais non qu'on me le dise. Et quant à ce mot de mariage qui me fait rougir, méchant, je vous défends de le prononcer.

Clitandre, ébahi de la prétention de la sotte vieille, eut beau expliquer et assurer avec force que c'était d'Henriette qu'il s'agissait, Bélise le menaça de son éventail.

— Subterfuge ! lui dit-elle, mais je ne suis pas dupe. Vous prenez ce nom d'Henriette comme paravent pour me parler plus aisément de votre amour pour moi.

Voyant qu'il n'arriverait pas à détromper Bélise de la flatteuse erreur où elle se complaisait, Clitandre prit le parti d'aller sur-le-champ demander à Ariste de parler pour lui à son frère. Ariste, qui était un homme aussi raisonnable que distingué, fut très heureux du mariage qui s'offrait pour sa nièce préférée. Il estimait beaucoup Clitandre qui, quoique sans grande fortune, lui paraissait avoir toutes les qualités requises pour faire le bonheur de la jeune fille. De plus, Clitandre était de bonne noblesse et Chrysale, malgré toute sa richesse, devait se féliciter d'une union qui ouvrait à sa fille l'entrée de la haute société. Ariste promit donc à Clitandre tout son appui et il se rendit aussitôt chez son frère pour lui faire part des projets du jeune homme.

— Je suis ravi de ce que vous me dites là, mon frère, dit Chrysale dès qu'il fut au courant. Clitandre me plaît beaucoup et j'avais la plus grande amitié pour défunt son père. Vous pouvez l'assurer de mon consentement.

— Quelle erreur est la vôtre en croyant que Clitandre aime Henriette ! fit à ce moment Bélise qui était entrée sans être vue dans la salle où s'entretenaient ses frères. Je sais qui il aime. C'est moi.

Chrysale et Ariste, à cette affirmation faite avec une pudique

rougeur, ne purent s'empêcher de rire.

— Je ne vois pas qu'il y ait là sujet à railleries, dit Bélise en fronçant des sourcils irrités. Je pense que cet amour n'a rien d'étonnant. Ne suis-je pas de visage et d'allure à troubler des cœurs ? Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas ne sont-ils pas fous de moi ?

— Damis ne vient jamais ici, remarqua Chrysale étonné.

— Dorante ne cesse de se moquer de vous partout, fit Ariste en haussant les épaules, et quant à Cléonte et à Lycidas, ils se sont mariés. Vous vous faites des chimères, ma sœur.

— Des chimères ! s'exclama la vieille fille avec emportement, des chimères ! Ne sais-je pas comme le désespoir peut faire marier les gens ou leur tirer des remarques blessantes ? Et est-ce que je ne comprends pas ce que disent les regards des yeux, ces interprètes de lame ? Mais non, je me forge des chimères, paraît-il, des chimères !

— Mon frère, reprit Ariste à Chrysale après que Bélise se fut éloignée en claquant la porte, notre sœur devient plus folle chaque jour ; mais revenons à ma proposition. Quand verrez-vous votre femme pour lui en faire part ?

— Il n'y a pas besoin de l'avis de ma femme, dit Chrysale vivement. Mon consentement suffit.

— J'aimerais pourtant, dit Ariste qui connaissait de longue date la faiblesse de caractère de Chrysale et la tyrannique emprise de sa femme sur lui, que nous soyons d'accord avec elle.

— Bon, dit fermement Chrysale, je vais lui parler sans délai. Je l'entends venir, me semble-t-il. Allez au jardin, mon frère, je vous y rejoins dans l'instant.

Hélas ! toute la fermeté de Chrysale s'évanouit rapidement quand il vit sa femme entrer dans la salle avec une majesté qui pressentait l'orage. Sa robe de velours vert retenue le long du devantier de soie jaune clair par des nœuds de même couleur, sa coiffure à la Fontange – cornette de dentelle plissée qu'une fille d'honneur de la reine avait mise à la mode – sur une mantille d'Espagne, ajoutaient à l'air de cérémonie de ses moindres gestes. Pour l'instant, elle était fort en colère contre sa servante Martine, robuste villageoise, dévouée mais têtue et ignorante.

Philaminte aurait voulu que celle-ci parlât un français plus châtié, plus digne d'une maison où le savoir était si en honneur. Et Bélise, agitant ses deux mentons avec componction, joignit ses reproches à ceux de sa belle-sœur.

Ce fut au milieu de cette discussion que tomba Chrysale, et l'accent net et impératif de sa femme vint glacer en lui toute idée d'intervenir, quoi qu'il en eût. Il savait le dévouement de Martine et son service lui était agréable, mais il n'aurait jamais osé prendre parti pour la servante. Cependant il demanda pour quel motif on la chassait.

— A-t-elle dérobé quelque chose ? A-t-elle été malhonnête ?
Menteuse ? fit-il.

— C'est pis que cela, dit sèchement Philanthe ; malgré toute la peine que nous nous donnons pour réformer son langage, elle s'entête – le croiriez-vous, mon mari ? – à offenser la grammaire. La grammaire à laquelle les rois eux-mêmes obéissent.

— C'est intolérable, fit Bélise en levant les yeux au ciel d'un air pathétique, tandis que Chrysale luttait contre l'irritation qu'il ressentait d'un tel débat et la crainte que lui inspirait sa femme. Elle fait une véritable confusion de singuliers et de pluriels, ne respectant ni verbes, ni adjectifs, ni substantifs.

— Ma foi, madame, dit Martine avec humeur, je ne connais point ces gens-là. Toute la journée on me dit que j'offensons la « grammaire » (elle imita la prononciation affectée de Bélise) et je n'offensons pas plus la grand'mère que le grand-père...

— C'est intolérable ! répéta Bélise.

— Hors d'ici ! dit avec colère Philaminte, et se retournant vers son mari, les sourcils froncés : C'est ainsi que vous prenez ma défense, ajouta-t-elle. Vous avez l'air de soutenir cette impertinente.

— Sortez, Martine ! dit aussitôt Chrysale avec rudesse tout en rougissant d'obéir ainsi à sa femme. Et il reprit à voix basse de manière à être entendu seulement de la servante : Va-t'en, ma pauvre enfant.

Martine sortit en s'essuyant les yeux.

Cependant l'indignation et l'irritation de Chrysale étaient telles qu'il ne put se contenir plus longtemps et, comme chez tous les faibles, sa colère éclata avec plus de bruit que ne le comportait le sujet.

— Ainsi, s'écria-t-il d'une voix tonnante, vous voilà satisfaite. Vous me chassez la plus honnête de nos serviteurs. Et pourquoi ? parce qu'elle ne parle pas un aussi bon français que vous. Mais ce qui est important, c'est qu'elle s'occupe bien de faire la cuisine et de soigner la maison. J'aime mieux lui voir mal accommoder ses noms et ses verbes, et éplucher avec soin les légumes. Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Ces mots firent crier au blasphème Philaminte et Bélise.

— Que vous êtes donc matériel, fit Philaminte avec mépris. Et que vous tenez à votre guenille de corps !

— Oui, j'y tiens, dit vivement Chrysale. Vous appelez le corps une guenille ? Eh bien, c'est une guenille qui m'est chère, je l'avoue.

— Pourtant, objecta Bélise avec importance, tous les savants, mon frère, proclament que l'esprit est supérieur au corps...

— Les savants se trompent ! continua Chrysale avec une audace trop grande pour être durable. Oui, oui, riez toutes deux de mon ignorance tant qu'il vous plaira, regardez-moi avec dédain, mais il faut qu'enfin

je décharge mon cœur. Vous êtes folles...

— Hein ? Que dites-vous ? cria Philaminte de ce ton froid et menaçant qui, elle le savait, avait le pouvoir de calmer immédiatement les velléités de révolte de Chrysale. De qui et à qui parlez-vous ?

— C'est à vous, ma sœur, dit vivement le bourgeois en se tournant vers Bélise qui le regardait de haut en bas. Tous vos livres, vos lunettes d'astronomie et vos savants font rire de vous. Vous feriez mieux de vous occuper de votre maison où tout va de travers, où mes gens, empestés par l'air de pédantisme qui souffle ici, font leur service à la va comme je te pousse. Nos pères n'aimaient pas des femmes si savantes. Pourvu qu'elles fussent bonnes épouses et bonnes mères, appliquées dans leurs devoirs, ils n'en demandaient pas plus. Et ils leur trouvaient suffisamment d'esprit quand elles savaient reconnaître un pourpoint d'un haut-de-chausses. Mais c'est votre M. Trissotin qui, avec toutes ses billevesées, vous a fait perdre la tête... C'est toujours à vous que je parle, ma sœur, se hâta de dire Chrysale auquel un mouvement de colère de sa femme fit immédiatement baisser le ton... C'est un sot qui, à mon avis, a le cerveau un peu fêlé...

— Et dire, s'écria sur un ton douloureux Bélise qui profita de l'hésitation de Chrysale pour exprimer son indignation de tant de sottise et de vulgarité, dire que nous sommes du même sang ! J'en ai honte, honte et douleur.

Elle se moucha avec force et sortit en murmurant. Philaminte s'approcha d'un pas de son mari qui balbutiait à présent.

— Est-ce tout ce que vous avez à dire ? fit-elle d'une voix coupante.

— Oui... c'est-à-dire... non. Je voulais... enfin, ne pensez-vous pas qu'il serait bon de marier Henriette ? Notre fille aînée ne semble pas avoir l'intention de prendre un époux, mais sa sœur...

— J'y ai songé, interrompit Philaminte du même ton bref et impérieux, et je lui destine comme mari M. Trissotin. C'est absolument arrêté et il n'y a donc pas à discuter. N'en parlez pas à Henriette, c'est moi qui le ferai. Est-ce compris ?

Philaminte n'attendit pas de réponse de son mari. Au vrai, elle ne lui demandait rien, elle lui donnait un ordre. On lui annonçait M. Trissotin et après avoir vérifié d'un coup d'œil dans un miroir l'équilibre de sa coiffure compliquée, elle s'empressa au-devant de son visiteur.

Chrysale, baissant la tête, rejoignit Ariste au jardin. Il s'assit auprès de lui d'un air las. Ariste comprit que l'attitude de Chrysale était loin d'annoncer cette victoire dont il se croyait si sûr.

— Eh bien ? lui demanda-t-il, que peut espérer Clitandre ?

— Ma femme souhaiterait un autre gendre que lui, fit Chrysale avec humeur, c'est M. Trissotin.

Ariste partit d'un éclat de rire méprisant.

— Quoi, dit-il, ce pied plat ? Ce poëtailon de quatre sols ? Je pense que vous avez fait à cette proposition la réponse qu'elle méritait ?

— C'est-à-dire, expliqua Chrysale, que je n'ai rien dit. Mais cela vaut mieux, car, ainsi, je ne me suis pas engagé.

— La belle bravoure ! s'écria Ariste. Quoi, vous n'avez même pas osé prononcer le nom de Clitandre. Ah ! mon frère, vous montrez trop de faiblesse envers votre femme, et vous vous laissez mener par le bout du nez.

— Nullement, dit vivement Chrysale, mais j'aime la paix et je déteste les criailleries. Ma femme est terrible et il n'y a pas à lutter contre elle. Si on la contrarie, elle fait la moue pendant huit jours. Alors, je préfère ne pas chercher de discussions et me taire...

— Mais c'est votre faiblesse qui fait sa tyrannie ! s'écria Ariste indigné de tant de lâcheté. Si vous vous montriez plus ferme, elle céderait. Ainsi, par peur ridicule, vous allez sacrifier cette charmante Henriette, faire son malheur et enrichir de vos écus un homme que vous méprisez autant que moi, un misérable pédant qui n'a pas plus de talent que de cœur. Comme c'est mal à vous, mon frère !

Les reproches d'Ariste avaient fait rougir Chrysale de sa lâcheté. Sa femme n'était pas devant lui, aussi se sentait-il plein de courage. Il ouvrit sa tabatière d'un geste brusque et aspira une forte pincée de tabac.

— Non, palsambleu, dit-il, j'ai accepté Clitandre pour gendre et je n'en démordrai pas. Allons le trouver, mon frère, je veux lui dire moi-même avec quelle joie je le vois entrer dans ma famille...

Cependant Bélise et Armande, averties de la visite de Trissotin, avaient rejoint Philaminte au salon. Il y eut de part et d'autre de doctes révérences qui ne sentaient pas la frivole galanterie de la cour, mais bien l'odeur philosophique de certains cénacles.

Trissotin était vêtu de couleur sombre comme il sied aux grands cerveaux pour qui le corps est un support sans importance. Les dentelles de son rabat et de ses manches, les frises de sa perruque proclamaient que ce penseur profond n'avait rien du petit-maître préoccupé de sa toilette, mais un teint fleuri, des joues pleines d'embonpoint révélaient d'autre part que la bonne chère n'était peut-être pas si absente que cela des hautes spéculations de cette pensée.

Henriette, appelée par sa mère à prendre sa part des délices de la conversation de Trissotin, n'avait pu se dispenser de paraître et, assise dans un coin de la pièce, elle tournait avec impatience sur ses doigts les boucles de ses cheveux blonds, tandis que ses doux yeux gris suivaient sans le voir le vol des hirondelles dans l'azur qu'encadrait la fenêtre. Sa pensée était toute bien loin de là, dans cette maison du bas de la rue Dauphine où habitait Clitandre. Armande, en voyant l'air

absorbé de sa sœur, pinçait les lèvres avec jalousie.

Trissotin faisait languir son auditoire, auquel en arrivant il avait promis – et de quel air précieux ! – le ragoût d'un sonnet écrit « pour la princesse Uranie au sujet de sa fièvre ».

— Il est fort assaisonné de sel attique, disait-il en minaudant, et je crois que vous le trouverez à point.

— Je brûle de l'entendre ! s'écria Armande.

— J'en pâme ! dit Philaminte.

— Et moi, j'en meurs ! soupira Bélise avec extase.

Le pédant, ainsi supplié de dire ses vers, laissa s'écouler encore quelques minutes, puis il tira un papier de sa poche et, écartant les doigts avec grâce comme pour saisir un papillon, il lut d'une voix langoureuse traversée de soudains éclats :

*Votre prudence est endormie
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie...*

— Que c'est beau ! soupirèrent les trois dames. « Prudence endormie »... Ah ! le joli début ! Et que ces adverbess joints caressent divinement l'oreille !

— « Prudence endormie » ! répéta Bélise d'une voix mourante.

Trissotin reprit en donnant à sa voix des accents qu'il jugeait sublimes :

*Faites-la sortir, quoi qu'on die.
De votre riche appartement,
Où cette ingrate, insolemment,
Attaque votre belle vie...*

— Ah ! tout doux, s'écria Bélise, nous mourons de trop de beautés. Laissez-nous le temps de respirer. Oh ! ma sœur, c'est divin, ce « riche appartement » !

— Mon cœur est tout à « quoi qu'on die », dit Philaminte avec ardeur. « Quoi qu'on die ! »

— C'est vrai, s'écrièrent à la fois Bélise et Armande. C'est tout un poème. « Quoi qu'on die ! » Que de choses cela signifie !

— Mais en le faisant – s'écria Philaminte dans l'admiration, tournée et presque à genoux devant le fat pédant qui souriait avec suffisance – avez-vous bien senti quelle merveille vous mettiez au monde ? Ah ! continuez, continuez, par pitié !

Quoi, sans respecter votre rang,

Elle se prend à votre sang...

continua Trissotin, qui se délectait à la fois de sa voix et de ses vers, tandis que Philaminte, Armande et Bélise coupaient chaque phrase de soupirs admiratifs :

*Et nuit et jour vous fait outrage !
Si vous la conduisez aux bains.
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains !*

Cette « chute », cette terminaison du sonnet porta à son comble l'enthousiasme des trois dames et, pendant plusieurs minutes, on n'entendit que des « oh ! » et des « ah ! » pâmés. Chaque vers fut répété, trituré, examiné sur toutes ses faces avec de petits cris d'extase. Et quand, pour ajouter à son succès, Trissotin au régal de son sonnet joignit sa dernière épigramme, « Sur un carrosse de couleur amarante donné à une dame de ses amies », ce fut du délire. Philaminte et Bélise clamaient avec ravissement les derniers vers de l'épigramme :

*Ne dis plus qu'il est amarante.
Dis plutôt qu'il est « de ma rente »...*

— Mais, reprit Trissotin, jugeant que l'enthousiasme ne pouvait croître, suis-je donc seul à avoir caressé la Muse ? Je suis certain, madame (et il se tourna vers Philaminte), que si vous le vouliez, nous pourrions admirer aussi quelqu'une de vos œuvres.

— Mon Dieu, minaуда Philaminte, je n'ai pas votre génie, tant s'en faut, mais j'ai commencé certain ouvrage qui éclairera assez heureusement, je crois, ce traité sur la République ébauché par Platon. Et cela réfutera tant de mauvais propos sur l'ignorance féminine.

— De plus, ajouta Armande d'un ton pédant, nous avons résolu de fonder entre nous une académie, qui jugera si tel mot doit être ou non rayé du vocabulaire des véritables écrivains. Nous jugerons tout ce qui paraîtra. Et je puis dire que nos critiques seront si capitales que nul ne pourra se vanter d'avoir du talent s'il n'a notre approbation. Vous verrez les projets de nos statuts.

— Ils sont, j'en suis sûr, des plus beaux et des plus doctes, dit flatteusement Trissotin. Je ne suis pas de ces gens qui déniaient aux femmes les lumières de l'esprit...

— Les fous ! clama Bélise. Nous sommes aussi capables que les hommes de discourir sur les sujets profonds de philosophie et de science... Ma nièce, – ajouta-t-elle sévèrement en s'adressant à

Henriette qui, étrangère à cette conversation, poursuivait son doux rêve d'amour – vous ne dites rien. Quelle figure vous faites !

— Peut-être, fit Trissotin d'un ton patelin, mes vers et notre prose déplaissent-ils à ces charmantes oreilles.

— Oh ! non, monsieur, répondit Henriette avec simplicité. Je n'écoute pas.

Philaminte allait parler vertement à sa fille quand un laquais entra et annonça à Trissotin qu'un homme vêtu de noir demandait à lui parler.

— Ah ! fit Trissotin vivement, madame, donnez ordre qu'on fasse entrer, je vous prie, il s'agit là d'un de mes plus chers amis, du grand savant Vadius, qui meurt du désir de vous être présenté.

Philaminte sourit avec satisfaction : les grands savants venaient chez elle. Elle fit quelques pas au-devant du nouveau venu.

Le grand savant avait plutôt piètre mine. Une longue figure jaune aux gros traits était comme posée sur un rabat assez sale. Son maigre corps aux jambes également maigres ressemblait, sous un vaste justaucorps noir, à un de ces épouvantails qui gardent les champs contre les moineaux pillards.

— Madame, dit Trissotin avec chaleur, je vous présente un des hommes les plus remarquables de France. Il sait le grec comme personne.

— Du grec ! s'écrièrent ces dames avec ravissement et comme si cette nouvelle eût eu de quoi révolutionner la planète. Du grec ! Ah ! permettez, de grâce, monsieur, que pour l'amour du grec on vous embrasse, dit Philaminte avec ardeur.

Bélise et Armande voulurent aussi honorer d'un baiser la jaune figure du « savant », mais lorsque celui-ci s'approcha d'Henriette pour l'embrasser aussi, la jeune fille se leva vivement sans pouvoir s'empêcher de montrer son sursaut de dégoût :

— Excusez-moi, monsieur, lui dit-elle froidement en faisant une révérence, je ne comprends pas le grec.

Vadius demeura un peu interloqué, mais Philaminte, qui avait fait vainement de gros yeux à sa fille, entama la conversation en la mettant sur le sujet cher aux beaux esprits, la poésie.

Trissotin se récria : Vadius était un poète émérite dont le style dépassait les plus grands auteurs grecs. Ne voulant pas être en reste d'éloges avec son bon confrère et ami, Vadius vanta lui aussi à tour de bras les œuvres de Trissotin, ses odes, ses sonnets, ses madrigaux et ses bouts-rimés « adorables » qui, si le siècle savait reconnaître le talent à sa juste valeur, feraient tout simplement dresser des statues à Trissotin.

Ayant ainsi payé à celui-ci son dû de louanges, Vadius, qui grillait d'envie de réciter des vers de sa composition, commença par déclarer

du haut de son rabat que le défaut des auteurs, prosateurs ou poètes, était d'accaparer toute la conversation en quelque salon qu'ils se trouvaient et de n'en faire plus qu'une longue et interminable récitation de leurs œuvres. Trissotin l'approuva fort. Évidemment, ils étaient de ces sages très rares qui n'aiment point à se faire paraître et qui ne font pas subir à leurs contemporains le torrent de leur talent. Les Grecs ne défendaient-ils pas aux auteurs cette hâte insupportable à se lire en toute occasion ?

Ceci étant posé, Vadius déploya un des nombreux rouleaux que contenait sa poche :

— Je m'en vais vous lire, dit-il, une ballade que je viens de faire et sur laquelle je serais fort heureux d'avoir votre appréciation...

— Avez-vous lu, demanda vivement Trissotin un peu ennuyé de voir l'attention des auditrices se détourner de lui, certain sonnet sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

— On me l'a lu hier, dit négligemment Vadius, pressé de faire entendre sa ballade. Je ne sais quel est l'auteur, mais le sonnet ne vaut rien. Il est tout à fait misérable.

— Tout le monde le trouve magnifique ! s'exclama Trissotin blessé au vif. Et je suis de cette opinion, car j'en suis l'auteur.

— Vous ? fit Vadius avec embarras, j'ai probablement mal écouté ce sonnet. Mais voyons ma ballade...

— La ballade est un genre démodé, dit aigrement Trissotin, tandis que Philaminte, Bélise et Armande inquiètes ne savaient quelle mine prendre, et elle n'est plus bonne qu'à charmer les pédants.

— Pas tant que cela, fit non moins aigrement Vadius, puisqu'elle ne vous plaît pas.

— Impudent ! s'écria Trissotin, se laissant aller à la rage de sa vanité blessée, barbouilleur de papier ! Plagiaire des Grecs et des Latins. Rends-leur tout ce que tu leur as pris dans tes pauvres livres dont nul n'a jamais parlé.

— Cuistre ! hurla Vadius pourpre de fureur et se précipitant vers son « confrère ». Opprobre du métier. Tu as estropié Horace en le recopiant et les auteurs de satires te mordent tous les jours à belles dents. Je me retire, mais nous nous retrouverons, et ma plume te montrera ce que je suis.

Trissotin se mit à rire avec affectation et mépris. Il s'excusa auprès des dames effrayées de son emportement, tandis que Vadius s'éloignait plein de solennité.

— J'espère, dit vivement Philaminte, que ce malentendu ne durera pas. Mais demeurez encore un peu ici. J'ai à dire à ma fille Henriette quelque chose qui vous touche.

Henriette leva vers sa mère ses beaux yeux étonnés.

— Approchez, ma fille, dit Philaminte. Depuis longtemps votre

éloignement des choses du bel esprit et du savoir m'a désolée. La beauté d'un visage se fane et passe vite, celle de l'âme demeure. Puisque nous sommes impuissantes, votre tante, votre sœur et moi-même à mettre en vous les ferments des durables attraits, je pense que votre époux y réussira, lui. Et je vous donne en mariage à M. Trissotin.

— Madame, s'écria Trissotin avec chaleur, cet hymen...

— Il n'est pas encore fait, monsieur, dit froidement Henriette en retirant sa main que Trissotin avait saisie et en s'efforçant de demeurer calme malgré l'angoisse de son cœur.

— Quelle impertinente réponse ! dit sévèrement Philaminte.

Henriette s'était enfuie en courant ; Armande la rejoignit, un sourire de triomphe aux lèvres.

— Les parents ont droit à notre obéissance, ma sœur, lui dit-elle d'un ton moqueur, et bien que vos goûts soient contraires à cette union, il faudra vous y résigner.

Henriette allait répondre quand la vue de son père et d'Ariste lui fit pousser un cri de joie et de soulagement ; ils étaient accompagnés de Clitandre. L'air heureux du jeune homme fit rougir de bonheur Henriette.

— Ma fille, lui dit Chrysale, mettez votre main dans celle de notre ami et considérez-le comme votre fiancé, c'est ma volonté.

Henriette se tourna vers sa sœur, qui n'avait pu retenir une exclamation de colère.

— Les parents ont droit à notre obéissance, lui dit-elle en souriant, tandis que ses petits doigts se blottissaient dans la main de Clitandre.

— Mais, fit aigrement Armande à son père, ce mariage ne convient pas à ma mère, elle n'y consentira pas.

— Ma volonté compte seule, dit Chrysale d'un ton ferme, et vous pouvez le lui dire de ma part, en ajoutant qu'elle fera bien de garder ses réflexions pour elle. Ah ! mon frère, ajouta Chrysale en désignant à Ariste le tendre groupe des deux fiancés. Que ce bonheur est doux à voir et quelles belles tendresses d'autrefois il me rappelle !

Tandis que Chrysale prenait plaisir à évoquer avec Ariste de chers moments de leur jeunesse, Clitandre rappela à Henriette que la politesse rendait nécessaire une démarche de sa part auprès de Philaminte ; non qu'il espérât la décider brusquement à renoncer à son prétendant, mais il pensait que sa déférence serait sensible à cette femme autoritaire et pourrait peut-être par la suite modifier ses sentiments.

Lorsqu'il entra dans la pièce où se trouvait Philaminte assise devant un gros livre de philosophie, Clitandre eut un mouvement d'ennui. Armande, son beau visage crispé de rage jalouse, était en train de raconter à sa mère ce qui venait de se passer par la volonté de Chrysale. Pour animer plus sûrement contre Clitandre l'hostilité de

Philaminte, la jeune fille rappelait à celle-ci que, depuis le temps qu'elle écrivait et le faisait savoir à ses amis, jamais le prétendant de Chrysale n'avait demandé à entendre de ses productions.

— Et même, ajoutait perfidement Armande, bien qu'à plusieurs reprises je lui aie lu de vos vers, il a eu l'impertinence ou de n'en rien dire ou de s'en moquer.

Le regard de colère de Philaminte prouva à Armande qu'elle avait touché juste et que sa mère pardonnerait difficilement à Clitandre un tel manque de goût. Le jeune homme avait entendu les paroles d'Armande. Il s'approcha et lui demanda la raison de cette haine qui l'animait contre lui jusqu'à chercher à lui rendre ennemie celle dont il attendait son bonheur.

— En quoi avez-vous à vous plaindre de moi ? lui dit-il. Pendant deux ans j'ai mis mon cœur à vos pieds et je n'ai essuyé de vous que des refus et des railleries dédaigneuses. Votre sœur m'a consolé par sa douceur ; par son charme elle s'est fait aimer. Mon cœur ne vous a pas quittée, vous l'avez chassé.

— Ne pouviez-vous donc, s'écria Armande, garder pour moi cette pure flamme d'amour qui ne peut se contenter, sans s'abaisser, du bonheur vulgaire du mariage ? Ne pouviez-vous m'aimer seulement avec ce qui est le meilleur et le sublime en nous, notre esprit ?

— Non, fit simplement Clitandre, un ange aurait pu agir ainsi, mais non pas un homme. Vous dédaignez le mariage, votre pensée se donne toute aux spéculations de l'esprit. Je suis beaucoup plus terre à terre et le bonheur pour moi, cela représente une épouse que j'aimerai et de beaux enfants.

— Eh bien, dit Armande feignant de faire un grand effort sur elle-même, puisque vous regardez le mariage comme un si grand bonheur, je consens à vous épouser.

— Il est trop tard, dit Clitandre nettement, Henriette a mon cœur pour jamais.

— Mais enfin, observa Philaminte d'une voix dure, ne savez-vous pas, monsieur, que vous ne pouvez épouser Henriette ? Je l'ai promise à M. Trissotin.

Clitandre ne put s'empêcher de rire à la pensée de son sot et vaniteux rival.

— Je vous en prie, madame, fit-il, ne me mettez pas en balance, si peu de mérites que j'aie, avec cet auteur ridicule que vous êtes seule à tenir pour un homme de talent.

Clitandre riait encore sous les regards offusqués de Philaminte et d'Armande, quand l'objet de ses railleries entra d'un air important.

Il annonça pédantesquement aux deux dames la nouvelle qu'une comète avait failli rencontrer la terre et la broyer dans sa course. Il comptait provoquer de nombreuses questions qui lui auraient permis

de parader, mais la présence ironique de Clitandre coupa court à ces démonstrations pseudo-scientifiques.

— Monsieur que voilà, dit aigrement Philaminte en désignant le jeune homme, hait l'esprit et chérit l'ignorance.

— Oh !... commença Trissotin d'un air scandalisé.

— Vous me jugez mal, madame, dit vivement Clitandre, je hais le faux esprit et je prétends que sans bon sens et discernement un fatras de science peut faire de grands sots.

— Je croyais, fit Trissotin d'un ton doctoral, que c'était l'ignorance qui faisait les sots.

— Ah ! dit Clitandre railleusement, un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant ; en ayant bien soin, ajouta-t-il, de donner au mot « savant » le sens de « pédant ». Les exemples ne me manqueraient pas pour illustrer mon paradoxe. Et si je trouve en effet des charmes à l'ignorance, c'est depuis que j'ai certains savants sous les yeux.

Trissotin ne pouvait se méprendre au sens des paroles non plus qu'au ton de Clitandre. Il demeura coi quelques minutes. Philaminte et Armande vinrent à son secours en faisant remarquer avec aigreur à Clitandre qu'il sortait par trop du ton des discussions philosophiques.

— Hé, fit Trissotin qui crut terrasser son adversaire par une phrase savamment préparée, monsieur est courtisan et non pas philosophe, et l'on sait qu'à la cour on ne sait guère s'occuper des choses d'esprit. De grands savants comme Rasius et Baldus n'y sont point connus...

— Quand vous m'aurez dit quel extraordinaire mérite ont ces savants, répondit Clitandre en souriant avec dédain, je blâmerai la cour en effet. Mais je crains qu'ils n'aient à vos yeux que le charme de vous louer. Ce n'est pas une recommandation suffisante pour leur ouvrir les portes de la gloire. Sont-ils de plus farcis de latin, truffés de grec ? Cela prouve qu'ils ont lu ce que les autres ont écrit avant eux, mais la mémoire ne fait pas le talent.

Trissotin allait répliquer avec colère quand un laquais entra et remit à Philaminte une lettre et un paquet. Tous deux étaient de Vadius. Le paquet contenait des livres d'Horace, Virgile, Térence et Catulle où étaient soulignés au crayon rouge tous les vers pillés par Trissotin. Quant à la lettre, elle commençait par ces mots :

« Trissotin s'est vanté, madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses et que... »

— L'impertinent mensonge ! s'écria Philaminte en jetant loin d'elle lettre et paquet. Toutes ces attaques au mérite me décident à hâter le moment où M. Trissotin entrera dans ma famille. Vous pourrez signer au contrat qui aura lieu dès ce soir, comme notre ami, ajouta-t-elle en se tournant vers Clitandre qu'Armande regardait ironiquement. Je saurai me faire obéir d'Henriette...

Clitandre sortit en hâte de la salle. Malgré le ridicule de son rival, il

le sentait dangereux à cause de l'obstination de Philaminte, et ce fut le cœur serré qu'il courut au jardin retrouver Chrysale, Ariste et Henriette. Il leur raconta d'une voix émue que Trissotin restait le prétendant patronné par Philaminte et que le contrat allait être signé le soir même. Henriette pâlit et prenant la main de Clitandre, elle murmura :

— Si, malgré les promesses de mon père, on voulait me contraindre à épouser un autre que vous, je ne serai à personne ; mais, avant de redouter une si funeste issue au bonheur que nous avons rêvé, je veux essayer de triompher d'une obstination qui ne saurait être acharnée.

Et, souriant à Clitandre pour l'encourager, elle rentra vivement dans la maison.

— Rassurez-vous, disait pendant ce temps d'un ton décidé Chrysale à Clitandre, votre mariage se fera et, puisqu'il en est ainsi, il aura lieu dès ce soir. Je vais faire mander le notaire.

Henriette n'eut pas grand'peine à trouver celui qu'elle cherchait. Trissotin, accoudé à une fenêtre transcrivait avec ardeur quelques rimes destinées à un futur poème, et la vie lui apparaissait avec les couleurs dorées de la riche dot d'Henriette, quand la jeune fille se présenta à lui :

— Monsieur, lui dit-elle timidement mais avec fermeté, ma mère veut me marier à vous. Mais mon cœur appartient à un autre. Votre mérite n'est pas en cause et je sais que, de toute façon, je n'aurais pas été assez intelligente pour l'apprécier. Toutefois, vous sentez que Clitandre m'étant cher...

— Adorable Henriette, s'écria Trissotin mettant la main sur son cœur d'un air pathétique, mon amour saura vous conquérir. Depuis l'instant fortuné où votre mère m'a permis d'envisager le bonheur d'être votre époux, je ne vis plus que pour cette heure.

— Prenez garde, fit Henriette gravement. On n'épouse pas sans danger une jeune fille malgré elle. Je ne crois nullement à votre si soudain amour, et je vous jure que si d'autres que moi peuvent s'en trouver flattées, je le leur laisse bien volontiers.

Trissotin se répandit en protestations ardentes, mais si candide que fût la jeune fille, la sécheresse de ton du pédant lui indiquait assez que, sous le couvert de beaux sentiments, se cachaient des pensées d'intérêt. Aussi, sans daigner supplier davantage un homme si prévenu, retourna-t-elle vivement auprès de son père et de Clitandre.

Elle trouva là Martine, que Chrysale avait reprise chez lui pour bien marquer d'avance à Philaminte qu'il entendait désormais être le maître dans sa maison. De plus, Martine était hardie et ne mâchait pas ses paroles, et c'était, dans une circonstance où il allait falloir batailler, une alliée d'importance.

Pour se mettre en train dans sa résistance à la volonté de sa femme,

Chrysale querella un peu Henriette qui ne montrait pas, à l'avis de son père, une confiance suffisante dans la durabilité de ses résolutions.

— Suis-je une girouette, s'écria-t-il en frappant du pied, pour que vous gardiez cet air craintif, et ai-je l'air d'un homme à se laisser mener ?

Les boucles de sa perruque se dressaient en désordre d'une manière toute frondeuse. Sa bouche faisait une lippe autoritaire.

— Non, mon père, dit la jeune fille en se serrant contre lui, j'ai pleine confiance dans votre volonté et vos bontés pour moi, mais il s'agit de mon bonheur, et...

— C'est à moi à disposer de ma fille, je suis le chef de famille, vous devez m'obéir ! s'écria Chrysale d'un ton dur.

— Voilà madame, fit Martine, en voyant entrer Philaminte suivie de Bélise, d'Armande, de Trissotin et d'un notaire à grosse perruque et à mine toute « tabellionnaire ».

— Soutenez-moi bien, dit Chrysale aux deux fiancés et à Martine, d'un ton subitement radouci.

— Asseyez-vous là, monsieur, dit Philaminte en montrant une table au notaire. J'aurais aimé qu'en faveur de la science enclose en cette maison et à cette heure devant vous, vous nous fassiez grâce de tous vos mots barbares et vous serviez de termes délicats et fleuris pour dresser ce contrat ; mais puisque vous vous y refusez, je ne dis plus rien... Ah ! vous voilà ici, impudente ! ajouta-t-elle en remarquant la présence de Martine.

— Nous parlerons de cela plus tard, fit Chrysale avec assez de fermeté. Procédons au contrat.

— Où est la future ? demanda le notaire.

— Celle de mes filles que je marie est la cadette, dit Philaminte avec calme et majesté. Elle se nomme Henriette.

— Bien, fit le notaire en inscrivant. Et le futur ?

— M. Clitandre, dit plus faiblement Chrysale.

— M. Trissotin, dit vivement Philaminte.

— Deux futurs ? s'exclama le notaire en levant les yeux au-dessus de ses lunettes, c'est trop pour la loi.

— Mettez M. Trissotin, dit d'un ton impératif Philaminte, en foudroyant son époux du regard.

— Mettez M. Clitandre, fit avec effort Chrysale qui tenait les yeux baissés.

— Faites ce que je dis, ordonna Philaminte dont la voix prenait des sonorités de cuivre.

— Mais... balbutia Chrysale.

— Eh ! s'écria sans façon Martine, les poings sur les hanches, voyant que son maître faiblissait à vue d'œil, ce n'est point à la femme à faire à sa tête, et la poule ne doit point chanter devant le coq.

— C'est vrai, dit Chrysale qui reprenait un peu de courage.

— Moi, si j'étais mariée, dit Martine, j'aimerais, si je parlais trop haut, que mon mari me tape dessus.

— Bravo, dit Chrysale ragaillardi. Inscrivez le nom de M. Clitandre.

— Non, dit sèchement Philaminte d'un ton qui fit baisser aussitôt la tête à Chrysale tandis que le notaire regardait tour à tour les deux époux, ne sachant auquel entendre, Henriette épousera M. Trissotin comme je l'ai dit. Maintenant, si Clitandre a la parole de mon mari, je ne l'empêche pas d'épouser ma fille aînée.

— Ah ! dans ces conditions..., dit Chrysale, heureux à la pensée d'échapper à la colère de Philaminte, on pourrait s'arranger en effet.

Henriette et Clitandre eurent la même exclamation désolée. Philaminte s'apprêtait à profiter triomphalement de son avantage, quand Ariste parut. Il était porteur de deux lettres qu'il tendit d'un air très grave, l'une à Philaminte et l'autre à Chrysale.

— Pardonnez-moi, leur dit-il, de vous apporter de si mauvaises nouvelles en un pareil moment. Cette lettre, madame, est de votre procureur qui m'a chargé de vous la remettre. Votre procès est perdu et vous êtes condamnée à payer quarante mille écus et les dépens.

— Votre procès perdu ! s'écria Chrysale tristement.

— Ah ! mon frère, dit Ariste, la nouvelle qui vous concerne est pire. Voyez, lisez ! Argante et Damon, entre les mains de qui vous aviez mis toute votre fortune, ont fait banqueroute !

— Ruiné ! gémit Chrysale en se laissant tomber sur une chaise, la tête entre les mains.

— Allons, dit Philaminte avec énergie à son époux, montrez-vous plus fort. La philosophie nous apprend à supporter la fortune adverse. D'ailleurs M. Trissotin, notre futur gendre, possède assez de biens pour nous aider dans cette circonstance...

— Non, madame, dit vivement Trissotin, qui n'eut même pas la décence de voiler avec soin les raisons de son refus. Je renonce à l'honneur d'entrer dans votre famille. On m'acceptait avec trop peu de joie.

Et, avec un bref salut, le pédant prit la porte.

— Le vilain homme ! s'écria Philaminte indignée.

— Madame, dit vivement Clitandre en s'approchant d'elle, permettez-moi de solliciter votre consentement à mon union avec votre fille Henriette. Je mets à votre disposition tout ce que je possède.

— Henriette, donnez votre main à monsieur, dit Philaminte en jetant au jeune homme un regard de reconnaissance.

Henriette allait refuser, prise par le scrupule que son amour n'apportât une trop grande charge au généreux Clitandre.

— Rassurez-vous, ma nièce, et vous tous, fit Ariste en riant. Cette

mine n'est qu'un subterfuge dont je me suis servi pour démasquer les piètres sentiments de Trissotin. Ces jeunes fiancés seront à la fois heureux et riches.

— Pour vous, ma fille, dit Philaminte à Armande blême de dépit, vous avez la philosophie pour vous consoler.

— C'est une imprudence de vous marier alors que vous m'aimez, chuchota Bélise à Clitandre qui, n'ayant d'yeux que pour son Henriette, ne l'entendait pas. Vous le regretterez toute votre vie.

Chrysale se tourna vers le notaire et posa son doigt sur le contrat d'un geste dominateur :

— Inscrivez M. Clitandre comme je vous l'ai dit, fit-il avec une énergie tranquille.



Le Malade imaginaire



TOIS et deux cinq, et cinq dix, et dix vingt, et dix trente. Trente sous un lavement ! M. Fleurant se moque de moi... Un julep somnifère : trente-cinq sous. C'est exagéré... Une médecine purgative : quatre livres... un clystère : dix sous... Une prise de petit-lait pour rafraîchir le sang... Une potion cordiale... une tisane... un sirop de limon : cinq livres ! cet apothicaire m'assassine. Je le dirai à M. Purgon. Holà, quelqu'un ! Toinette ! Toinette ! Mon Dieu, laisser ainsi un pauvre malade tout seul !

Argan repoussa son fauteuil et le livre où il était en train d'inscrire ses comptes et, se dirigeant vers son lit, se pendit à la sonnette :

— Ils me laisseront mourir sans soins ! gémissait-il. Et à voir ce visage enluminé et cette corpulence, on ne pouvait pas plaindre beaucoup un tel malade, malgré l'ampleur de sa robe de chambre, le sérieux de son bonnet de nuit et le nombre considérable de fioles de toutes espèces et de toutes tailles qui encombraient la cheminée, la table et l'armoire.

Toinette, la servante, parut enfin. La malice se lisait dans ses grands yeux marron.

— Quel tintamarre ! fit-elle. Que vous faut-il ? Encore un bouillon ? Vous voulez donc crever à force de drogues et de tisanes ? Votre médecin et votre apothicaire ont en vous une bonne vache à traire.

— Faites-moi venir ma fille Angélique, je veux lui parler, dit Argan avec mauvaise humeur. Et taisez-vous, vous m'échauffez la bile. Il me faudra encore un lavement.

Toinette haussa délibérément les épaules et courut chercher Angélique. Elle était fort attachée à la jeune fille à laquelle le

remariage de son père faisait mener une vie triste et pénible auprès d'une belle-mère acariâtre et jalouse. Heureusement, la charmante Angélique avait, depuis quelques mois, trouvé un consolateur dans la personne de Cléante, un beau jeune homme de grand mérite qui rêvait de l'épouser. Mais il était bien difficile à Cléante d'arriver à ce résultat : la belle-mère d'Angélique n'avait qu'une idée : mettre la jeune fille au couvent pour pouvoir s'approprier la fortune qui lui revenait. Et comme, d'autre part, Argan s'occupait uniquement de sa propre personne, ne recevant que des médecins, – car il se croyait toutes les maladies du monde, – le pauvre amoureux en était réduit à ne voir celle qu'il aimait qu'à la dérober et grâce à l'adresse de Toinette. Enfin, désespérant de jamais parvenir jusqu'à Argan qui ne sortait pas de sa chambre, il s'était confié à l'oncle d'Angélique, Béralde, qui était aussi bon vivant et de belle humeur que son frère Argan était rechigné et toujours toussotant. Béralde avait promis à Cléante son appui. Et Angélique, informée de la démarche qui devait être faite auprès de son père, vivait dans l'attente.

Aussi, quand Toinette vint la chercher et quand Argan lui demanda si elle voulait se marier, la jeune fille rougit-elle de bonheur. Elle n'eut pas un instant l'idée que le parti que lui proposait son père pût ne pas être Cléante. Argan n'assurait-il pas en effet que le jeune homme dont il s'agissait était de belle taille, agréable de sa personne, sage et bien né, et fort honnête. À qui, sinon à Cléante, pouvaient s'appliquer tous ces compliments ?

Aussi tomba-t-elle de son haut quand son père ajouta :

— Il sera reçu médecin dans trois jours : c'est le neveu de mon médecin, le Dr Purgon, qui n'a pas d'autre héritier que lui et il s'appelle Thomas Diafoirus.

À ce nom qui détruisait son beau rêve, Angélique se laissa aller, défaillante, sur une chaise. Toinette, en voyant la douleur de sa maîtresse, bondit. Elle avait son franc-parler.

— Vous êtes fou, monsieur, s'écria-t-elle, riche comme vous êtes, de vouloir marier votre fille à un médecin. Vous n'avez donc pas assez de drogues ici que vous vouliez en remplir la maison ?

— Infirme et malade comme je le suis, dit Argan d'un ton lamentable, il me faut un gendre qui puisse me soigner.

— Vous n'êtes pas malade ! s'écria Toinette. Ce sont les médecins qui vous font croire cela pour vous faire payer bien cher leurs visites et leurs soins. Votre fille ne se mariera jamais avec Thomas Diafoirus, je le lui défends. Vous ne la mettrez pas non plus au couvent malgré tout ce que peut vous en dire madame, parce que, si vous êtes égoïste, vous n'êtes pas méchant et vous aimez votre fille...

— Je ferai de ma fille ce que je veux, s'écria Argan avec colère. Et je la marierai comme je l'entends, pendarde, insolente !

— Injuriez-moi tant que vous voudrez, cria Toinette, qui évita d'un saut agile le soufflet que voulut lui donner Argan, ce mariage ne se fera pas, je vous le dis, moi.

Et avant que son maître qui hurlait de colère eût pu l'atteindre, Toinette saisit Angélique par le bras et sortit vivement de la chambre.

Une porte s'ouvrit à l'autre extrémité de la pièce. Béline, la seconde femme d'Argan, accourait d'un air empressé.

— Eh quoi, mon mignon ! dit-elle d'un ton doucereux en aidant Argan à se rasseoir dans son grand fauteuil à oreillettes. Contre qui vous mettez-vous ainsi en colère, mon petit ami ? Là là, vous prendrez du mal. Qu'y a-t-il donc ?

— C'est cette gueuse de Toinette, haleta Argan, elle me contrecarre dans tout ce que je dis. Je vous ai demandé cent fois de la chasser.

— Elle est fidèle, mon amour. C'est une qualité qui doit faire passer sur bien des défauts, mais je vais la gronder. Toinette ! pourquoi mettez-vous mon mari en colère ? Le pauvre mignon ! Je vous mettrai dehors si vous continuez.

— Moi, madame ? fit Toinette d'un air innocent. Je ne vois pas en quoi j'ai pu fâcher monsieur. Ah ! c'est qu'il me disait qu'il voulait marier sa fille à M. Diafoirus, tandis que je lui assurais, moi, qu'elle serait bien mieux au couvent.

— Eh bien, dit Béline doucereusement et contente à la pensée que la servante servait ses intérêts, elle n'a pas tort dans ce qu'elle dit. Là, calmez-vous, m'ami. Enfoncez bien votre bonnet jusqu'aux oreilles pour ne pas vous enrhummer. Je vais vous mettre un oreiller ici, et là.

— Et encore celui-ci pour vous garder du serein, dit la malicieuse servante en ajoutant maladroitement un oreiller.

— Êtes-vous bien ainsi, mon pauvre petit ami ? demanda Béline.

— Ah ! m'amour, fit Argan, ému de toutes ces manifestations de tendresse, vous êtes ma consolation et ma joie, et je veux faire, sans plus attendre, ce testament dont je vous ai parlé...

— M'ami, dit douloureusement Béline en portant son mouchoir à ses yeux, je ne puis pas supporter ce mot de testament. N'en parlons pas, je vous prie.

— Faites chercher le notaire, m'amour, reprit Argan.

— Il est là dans la pièce à côté, soupira Béline en ouvrant la porte et en introduisant le notaire.

Puis elle recommença à pleurer et à gémir.

— Monsieur, fit Argan avec émotion au notaire, je voudrais faire un testament qui donne tout ce que j'ai à ma femme.

— Vous ne pouvez frustrer vos filles, objecta le notaire. La loi s'y oppose. Cependant on peut toujours tourner celle-ci par une donation entre vifs, ou en contractant des obligations au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, ou...

— Ah ! m'ami, s'écria d'un ton sanglotant la désolée Béline, ne parlons plus de tout cela. Vous savez bien que je ne vous survivrai pas. La douleur me fera vous suivre au tombeau... Une donation entre, vifs est moins pénible à mon cœur qu'un testament.

— Chère âme, dit Argan attendri par la vue d'un tel chagrin, vous avez raison. Et je vais mettre entre vos mains outre les vingt mille francs en or que j'ai dans le secrétaire de mon alcôve, deux billets payables au porteur que me doivent M Damon et M. Gérante...

— Non, non, ne parlons pas de cela, mon petit ami, fit Béline du même ton... De combien sont les deux billets ?

— L'un de quatre mille francs et l'autre de six.

— Quelle douleur ! m'ami, dit Béline d'une voix désespérée. Ah ! si je venais à vous perdre !

Le chagrin de Béline ne l'empêcha cependant pas de régler avec son mari et le notaire le testament au mieux de ses intérêts. Et elle avait beaucoup de mal à s'empêcher de montrer son triomphe, quand elle reconduisit l'homme de loi jusqu'à la porte. Pourtant l'expression de son visage n'échappa pas à la rusée Toinette qui, par le trou de la serrure, avait pu ramasser quelques bribes de la conversation. Sa jeune maîtresse allait être à la fois dépossédée et mariée à un homme qu'elle n'aimait pas. Toinette ne put supporter cette pensée et courut avertir Cléante, puis Béralde.

Cléante, sans prendre le temps de la réflexion, se rendit aussitôt chez Argan. Il voulait voir Angélique, lui apporter par sa présence un réconfort qui lui permettrait de lutter contre la volonté de son père. Il usa d'un subterfuge pour forcer la porte d'Argan et se déclara envoyé par le maître de chant d'Angélique pour le remplacer dans sa leçon.

Il comptait pouvoir parler à la jeune fille sans témoins gênants, mais ses projets furent déjoués. Argan manifesta l'intention pour se distraire, d'assister à la leçon de musique. Et Angélique et Cléante ne purent guère que se parler des yeux, et s'assurer à mots couverts de la fidélité et de la force inébranlables de leur amour.

Ils en étaient là de ce doux et presque muet entretien quand Toinette vint annoncer à son maître la visite des Diafoirus père et fils.

— Je retire, ajouta-t-elle, toutes mes criailleries au sujet de ce jeune médecin ; c'est le garçon le plus agréable et le plus spirituel du monde. Le joli mari qu'aura là mademoiselle !

Cléante regarda Angélique avec anxiété, mais la malice des yeux de Toinette démentait ses paroles. Et quand le jeune Thomas Diafoirus, suivant son père, entra dans la chambre d'Argan, une même ironie mit un sourire aux lèvres des deux amoureux.

Thomas Diafoirus, dégingandé, semblait nager dans son pourpoint et ses chausses de couleur sombre. Ses yeux glauques perpétuellement ébahis, son bégaiement, son allure empruntée semblaient avoir été

amenés là exprès pour faire mieux ressortir la grâce et l'aisance de Cléante.

M. Diafoirus salua la compagnie avec une gravité essentiellement doctorale, à laquelle Argan répondit poliment et avec cette déférence un peu craintive, qu'en raison de toutes ses maladies il ressentait pour tous les médecins.

— Approchez, Thomas, dit alors Diafoirus à son fils, et faites vos compliments. Oui, c'est par monsieur, ajouta-t-il en désignant Argan, qu'il vous faut commencer.

— Monsieur, ânonna Thomas, je viens saluer et chérir en vous un second père à qui je suis plus redevable encore qu'au premier, puisque vous m'avez choisi de votre plein gré et que je ne dois à mon père que la vie, tandis que je vous devrai le bonheur.

— Bravo ! s'écria Toinette ironiquement, tandis qu'Argan commandait à Angélique de s'approcher.

— Baiseraï-je ? fit Thomas à son père tout en prenant la main de la jeune fille. Il y déposa un baiser, sur un signe affirmatif de M. Diafoirus, et commença de sa voix inexpressive :

— Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque...

— Mais ce n'est pas ma femme, c'est ma fille, dit Argan.

— Ah ! dit Thomas d'un air ahuri, tandis que Toinette ne se gênait pas pour rire. Puis, se reprenant : Mademoiselle, de même que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée par le soleil, de même, mon cœur, à l'instar de l'héliotrope, se tourne vers vos beautés. Souffrez-en donc l'offrande, mademoiselle, et permettez-moi de me dire votre très humble et très fidèle serviteur et mari.

Angélique répondit à ce compliment par un bref signe de tête qui laissa un peu pantois le jeune Diafoirus.

— Eh bien ? demanda Argan à Cléante dans lequel il voyait toujours le professeur de chant de sa fille, que dites-vous de cela ? Je vous invite à la noce.

— Grand merci, dit Cléante qui ne put s'empêcher de faire la grimace. J'y viendrai en effet. Si monsieur est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, ce sera un plaisir d'être de ses malades...

— Il est vrai, remarqua M. Diafoirus en hochant la tête, que je suis content de lui. Il est sans aucune méchanceté et n'a pas l'imagination bien vive, mais il possède du jugement et il sait discuter comme pas un en médecine. Ce qui me plaît en lui surtout, c'est qu'il s'attache aux vieilles méthodes et qu'il dédaigne les prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation ou autres...

— J'ai apporté ma thèse à mademoiselle, dit Thomas du même air satisfait que s'il eût fait là le cadeau le plus galant, et s'il lui plaisait de

venir voir un de ces jours la dissection d'une femme, je serais très heureux...

— Merci, dit froidement Angélique, tout ceci ne m'intéresse pas.

— Achèterez-vous une charge de médecin à la Cour pour votre fils ? demanda Argan avec amabilité pour faire oublier aux Diafoirus le dédain d'Angélique.

— Non, dit M. Diafoirus. Nous sommes plus libres en ville. Les grands, lorsqu'ils sont malades, veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

— Ils sont bien sots, fit Toinette entre haut et bas. Les médecins ne sont pas faits pour guérir leurs malades, ils sont faits pour leur ordonner des remèdes et en recevoir de l'argent... Ah ! voici madame.

Béline entra avec un sourire de circonstance. On l'avait prévenue de la visite des Diafoirus, et bien qu'elle eût souhaité voir Angélique enfermée dans un cloître, la récente donation faite par Argan l'incitait à se montrer approbatrice de l'idée de son mari. Elle salua Thomas et son père d'un air gracieux.

— Madame, bégaya Thomas qui crut le moment venu de redire son compliment, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

— Je suis ravie d'être venue à propos, fit Béline.

— Ah ! madame, s'écria Thomas, vous m'avez interrompu au milieu de ma phrase, et maintenant je ne me rappelle plus ce que je devais dire...

— Cela ne fait rien, dit Argan, Angélique, approchez et mettez votre main dans la main de monsieur. Allons, obéissez !

Cependant Angélique avait puisé tant d'amour dans les regards de Cléante, que son habituelle douceur en avait été transformée en ferme ténacité. Elle dit d'un ton respectueux, mais net :

— Mon père, je ne me sens pas pour monsieur ce sentiment que je veux avoir pour mon mari et qui doit dominer toute la vie d'une femme. Il ne faut pas précipiter les choses et laisser le temps de voir naître en nous l'inclination nécessaire à une union.

— Ouais, fit Argan, quel langage !

— L'inclination m'est toute venue, dit Thomas Diafoirus.

— Elle a quelque autre fiancé en tête, voilà tout, remarqua perfidement Béline. Les jeunes filles d'autrefois étaient plus obéissantes...

— Cela dépend de la raison pour laquelle on se marie, madame, osa dire Angélique. Moi, je veux me marier pour aimer mon mari et en faire le but de toute ma vie. C'est pourquoi je prends quelque précaution. D'autres se marient pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et elles ne regardent donc pas tant à la personne.

Béline rougit violemment à cette verte répartie.

— Vous êtes une impertinente, dit-elle, on ne saurait vous supporter. Ah ! m'amour, quand donc vous déciderez-vous à mettre cette mijaurée dans un couvent ?...

— Soyez tranquille, m'amie, fit Argan, je lui ferai changer de langage, et vous, messieurs, excusez-moi. Voici l'heure de mon lavement, nous reprendrons demain cette conversation.

— Tâtez le poulx de monsieur, Thomas, commanda M. Diafoirus, et dites-moi ce que vous pensez de sa maladie.

— Je pense que monsieur n'est pas bien portant, fit Thomas qui avait obéi à son père d'un air doctoral. Ce poulx est capricant, ce qui marque une intempérie de la rate.

— M. Purgon me dit que c'est le foie qui est malade, objecta Argan.

— Eh oui, fit Diafoirus sans se troubler, foie et rate ont une étroite sympathie. Il vous ordonne sans doute de manger force rôtis.

— Non, rien que du bouilli. Mais dites-moi, je vous prie, ajouta vivement Argan, combien il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

— Un nombre impair, toujours, dit gravement Diafoirus en se retirant.

En attendant l'apothicaire et son lavement, Argan fit quatre ou cinq tours de chambre. Béline le surprit dans cet exercice et lui raconta d'un ton précipité qu'elle avait vu dans le jardin, et parlant bas à Angélique, le jeune homme qui se disait envoyé par le maître de chant de la jeune fille. En l'apercevant, il était sorti rapidement, mais la petite sœur d'Angélique, la fille cadette d'Argan, qui était âgée de sept à huit ans, avait certainement assisté à l'entretien.

Argan, que la résistance d'Angélique à ses projets de mariage avait fortement fâché, fit venir aussitôt Louison et la questionna en la menaçant du martinet si elle mentait.

La menace produisit son effet et Louison raconta que le jeune homme dont parlait sa belle-mère avait dit plus de vingt fois à Angélique qu'il l'aimait, durant les cinq minutes qu'avait duré leur entretien.

— Il lui a baisé les mains et il lui a dit qu'elle était la plus belle du monde, acheva la petite fille, mais surtout, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous ai raconté cela, elle serait fâchée...

— Ah ! ah ! pensa Argan quand il fut seul, voilà donc le pourquoi de l'effrontée désobéissance d'Angélique. Je comprends tout. Quelle fatigue ! À m'occuper des uns et des autres, je n'ai même plus le temps de songer à ma maladie. Holà, Toinette, l'apothicaire est-il là avec le lavement ?... Vous voilà, mon frère, je regrette de devoir vous prier d'interrompre votre visite, mais la maladie a ses exigences et les clystères n'attendent pas.

— N'êtes-vous donc point en meilleure santé, mon frère ? demanda Béralde en s'asseyant pour montrer qu'il ne se laisserait pas aisément

éconduire.

— Je n'ai pas seulement la force de pouvoir parler...

— C'est que je venais vous proposer un parti excellent pour ma nièce Angélique.

— La coquine ! s'écria Argan qui se leva avec un soudain emportement. Ne m'en parlez pas. Elle tâtera du couvent.

— Je vois, dit Béralde en souriant, que malgré ce mauvais état dont vous me parliez à l'instant, la force ne vous a pas complètement abandonné... Dites-moi, mon frère, n'est-ce pas votre femme qui vous persuade de vous débarrasser ainsi de vos deux filles ? Oui, n'est-ce pas ? Pensez-vous que ce soit par esprit de charité ? Mais revenons à Angélique. On m'a dit que vous vouliez la marier à un médecin pour que votre gendre puisse vous soigner. De sorte que lorsque Louison sera grande, vous la donnerez à un apothicaire pour compléter le cycle des soins.

— Mais c'est bien mon idée.

— Mon frère, dit Béralde avec instance, désembéguez-vous des médecins. Je ne connais pas de meilleure constitution que la vôtre, puisque, depuis des années, vous avez résisté à toutes leurs drogues. Les médecins ne savent que parler en beau latin, c'est là toute leur science. Ils saignent, ils purgent au hasard, dans leur ignorance des subtilités de la nature. Parfois, il en est qui vous tuent consciencieusement, de la meilleure foi du monde, comme ils le feraient pour eux-mêmes et les leurs, mais combien en est-il qui cultivent avec soin le mal pour avoir plus d'argent à tirer au malade !

— Mon frère, dit sèchement Argan, je vois que vous êtes un spectateur assidu des pièces de Molière puisque vous avez la même dent que lui contre les médecins, mais moi qui suis malade, je pense tout autrement, ne m'échauffez pas la bile à ce sujet... Vous voici, monsieur Fleurant. Mon frère, avec votre permission, je vais prendre ce petit lavement.

— Vous vous moquez, s'écria Béralde en empêchant M. Fleurant d'avancer. Demeurez un peu en repos, sans purge, sans lavement, sans médecine, vous n'en irez que mieux.

— Vous vous mêlez de contrevenir aux ordres de la médecine, glapit l'apothicaire en se retirant, son clystère sous le bras. Il vous en cuira, monsieur.

— Eh ! pas tant de cris, fit Béralde en haussant les épaules tandis qu'Argan levait vers le ciel des mains désespérées ; on voit que vous n'êtes pas habitué à parler à des visages.

— Que va dire M. Purgon ! hoqueta Argan. Que va-t-il dire !

On le sut bientôt. Le D^r Purgon, dont la taille colossale et la voix nasillarde impressionnaient fort ses malades, entra à ce moment dans la chambre. On avait renvoyé avec mépris le merveilleux clystère qu'il

avait composé lui-même ! Crime de lèse-Faculté ! Pendant dix minutes, sans se laisser interrompre ou attendre par les supplications d'Argan épouvanté, ni par les rires moqueurs de Toinette, M. Purgon anathématisa.

— Je vous abandonne à tous vos maux, hurla-t-il enfin, et je veux qu'avant quatre jours vous deveniez incurable, tombant de la bradypepsie dans la lienterie et dans l'hydropisie où vous aura conduit votre folie.

Argan était tombé presque sans connaissance dans son fauteuil. Abandonné par les médecins, il se voyait déjà mort.

— J'ai une idée, dit Toinette à voix basse à Béralde. Elle sortit mais rentra presque aussitôt.

— Monsieur, dit-elle vivement à Argan, voilà un grand médecin qui désire vous voir.

— Quel est ce médecin ? demanda Argan soudain ranimé.

— Un médecin de la médecine. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il me ressemble comme deux gouttes d'eau.

Argan commanda qu'on introduisît ce médecin bien vite, et Toinette, revêtue d'une grande houppelande noire, la tête couverte d'une vaste perruque, fit une entrée imposante.

— La ressemblance est extraordinaire, en effet, dit Argan en se soulevant sur son fauteuil pour saluer le nouveau venu.

— Ce sont des hasards qui se rencontrent tous les jours, assura Béralde.

— Monsieur, dit Toinette à Argan, je m'excuse de ma curiosité, mais votre cas est illustre dans le monde médical et j'ai voulu vous connaître. Vous me regardez bien fixement. Quel âge me donnez-vous ? J'ai quatre-vingt-dix ans, mais je me suis toujours, je me hâte de le dire, soigné d'après ma méthode. Je vais de ville en ville cherchant des maladies dignes de ma capacité, de bonnes pestes, de bonnes pleurésies, de beaux choléras. Et je souhaiterais, monsieur, que vous fussiez à l'agonie pour avoir le plaisir de vous offrir mes services...

— Grand merci ! fit Argan qui ne put s'empêcher de faire la grimace.

— Oui, continua emphatiquement Toinette en tâtant le poulx d'Argan. Voyons où vous en êtes. Ah ! ah !

— Les médecins disent que j'ai le foie malade, fit Argan.

— Ce sont des ignorants. Ce sont vos poumons qui sont atteints.

— J'ai de temps en temps des lourdeurs de tête, un voile devant les yeux, de la lassitude dans tous les membres.

— Le poumon ! dit péremptoirement Toinette. Vous aimez boire un peu de vin ? Il vous prend un petit sommeil après les repas ? Oui ? Le poumon ! Que vous ordonne votre médecin comme nourriture ?

— Du potage, de la volaille, du veau, des bouillons, des pruneaux.

— Ignorantus, ignoranta, ignorantum ! s'écria Toinette. Ce qu'il vous faut manger, c'est du bœuf, du fromage de Hollande, du riz, du gruau, des marrons et boire votre vin pur. Votre médecin est une bête. Je viendrai vous voir de temps en temps. Non, ne me remerciez pas... Dites-moi, que faites-vous de ce bras-là ? Et de cet œil ? Si j'étais à votre place, je ferais couper l'un et crever l'autre, ils prennent toute la nourriture de l'autre côté. Allons, au revoir, et à bientôt.

— Voilà un médecin bien expéditif, fit Argan ahuri quand le faux médecin fut sorti.

— C'est vrai, mais il paraît fort habile, répliqua Béralde. Or ça, mon frère, ne voulez-vous pas que nous reparlions d'Angélique ?

— Non, dit sèchement Argan. Elle sera religieuse. C'est décidé.

— Eh quoi, pouvez-vous à ce point vous laisser circonvenir par votre femme rusée et sans cœur ? s'écria Béralde. Elle n'a aucune tendresse vraie pour vous.

— Oh ! monsieur, s'écria Toinette qui s'était débarrassée de son costume et était rentrée dans la chambre. Il ne faut pas parler ainsi de madame qui est la franchise personnifiée et qui aime son mari à en mourir, ajouta-t-elle feignant l'indignation.

— Tu es une bonne fille, Toinette, fit Argan ému.

— Tenez, monsieur, dit Toinette en se tournant vers lui, pour convaincre votre frère de son erreur étendez-vous là de tout votre long et faites semblant d'être mort. Madame va revenir. Monsieur Béralde pourra facilement voir sa douleur quand je lui dirai la nouvelle.

Argan se laissa persuader et se coucha. Une minute plus tard Béline entra dans la pièce. Béralde s'était caché derrière un rideau. Toinette se mit à sangloter bruyamment.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle, le pauvre monsieur ! Il est mort ! Il vient de passer dans mes bras ! Vous le voyez couché là. Quel malheur, mon Dieu, quel malheur !

— Que tu es sotte de t'affliger, Toinette ! s'exclama joyeusement Béline. Ainsi je suis débarrassée de cet homme malpropre, ennuyeux, toujours crachant, mouchant, grondant ! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. À quoi servait-il sur la terre ? Mais aide-moi vite. Avant que sa mort ne soit connue, prenons-lui ses clefs pour mettre en lieu sûr les papiers et l'argent. Viens !... Ah !

Béline poussa un cri strident et s'enfuit. Argan, le visage convulsé de colère et d'indignation, s'était dressé sur son lit.

— Ah ! la coquine ! s'écria-t-il. C'est donc ainsi qu'elle m'aimait ?

— Vite, monsieur, murmura Toinette, j'entends votre fille, voyons de quelle manière elle accueillera l'idée de votre mort.

— Toinette a raison, mon frère, dit Béralde, vous serez ainsi fixé sur les sentiments de votre famille.

Les sanglots bien simulés de Toinette alarmèrent vite Angélique.

— Votre pauvre père est mort, fit la servante d'une voix entrecoupée.

— Mon Dieu ! dit plaintivement la jeune fille. Lui, mort ! Oh ! mon père !

Ses jambes ne la soutenaient plus. Elle tomba à genoux auprès du lit.

— Pour Dieu, chère Angélique, qu'avez-vous ? fit avec angoisse Cléante qui arrivait à ce moment. Je venais supplier votre père...

— Mon père est mort, Cléante, dit la jeune fille dont les yeux ruisselaient de larmes. Il est mort irrité contre moi ! Je ne me pardonnerai jamais le chagrin que je lui ai causé. Jamais !

— Ma chère fille ! s'écria Argan en saisissant Angélique dans ses bras. N'aie pas peur, je ne suis pas mort. Et je vois combien tu m'aimes. Je ne te rendrai plus malheureuse. Que veux-tu ? Te marier avec monsieur ? Eh bien, j'y consens. À condition qu'il se fasse médecin.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria Cléante avec joie. Pour obtenir ma chère Angélique, que ne ferais-je pas ! Je serai apothicaire même, si vous le voulez.

— Mais j'y songe, mon frère, observa alors Béralde. Pourquoi ne pas devenir médecin vous-même ? Vous êtes assez savant pour vous passer d'autres études. Mettez une robe et un bonnet, et vous en saurez tout autant que le médecin le plus habile. Ainsi équipé, tout galimatias devient savant et toute sottise devient raison.

— Mais vous croyez vraiment, mon frère, que je saurai aussi bien que n'importe quel médecin m'ordonner une purge, un lavement ?

— Bien mieux, car le gain que vous en tirerez ne vous incitera pas à vous droguer mal à propos.

— Et, ajouta Argan que la visite du dernier « médecin » avait beaucoup défrisé au sujet des décisions de la Faculté, il n'y aura pas de danger que sous prétexte de donner plus de sève à un œil, je me crève l'autre.

— Vous avez tout à y gagner, dit Béralde qui débarrassait amicalement Argan de son bonnet de nuit. Et, acheva-t-il en désignant Angélique et Cléante qui se parlaient tendrement tout bas, vos enfants y gagneront aussi.



-
- 1 5 pour 100.
 - 2 20 pour 100.